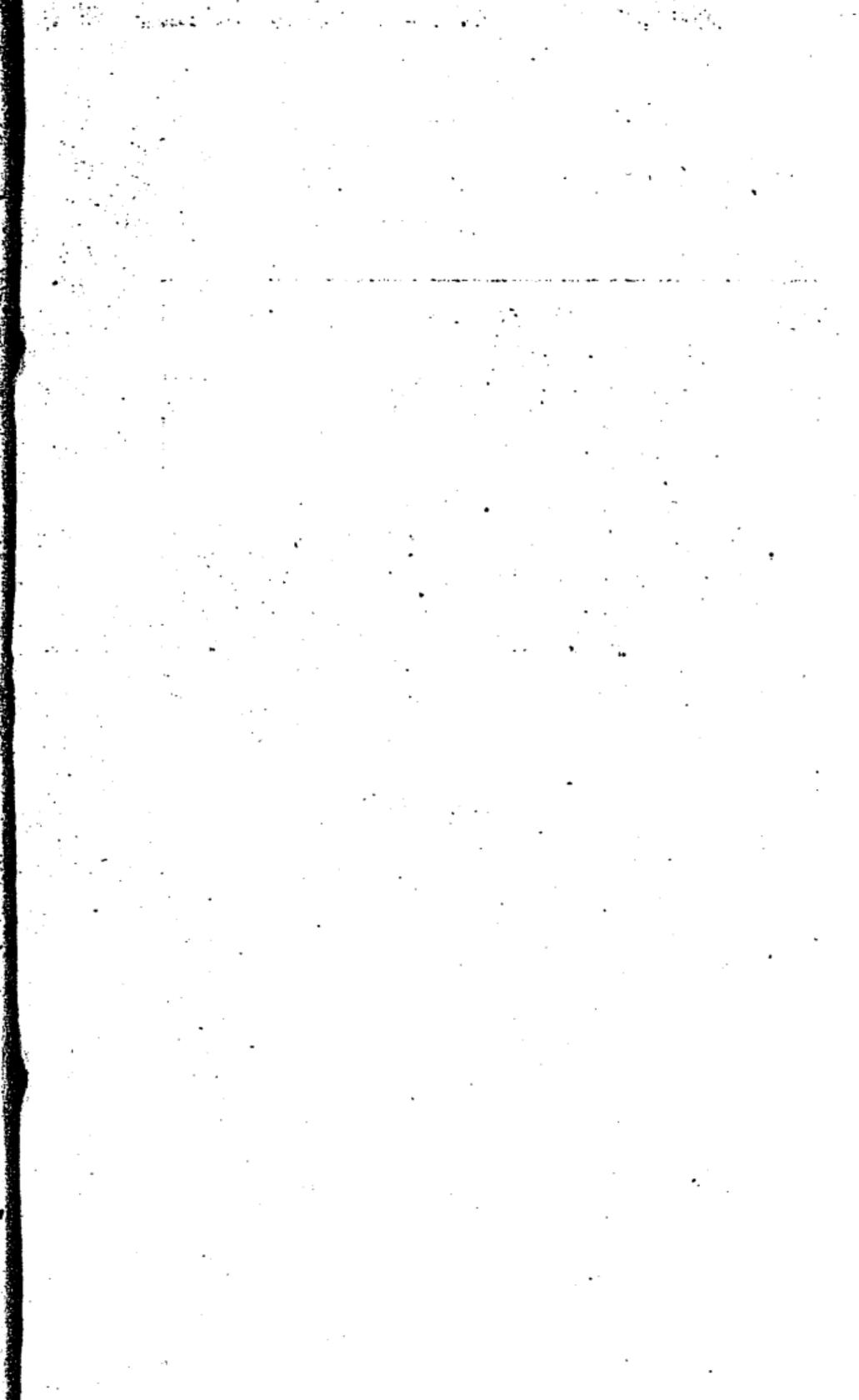


The University of Chicago
Libraries



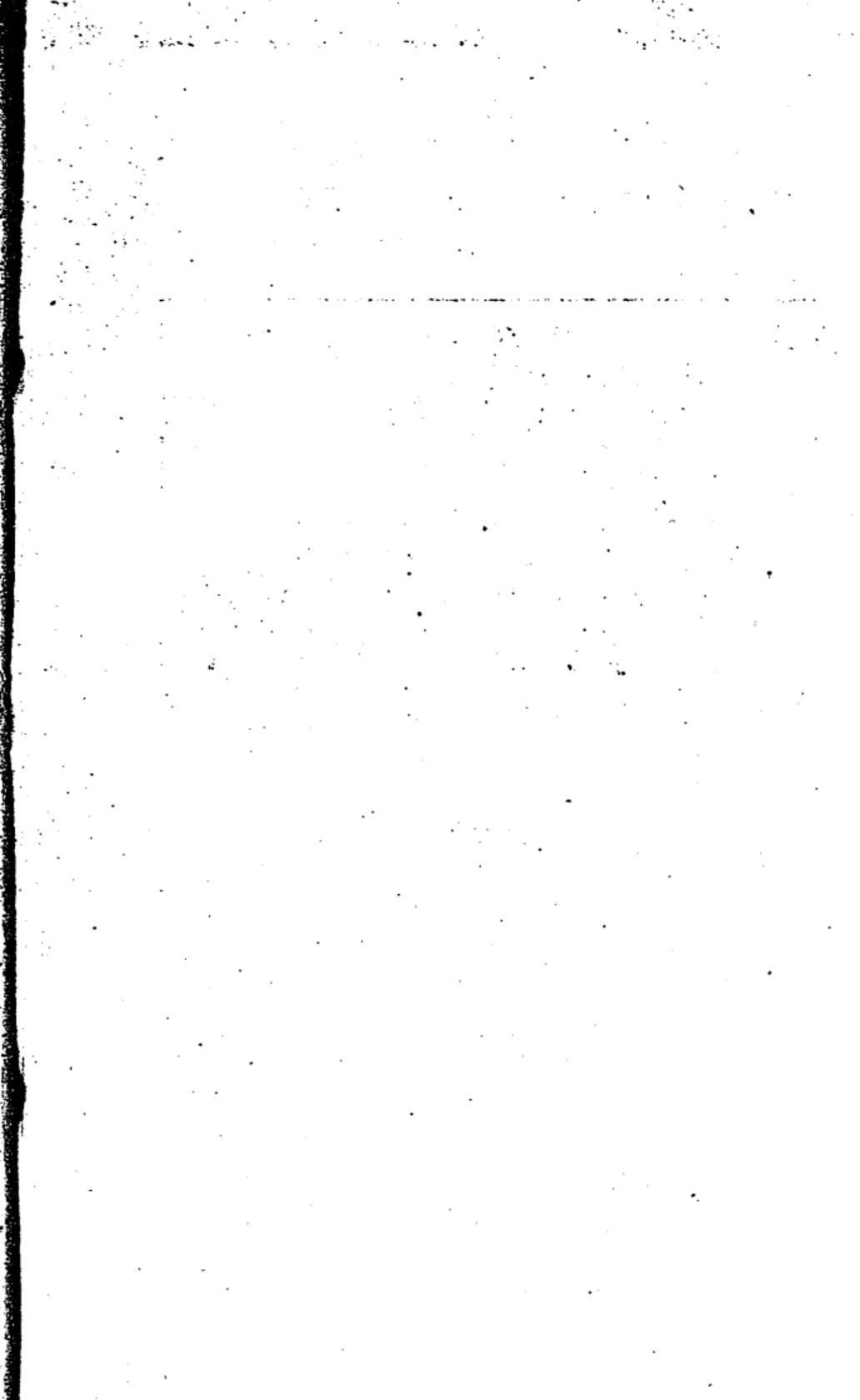
DURRETT COLLECTION



The University of Chicago
Libraries



DURRETT COLLECTION





L'Oraison Dominicale

HUIT SERMONS



L'Oraison Dominicale

HUIT SERMONS

OUVRAGES

De M. le pasteur Athanase COQUEREL.

CHRISTIANISME EXPÉRIMENTAL. 4 vol. in-12, 1847.

SERMONS (1^{er} et 2^e Recueils et neuf Sermons divers), 2^e et 3^e édition.
4 vol. in-8.

SERMONS (3^e Recueil. — Quinze Discours). 4 vol. in-8.

SERMONS (4^e Recueil. — Quinze Discours). 4 vol. in-8.

SERMONS détachés : L'École et l'Église, 1841. — Parallèle entre le Christianisme et le Déisme, 1842. — La Folie de la Prédication, 1843. — Le Retour dans l'Alliance (2 discours), 1843. — Liberté, Égalité, Fraternité, 1848.

BIOGRAPHIE SACRÉE, 2^e édition, suivie d'un Essai historique et critique sur les dates de la Bible. 4 vol. gr. in-8 à deux colonnes.

ESQUISSES POÉTIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT, précédées d'un Essai sur la Poésie du Protestantisme et suivies de notes. 2^e édition, in-8.

LE CALENDRIER. Poème, suivi de notes. 2^e édition, in-8.

L'ORTHODOXIE MODERNE. In-12.

RÉPONSE AU LIVRE DU DOCTEUR STRAUSS : La Vie de Jésus. In-8.

DEUX LETTRES SUR LE SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE DE CHAMPOLLION, dans ses rapports avec l'Écriture-Sainte. LETTRE à M. Guizot sur son article : *Du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie en France*. LETTRE à un pasteur sur le projet d'ordonnance de l'organisation des Églises Réformées. LETTRE à l'archevêque de Lyon sur la querelle de l'Université et de l'Épiscopat et les *Collationes practicæ* du séminaire de Saint-Flour.

OUVRAGES ÉLÉMENTAIRES : HYMNES en prose, pour les enfants. 6^e édition. — Cours de Religion chrétienne, à l'usage des catéchumènes. 2^e édition. 4 vol. in-12. — **HISTOIRE ET ANALYSE DE LA BIBLE**, avec une Critique sacrée élémentaire et un ordre de lecture des Livres Saints. 2^e édition. 4 vol. in-12.

L'ORAISON DOMINICALE

CONSIDÉRÉE

COMME UN RÉSUMÉ DU CHRISTIANISME,

HUIT SERMONS

PAR

ATHANASE COQUEREL

l'un des Pasteurs de l'Eglise réformée de Paris.



PARIS

JOËL CHERBULIEZ, ÉDITEUR

PLACE DE L'ORATOIRE, 6

GENÈVE, MÊME MAISON

—
1850



BV 230
. 678

473509

I

DIEU, NOTRE PÈRE.

D5178

01/02

1



DIEU, NOTRE PÈRE



Notre Père qui es aux cieux!....
(Saint Matthieu, VI, 9.)

MES FRÈRES,

L'Oraison Dominicale est un résumé de la Religion chrétienne.

Au premier aspect, il semble que la prendre en ce sens, c'est rétrécir la grandeur du Christianisme et le renfermer en des limites trop étroites, ou bien s'exagérer la valeur et la sainteté de cette prière, quoiqu'elle soit l'œuvre même du Seigneur, et, si l'on peut ainsi parler, une de ses inspirations personnelles.

A considérer la Religion chrétienne comme

une histoire dont les annales remontent au premier bienfait de Dieu et au premier acte de l'homme, ou comme une science qui embrasse la philosophie et la morale et en dépasse les profondeurs, non, sans doute, la Religion chrétienne n'est point exprimée tout entière dans l'Oraison Dominicale. Telle n'était point l'intention de Jésus, d'autant plus qu'on se serait disputé sur sa prière autant que sur son enseignement ; il n'a pu vouloir qu'elle fût de la sorte livrée, comme le monde et le dogme, aux disputes des hommes.

Mais au point de vue de l'activité et de la sensibilité humaine, à prendre l'Évangile pour une foi, une espérance, une sainteté ; pour une leçon d'amour, une loi de progrès et un principe de vie ; pour une réconciliation de Dieu et des hommes et un lien des hommes entre eux, l'Oraison Dominicale offre du Christianisme un résumé complet et fidèle, admirable de simplicité et d'énergie.

Il fallait que Jésus, pour répondre à son intention parfaitement sage et pour donner à ce modèle sublime assez de portée, lui imprimât ce caractère

spécial qui fait de cette prière une œuvre à part, quelque chose d'unique, même dans l'Évangile.

Ce peu de paroles, ces demandes si courtes et si pressées qui se suivent comme en se heurtant, qui s'enchaînent sans transitions apparentes, qui disent tant de choses en si peu de mots, sont (il ne convient point de l'oublier un instant quand on les étudie) la première prière du monde chrétien et la dernière qu'il offrira encore au moment de s'effacer devant le monde de l'éternité. Quelques phrases seulement... et ces phrases que la voix humaine prononce en moins d'une minute, forment la prière universelle et définitive du Christianisme; elles sont comme empreintes de la perpétuité de l'Église; elles sont scellées du sceau de Dieu, et nul n'y peut rien changer, rien ajouter, rien retrancher; il n'est pas possible d'être chrétien et de les ignorer; et si, comme nous le croyons tous, l'universalité est le dernier triomphe réservé à l'Évangile, si la vérité ne peut se contenter d'un moindre empire, si un jour est promis où le genre humain sera chrétien, en ce jour-là toute lèvre humaine

proférera la prière par excellence et tout acte de culte sera consacré par ces vœux que Jésus a prononcés le premier.

De ces vues d'avenir, qui n'ont rien d'exagéré pour la foi, il résulte que l'Oraison dominicale doit être complète pour être suffisante; doit résumer les croyances essentielles de l'Église pour servir à l'Église dans tous les siècles; doit rappeler tout l'Évangile pour bien remplir tout notre cœur. Celui qui lisait à nu au fond de l'âme et de la conscience humaine aurait-il oublié quelque chose dans la prière du monde? Quelle sagesse pourrait venir, à défaut de la sienne, la refaire et la compléter plus tard? Si l'Évangile est écrit pour tous les âges; si chaque âge, à son tour, y trouve sa leçon, à plus forte raison la prière du Seigneur ne sera, en aucun temps, mise au rebut comme insuffisante, et l'Église à travers tous ses triomphes, le Christianisme à travers tous ses développements, y retrouvera sans cesse le code de ses croyances et de ses devoirs, l'exposé de ses immortelles espérances.

C'est à ce point de vue que cette série de discours a pour but de développer l'Oraison Dominicale.

I. Il est inutile, dans une étude de ce genre, d'importuner votre piété de détails d'érudition et de faire passer devant vous l'Oraison Dominicale à travers le froid creuset de la critique sacrée. Je m'attacherai, parmi les points en litige, à ceux seulement qui se rapportent aux premières considérations que vous venez d'entendre. Rien, dans les recherches de pure science dont la prière du Seigneur a été l'objet, rien de juste et de fondé ne contredit l'idée générale que j'ai dessein de développer, celle d'y voir un sommaire divin de la doctrine chrétienne. Elle est répétée deux fois dans l'Évangile, par saint Matthieu, qui la donne dans toute son étendue et l'insère dans le Sermon sur la Montagne, par saint Luc, qui l'abrège, à en croire les manuscrits les plus sûrs, et la rattache au désir des apôtres de

recevoir de leur Maître la leçon de bien prier. Tout ici est conforme au génie des deux évangélistes, au caractère des apôtres, aux idées du siècle, aux sentiments de déférence, de respect et d'affection qui réglaient alors dans les écoles juives les rapports des docteurs et des disciples. C'était un usage favori des sages de Judée de donner à leurs adeptes un modèle de prière; ils s'assuraient ainsi une prise de plus sur l'esprit de leurs auditeurs; ils gravaient d'autant mieux dans la mémoire les points principaux de leur enseignement; ils aidaient, par une voie facile et sûre, aux progrès de l'espèce de piété qu'accréditait leur doctrine; et comme l'orgueil humain se mêle à tout, même à des leçons de prière, ils servaient puissamment leur popularité et leur gloire. Jean, le précurseur du Messie, avait suivi cette coutume des sages de sa nation et de son temps. En fondant cette école, plus étendue qu'on ne le croit d'ordinaire et qui s'est répandue jusque dans l'Asie-Mineure, cette école où Jésus lui-même a daigné prendre place quand il a passé de sa vie privée à sa vie publique,

et d'où bientôt il tira ses plus excellents apôtres, le Baptiste avait enseigné une prière à ses nombreux adhérents, et à une époque où ne s'était pas encore pleinement accompli l'oracle du précurseur : *Il faut qu'il croisse et que je diminue*, à une époque où l'école de Jean était encore florissante et où la renommée de Jésus sortait à peine de la Galilée, les apôtres du Christ, animés du double désir de recevoir de Jésus une leçon si importante et de servir l'intérêt de sa gloire, lui dirent : *Maître, enseigne-nous à prier comme Jean l'a enseigné à ses disciples*. Jésus répondit à ce vœu par l'Oraison Dominicale.

Si cet enseignement particulier a suivi la prédication solennelle qui ouvre l'Évangile selon saint Matthieu et qui est connu sous le nom de Sermon de la Montagne, le Christ aura voulu du premier mot écarter de l'esprit de ses disciples toute idée d'une prière privilégiée et spéciale; il ne leur donne pour bien prier que la leçon précédemment donnée à tout le peuple.

Si au contraire cet entretien a été pour ainsi

dire la cause occasionnelle de l'Oraison Dominicale, qui plus tard a trouvé place dans le Sermon sur la Montagne, la conséquence pratique à déduire reste la même; on a donc eu tort de s'imaginer que cette prière constituait une sorte de privilège de piété accordé aux apôtres qui seuls auraient eu le droit de la prononcer; elle appartient à tous les fidèles, puisque c'est à tous que le Christ s'adresse dans ce discours qui commence, selon saint Matthieu, son ministère et son enseignement, et nous retrouvons ici dans toute sa force le grand principe de l'égalité chrétienne. Saint Paul a dit : *Il n'y a qu'un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu qui est le Père de tous*; nous pouvons ajouter : il n'y a qu'une prière.

Aussi, mes Frères, il est digne de remarque que l'Oraison Dominicale, quoiqu'elle ne soit pas, comme on l'a cru à tort, un choix de formules tirées des prières juives et qu'elle n'ait point servi de lien et de transition entre le culte des synagogues et celui de l'Église, est toute composée d'expressions populaires et simples, familières à la

piété du temps, et qui la rendaient éminemment propre à devenir la prière universelle de la chrétienté naissante.

Seulement, de tous ces faits, de tous ces rapprochements, il résulte aussi que la prière du Seigneur est un modèle de prière, non un rituel inflexible pour ainsi dire, un formulaire donné une fois pour toutes dont une ferveur servile devra ne points'écarter, un cadre unique de vœux généraux où selon les circonstances chaque piété individuelle est tenue d'insérer ses requêtes privées. Non, c'est un modèle; Jésus a dit à la multitude qu'il veut détourner des stériles redites qu'affectionnait l'hypocrisie des Pharisiens : *Vous donc, priez de cette manière!*... Et dans les rites du culte public ou dans les dévotions du culte de famille, répéter à satiété l'Oraison Dominicale, attacher une sorte de vertu aux mots qui la composent et la redire sans fin à l'appui de chaque demande de notre confiance, c'est tomber dans l'erreur même que le Christ reprochait aux sectaires de son temps; c'est ravalier sa prière au niveau de celles que leur hypocrisie lui

faisait condamner; c'est tuer soi-même ses prières : car *la lettre tue ; l'esprit seul vivifie.*

Vous éviterez d'autant plus sûrement cette faute et cette imprudence, si votre foi arrive à bien saisir les solennelles et imposantes pensées que l'Oraison Dominicale exprime; vous reconnaîtrez à quelle hauteur elle est placée au-dessus de l'habitude de ces vaines redites et du niveau de cette mesquine piété qui l'applique à tout, c'est-à-dire aux riens de cette vie.

Écoutez donc tous, vous qui tous auriez pu tenir votre place parmi la foule pauvre, obscure, sans gloire et sans science, qui dort aujourd'hui dans ses tombes inconnues et qui environnait Jésus lors du Sermon sur la Montagne; écoutez tous; car à vous aussi la voix du Maître dit : *Vous donc, priez de cette manière !...* Et devant quel Dieu Jésus vous envoie-t-il? *devant notre Père, qui est aux cieux !...*

II. Mes Frères, il est tellement certain que l'Oraison Dominicale offre un résumé de la Religion chrétienne, que dans l'invocation qui la commence

sont implicitement comprises la notion pure de Dieu, l'idée de l'unité et de l'infinité de Dieu, l'idée d'une création, œuvre d'amour, et celle d'une Providence, règne de sagesse et de bonté.

Le Christianisme, à sa naissance, a trouvé le monde plein de religions; car l'homme ne s'en prive jamais entièrement; il passe de l'une à l'autre; il se dégoûte de ses croyances, quand il en découvre le vide et le faux, et il essaie, ou de les amender, de les expliquer, de les embellir, ou d'achever de les détruire et de s'en donner de nouvelles; mais jamais, de bon gré et de parti pris, l'homme ne se détrompe d'une foi; jamais il ne devient incrédule ou impie avec préméditation, et quand il extirpe une religion, il la remplace le plus tôt qu'il peut.

A l'aurore de l'Évangile, le paganisme et le judaïsme vivaient d'un reste de vie, régnaient encore d'un reste d'empire sur les âmes; le paganisme, malgré ses absurdités, dont les esprits légers faisaient des satires et des fables, et les esprits sérieux des allégories et des systèmes; le judaïsme, malgré sa longue décadence qui l'empêchait de dégager le

principe moral et spirituel du chaos de ses traditions et du monde de ses observances. Leur temps était passé. Le Christianisme venait les remplacer tous deux, le paganisme sans retour en confondant ses immenses erreurs, et le judaïsme, en le complétant; le renversement des autels païens, c'était tout le sort du paganisme et l'issue nécessaire de sa lutte avec l'Évangile; du mosaïsme, Jésus avait dit : *Je ne viens point abolir la loi et les prophètes, mais les compléter.*

Dans le paganisme, la notion de Dieu était comme réduite en fragments; on servait autant de dieux qu'il convenait aux passions, aux intérêts, aux rêves des hommes d'en reconnaître; chaque dieu avait une vertu ou un vice à favoriser, un penchant à servir, une sorte de bienfaits à répandre en échange du culte de ses croyants. La division des divinités enfantait, entretenait, justifiait les divisions des adorateurs, et toutes, égoïstes pour leur propre compte, enseignaient aux hommes à l'être. Cet égoïsme, qui est au fond des religions païennes, avait passé dans leur philosophie, dans leur mo-

rale, dans leur politique, et se retrouvait partout au fond de leur état social. L'homme ou le citoyen vivait pour lui seul, isolé dans ses passions et même dans ses vertus, comme le dieu de son choix était censé s'asseoir en son rang dans la paix d'un olympé et régner de plein droit dans l'isolement de son sanctuaire.

La Providence, telle que le Christianisme l'explique, n'entrait pour rien dans un pareil système religieux ; cette antique, cette salutaire et touchante doctrine, s'imprégnant pour ainsi dire des erreurs communes du polythéisme, descendait à n'être plus qu'une protection particulière et limitée ; on donnait à chaque dieu une sphère du ciel, une région du monde, une force de la nature, une situation de l'humanité, ou même une race, une nation, une famille sous sa garde, et l'esprit des anciens, se consolant d'une erreur par une négation, finissait par préférer à cette providence morcelée et absurde le mensonge plus commode de l'indifférence ou du sommeil des dieux, et croyait le genre humain abandonné à lui-même. Les rois,

depuis longtemps, avaient cessé d'être les pasteurs des peuples, et les dieux, à leur tour, ne l'étaient plus.

III. Perdu de vue au milieu de la foule de ces prodigieux mensonges, le judaïsme seul s'élevait comme un phare au sein de la nuit; mais cet antique foyer de divine lumière ne jetait plus que d'incertaines et pâles clartés, et ses rayons se perdaient dans l'espace du monde païen. La Judée ne connaissait et n'adorait que le vrai Dieu, infini, invisible, éternel et universel, et à part quelques hardiesses, quelques impiétés de sectaires, admettait une création et une providence. Seulement, trop fier de professer comme des traditions nationales ces pures doctrines de la foi, Israël n'admettait point que Moïse pût céder la place à qui que ce fût, même au Messie; Israël, outrepassant le but divinement assigné à sa destinée, prétendait changer sa mission temporaire en mission définitive et croyait à la perpétuité de sa religion; Israël voulait continuer à garder le titre de peuple de Dieu, et ne se contentait point de la gloire de l'avoir porté

pendant les siècles de l'idolâtrie, en qualité de conservateur de la pure connaissance de Dieu et de la divine promesse d'un Sauveur; objet, en vertu de cette mission même, pendant tout le règne de la promesse, d'une providence particulière, la postérité d'Abraham n'entendait pas rentrer sous le régime commun; elle voulait compter sur une providence à part, et dans son orgueil religieux, toutes ces prérogatives de son glorieux passé étaient représentées à ses yeux par ce temple, le seul sanctuaire du vrai Dieu, ce temple qu'elle aimait à croire impérissable, et au fond duquel, dans le Saint des Saints, sous les plis inviolables du voile qui s'est déchiré à l'instant de la mort du Christ, caché dans cette arche mystérieuse et vide où rien n'était à voir, afin que le symbole de la présence du Dieu pur esprit fût aussi spirituel que possible, Dieu, Dieu même était censé résider. Tous ces privilèges d'une destinée unique, tous ces emblèmes d'une vérité voilée, excellents depuis Moïse, ne pouvaient plus servir depuis Christ; tous ces linéaments de la foi, utiles pour commencer l'éducation

principe moral et spirituel du chaos de ses traditions et du monde de ses observances. Leur temps était passé. Le Christianisme venait les remplacer tous deux, le paganisme sans retour en confondant ses immenses erreurs, et le judaïsme, en le complétant; le renversement des autels païens, c'était tout le sort du paganisme et l'issue nécessaire de sa lutte avec l'Évangile; du mosaïsme, Jésus avait dit : *Je ne viens point abolir la loi et les prophètes, mais les compléter.*

Dans le paganisme, la notion de Dieu était comme réduite en fragments; on servait autant de dieux qu'il convenait aux passions, aux intérêts, aux rêves des hommes d'en reconnaître; chaque dieu avait une vertu ou un vice à favoriser, un penchant à servir, une sorte de bienfaits à répandre en échange du culte de ses croyants. La division des divinités enfantait, entretenait, justifiait les divisions des adorateurs, et toutes, égoïstes pour leur propre compte, enseignaient aux hommes à l'être. Cet égoïsme, qui est au fond des religions païennes, avait passé dans leur philosophie, dans leur mo-

rale, dans leur politique, et se retrouvait partout au fond de leur état social. L'homme ou le citoyen vivait pour lui seul, isolé dans ses passions et même dans ses vertus, comme le dieu de son choix était censé s'asseoir en son rang dans la paix d'un olympe et régner de plein droit dans l'isolement de son sanctuaire.

La Providence, telle que le Christianisme l'explique, n'entrait pour rien dans un pareil système religieux; cette antique, cette salutaire et touchante doctrine, s'imprégnant pour ainsi dire des erreurs communes du polythéisme, descendait à n'être plus qu'une protection particulière et limitée; on donnait à chaque dieu une sphère du ciel, une région du monde, une force de la nature, une situation de l'humanité, ou même une face, une nation, une famille sous sa garde, et l'esprit des anciens, se consolant d'une erreur par une négation, finissait par préférer à cette providence morcelée et absurde le mensonge plus commode de l'indifférence ou du sommeil des dieux, et croyait le genre humain abandonné à lui-même. Les rois,

depuis longtemps, avaient cessé d'être les pasteurs des peuples, et les dieux, à leur tour, ne l'étaient plus.

III. Perdu de vue au milieu de la foule de ces prodigieux mensonges, le judaïsme seul s'élevait comme un phare au sein de la nuit; mais cet antique foyer de divine lumière ne jetait plus que d'incertaines et pâles clartés, et ses rayons se perdaient dans l'espace du monde païen. La Judée ne connaissait et n'adorait que le vrai Dieu, infini, invisible, éternel et universel, et à part quelques hardiesses, quelques impiétés de sectaires, admettait une création et une providence. Seulement, trop fier de professer comme des traditions nationales ces pures doctrines de la foi, Israël n'admettait point que Moïse pût céder la place à qui que ce fût, même au Messie; Israël, outrepassant le but divinement assigné à sa destinée, prétendait changer sa mission temporaire en mission définitive et croyait à la perpétuité de sa religion; Israël voulait continuer à garder le titre de peuple de Dieu, et ne se contentait point de la gloire de l'avoir porté

pendant les siècles de l'idolâtrie, en qualité de conservateur de la pure connaissance de Dieu et de la divine promesse d'un Sauveur; objet, en vertu de cette mission même, pendant tout le règne de la promesse, d'une providence particulière, la postérité d'Abraham n'entendait pas rentrer sous le régime commun; elle voulait compter sur une providence à part, et dans son orgueil religieux, toutes ces prérogatives de son glorieux passé étaient représentées à ses yeux par ce temple, le seul sanctuaire du vrai Dieu, ce temple qu'elle aimait à croire impérissable, et au fond duquel, dans le Saint des Saints, sous les plis inviolables du voile qui s'est déchiré à l'instant de la mort du Christ, caché dans cette arche mystérieuse et vide où rien n'était à voir, afin que le symbole de la présence du Dieu pur esprit fût aussi spirituel que possible, Dieu, Dieu même était censé résider. Tous ces privilèges d'une destinée unique, tous ces emblèmes d'une vérité voilée, excellents depuis Moïse, ne pouvaient plus servir depuis Christ; tous ces linéaments de la foi, utiles pour commencer l'éducation

religieuse de l'humanité, ne pouvaient la continuer ; ils avaient fait marcher en avant les Hébreux ; ils auraient retardé l'humanité. *Toutes choses se faisaient nouvelles* ; dorénavant pour temple unique il fallait le monde, et pour arche sainte la communion.

IV. Ainsi, au moment de s'établir, le Christianisme devait, du premier coup, miner dans leurs fondements mêmes les absurdités religieuses de l'antiquité païenne, et les traditions nationales, les privilèges religieux de l'antiquité juive ; il devait faire tomber tous les temples des dieux fabriqués de main d'homme et faire ouvrir le temple unique du vrai Dieu, jusqu'alors fermé. Et ce n'était point dans les académies et les écoles, dans les rangs des savants et des sages, parmi les esprits d'élite, que ces erreurs devaient être déracinées et ces vérités répandues ; il fallait s'adresser aux masses et populariser ces enseignements si imprévus, qui contredisaient tant de préjugés et détruisaient tant d'espérances ; il fallait n'appeler la philosophie qu'après coup à l'aide de la religion, et laisser celle-ci s'éta-

blir dans l'esprit des pauvres, des humbles, des petits, afin que plus tard et en peu de temps elle pût monter du sein des classes qui savent surtout s'émouvoir jusqu'à celles qui savent mieux penser... Or, ce qui peut, dans un siècle religieux, devenir le plus facilement et le plus rapidement populaire, c'est une prière, et Jésus a voulu que ses fidèles priassent Dieu en le nommant : *Notre Père qui es aux Cieux*.

Dans cette invocation simple, féconde, sublime, il y a le démenti donné à toutes les erreurs païennes qui trompaient encore le monde, et le correctif nécessaire de toutes les exagérations juives qui avaient cours en ce moment.

Notre Père!... Ainsi, l'Être infini, l'Être suprême est notre Créateur; il nous a tirés tous du néant où il pouvait nous laisser; il nous a donné *la vie, le mouvement et l'être*; il nous a faits ce que nous sommes, les rois de ce monde, les admirateurs de ses œuvres, les adorateurs de son nom, les témoins de sa grandeur et de sa gloire; et puisqu'à ce titre mystérieux, incompréhensible, redoutable, de Créa-

teur il nous permet de substituer le nom touchant et aimable de Père, notre création, ce don étonnant de la vie, cet ineffable appel du sein du néant auquel nous obéissons sans l'entendre, notre création n'est pas l'œuvre capricieuse d'un pouvoir qui s'essaie et qui se joue des existences qu'il produit, notre création n'est pas l'œuvre intéressée d'un égoïsme qui s'environne d'esclaves; non, non; loin d'être un calcul d'égoïsme, notre création est un acte de bonté; notre Créateur nous aime, puisqu'il veut être reconnu comme notre Père, et n'ayant pas besoin, dans son infinité, de notre existence, il nous a donné la vie pour nous rendre heureux; il se récompense de son ouvrage par notre bonheur.

De ce bonheur, il est impossible qu'il ne prenne pas soin; un père a soin de ses enfants, les préserve du mal, les conduit vers le bien, les ramène s'ils s'en écartent et prépare à leur destinée un avenir digne de son amour. Qu'un créateur, qui aurait fait surgir une œuvre consacrée seulement à déployer sa puissance et sa gloire, pût à la longue en détourner son regard avec dédain et la délaissier

pour ne songer qu'à une création nouvelle, notre raison admettrait à toute force cette idée, si elle en admettait le principe. Mais celui qui *nous a aimés le premier* et qui pensait à nous avec bonté avant de nous admettre à notre part d'existence, ne peut cesser de penser à nous après nous l'avoir donnée... La Création et la Providence sont exprimées dans ce mot si profond et si simple : *Notre Père!*

Et c'est une création, c'est une providence universelle et égale que ce mot suppose; tous les hommes ont le même droit de dire à Dieu : *Notre Père*; ce seul mot dément toutes ces absurdes et superbes idées d'inégalité dans la création, de privilèges dans l'humanité, de races sacrifiées et assujetties à d'autres races, d'espèces diverses au sein d'un même genre humain. Un père ne fait point d'acception parmi ses enfants; il n'aime et ne bénit point ceux-ci aux dépens de ceux-là, les aînés aux dépens des plus jeunes; il ne brise pas à plaisir le lien de famille, et la Providence est pour nous tous la même; il n'y en aurait plusieurs que s'il y avait plus d'une création. En vain, contre ces douces et

saintes pensées, l'orgueil chercherait-il des arguments dans les différences natives qui distinguent les hommes; diversité n'est point injustice; ces nuances qui nous séparent étaient nécessaires au bien et au progrès commun, et en s'adressant à ce Dieu toujours impartial dans son immense et éternel amour, un génie comme Moïse, un poète comme David, un sage comme Salomon, ceux qui croient comme les saint Paul et ceux qui aiment comme les saint Jean, diront : *Notre Père!* et le jeune enfant le dira en balbutiant sa première prière, et au bout du sillon qu'il a creusé chaque jour sans presque en lever les yeux, le pauvre vieillard, qui ne connaît que sa charrue, le dira de sa voix mourante en commençant sa dernière oraison.

V. Amour de Dieu, Providence de Dieu, Amour universel et Providence égale, en qui tous les hommes peuvent se confier également pour toute leur vie et toute leur immortalité, ces touchantes et magnifiques pensées découlent sans effort du titre de Père donné à l'Être suprême; c'est là le sens de son nom. A ces pensées il faut une garantie. Quand

nous, êtres de poudre et de cendre *qui ne sommes que d'hier et qui demain ne serons plus*, osons adorer si familièrement l'Être éternel; quand nous, égoïstes accapareurs de joies de toutes sortes, nous osons parler d'un amour universel; quand, au milieu de notre négligence du bonheur d'autrui, nous osons parler d'une Providence égale pour l'humanité entière, nous sentons instinctivement que ces voix d'adoration doivent réveiller au-dessus de nous un écho qui leur réponde, de peur d'être prises pour une de ces voix trompeuses qui crient : *Paix ! paix ! où il n'y a point de paix.*

La garantie est dans le dernier trait de l'invocation : *Notre Père qui es aux Cieux !...* Avec quelle tranquillité de confiance, nous, les disciples de Jésus, nous pouvons jeter à l'incrédulité du monde le défi du psalmiste : *Pourquoi diraient les nations : où est maintenant votre Dieu ?* Notre Dieu est aux cieux. Dans la poésie de la piété juive, qui savait si bien puiser au trésor des beautés de la nature, les cieux, cette page resplendissante où se lit en traits de lumière le nom du Créateur, cet azur incom-

mesurable où tous les mondes ont la place qu'il leur faut, les cieux, c'est l'immensité; et dire que les cieux sont le trône, le séjour, l'empire de Dieu, *le domicile arrêté* de sa gloire; dire que Dieu y fait acte de présence, c'est dire qu'il est présent partout. Et quelle plus juste image pour exprimer cette pensée profonde, image qui réfutait toutes les erreurs antiques et qui suffit encore à la piété plus spiritualiste des temps modernes? Le Dieu que la chrétienté adore n'est donc pas le Dieu d'une zone, d'une contrée, d'une cité, eût-elle usurpé le titre de cité éternelle; il n'a pas fixé sa demeure en quelque séjour favori, où il attend ses adorateurs, au milieu du luxe des arts et des trésors de vingt peuples abusés, sous les ombrages d'une forêt ou les voûtes d'une grotte, au sein d'une île délicieuse ou au sommet d'une montagne sacrée; non, notre Dieu *est aux cieux*; il est partout, car partout il y a des cieux... Et si des fables païennes que ce mot fait évanouir, vous revenez aux privilèges juifs qu'il fait disparaître aussi, notre Dieu n'est plus censé invisible et caché au fond du temple, quoique bâti

par un Salomon et consacré sous les flots de la même nuée sainte qui descendait sur Israël à la voix de Moïse; le temps est venu où *les vrais adorateurs n'adorent* ni sur Garitzim ni sur Morija, et déjà ces grandes pierres, dont les disciples s'étonnent en les contemplant de Gethsémané, s'ébranlent pour tomber à jamais, et il n'en restera pas pierre sur pierre, et l'arche sainte de la première alliance s'en ira orner, comme un trophée étrange, des triomphes païens... Mais qu'importent Sion et son sanctuaire, et le grand autel, et l'arche avec ses chérubins... Tombe, tombe, temple de Jérusalem, le monde n'a plus besoin de toi... Flamme jadis perpétuelle du lieu saint, tu peux t'éteindre... la vraie lumière a brillé qui ne s'éteindra jamais!... Notre Dieu *est aux cieux*, et l'humanité entière le peut donc contempler à la fois. Chaque homme l'adore de sa demeure, quelle qu'elle soit sur la terre; chaque homme le prie du lieu même où il tombe à genoux, et sa toute-présence m'assure de sa toute-bonté. Puisqu'il est partout, il voit et règle tout; il bénit, il protège, il aime sans limites, sans mesure,

autant que sans obstacle; rien ne le sépare, rien ne l'éloigne de ses enfants chéris; rien, car il est immense, et lorsqu'à chacun de nous il marque dans l'immensité sa place, là où nous sommes, il est avec nous. A ces traits, reconnaissez un Dieu en qui tout le genre humain doit espérer et croire. Aucune philosophie ne peut dissenter au-delà; aucune foi ne peut pénétrer plus loin; aucun enthousiasme ne peut s'élever plus haut; aucun amour ne peut demander d'autres motifs d'aimer; aucune tremblante faiblesse ne peut chercher de plus sûr appui; et quand un dernier retour sur nous-mêmes nous ramène au sentiment de notre petitesse et de notre misère,... atomes imperceptibles que nous sommes au milieu de l'univers, jetés hors d'un berceau qui a disparu vers une tombe qui disparaîtra à son tour, nous demeurons tranquilles entre ces deux apparences de néant, et au lieu d'y regarder, nous regardons en haut vers *Notre Père qui est aux cieux.*

Celui qui oublie que si Dieu est notre Père commun, tous les hommes sont frères ; qu'entre frères l'égoïsme est contre nature et n'est si profondément anti-chrétien que parce qu'il est anti-naturel ; celui qui ne sent pas que l'égoïsme est un affront fait à la création et une révolte contre le Créateur, car c'est renier notre famille qui est la sienne ; celui qui ne comprend pas que l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont nécessairement les deux lois suprêmes, au point que le second commandement est *semblable au premier* ; celui, en un mot, qui oppose à Dieu le raisonnement de Caïn : *Suis-je le gardien de mon frère ?* celui-là ne peut dire à Dieu : *Notre Père !*

Celui qui dans son orgueil se sépare de ses semblables, exige que la Providence ou que la grâce le favorise, s'arrange une place de son choix sur la terre ou dans le ciel en dehors de la fraternité et de l'égalité commune, aspire à un sort ou à un pardon de préférence, s'attribue des droits ou des mé-

rites que les autres n'ont pas et bénit le Seigneur *de n'être pas semblable au reste des hommes.. celui-là ne peut dire à Dieu : Notre Père !*

Celui qui cherche à sortir, en idée du moins, de la dépendance générale, continuelle, absolue où l'humanité est placée ; qui se croit seul ouvrier de sa fortune, de sa prospérité, de sa gloire, de sa foi, et non *co-ouvrier avec Dieu* ; celui qui, usurpant sur Dieu, ne prenant plus garde qu'il n'a rien apporté dans ce monde et qu'il n'en emportera rien, ne sait pas, à chaque bonheur ou à chaque succès, s'adresser à lui-même la question si douce pour l'amour et si dure pour l'orgueil : *Qu'as-tu que tu n'aies point reçu ?* et qui se remercie lui-même au lieu de remercier Dieu comme un enfant plein de reconnaissance, celui-là ne peut dire à Dieu : *Notre Père !*

Et quand le péché a interrompu l'activité morale et religieuse, quand ses suites inévitables sont venues troubler la paix du cœur et ruiner la sécurité de la vie, quand la peine *qui était à la porte* a passé le seuil et s'est établie dans notre demeure,

frappant avec nous ceux dont Dieu nous confiait le bonheur ; celui dont le repentir tient trop du mécompte et fait haïr moins le mal que ses inconvénients, celui qui transporte son irritation de lui-même à Dieu, gémit non d'être pécheur, mais d'être puni, en niant avec amertume qu'une justice paternelle veut encore bénir même lorsqu'elle sévit, celui qui ne répond à ces avertissements que par le cri lugubre : *Ma peine est plus grande que je ne puis la porter... ce qui n'arrive jamais ;* celui-là ne peut dire à Dieu : *Notre Père !*

Enfin, dans les jours de deuil, lorsque les adieux suprêmes sont échangés, lorsque les tombes les plus chères sont lentement ouvertes, puis lentement fermées, et qu'aussitôt tout est fini pour le temps entre nous et ceux que nous avons tant aimés ; celui qui ne songe plus que le Père céleste ouvre son sein à tous ses enfants, ne les sépare que pour les réunir et tient prête la place de chacun ; celui qui ne regarde que vers le sombre sépulcre où des restes insensibles et inutiles sont descendus, et non vers ces cieux éclatants où

l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné, celui-là ne peut dire : Notre Père qui es aux cieux ! Car sa douleur nie et le Père qui nous attend tous et les cieux où ceux que nous pleurons n'ont fait, par la mort, qu'arriver avant nous.

Maintenant, au terme de ces exemples que je viens à dessein de dérouler un à un sous vos yeux, j'en appelle à votre sincérité. J'ai pressé ensemble devant vous tous ces traits en un seul tableau ; j'ai frappé coup sur coup de cette façon à la porte de vos cœurs, pour vous montrer, non par des raisonnements, mais par des faits, combien il est certain que dès ses premiers mots l'Oraison Dominicale résume le Christianisme, puisqu'elle en résume la morale... et j'en appelle à votre sincérité. N'est-il pas vrai que violer ainsi les préceptes du Seigneur, se donner ainsi un cœur qu'il ne sanctifie pas, c'est se rendre sa prière impossible ; c'est se fermer soi-même la bouche au moment de la dire ; c'est devenir par notre faute muet à la prière, quand les vrais fidèles prient autour de nous. Ah ! celui qui se tien-

drait toujours en état de prononcer la prière par excellence, celui-là, comme Corneille, la verrait monter pour lui *en mémoire devant Dieu* ; celui-là serait plus fort que le monde et le péché, que le deuil et le trépas ; celui-là serait calme et bienheureux d'avance en sa vie, sa mort, son immortalité. Chrétiens ! aspirez tous à cette victoire, à cette joie, à cette sainteté ; veillez assidument sur vos progrès en les comptant par vos prières ; examinez souvent avec soin votre degré de Christianisme au moment de dire à Dieu : *Notre Père*, et si vous êtes enfants de Dieu, gardez-vous d'oublier que l'enfant rebelle au point de ne plus oser prier son Père, le renie... J'aimerais mieux que la mémoire de l'Oraison divine sortît de votre esprit que de vous rencontrer dans l'impuissance de la dire... Songez, je vous en conjure, que ce serait sortir de la communion des saints pour ce monde et pour l'autre, et vous priver comme à plaisir de toute participation au Christianisme et au salut. Mais si votre âme demeure fidèle au point que l'Oraison Dominicale soit pour vous de jour en jour *la prière*

du juste, faite avec ferveur et de grande efficace,
quelle que soit sous les cieux la place de votre vie
et celle de votre mort, vous éprouverez comme
Jésus lui-même que le vrai chrétien, sûr de trou-
ver son Père céleste attentif à tous ses vœux, s'at-
tend avec la plus ferme confiance à recevoir une
réponse à ses prières, suffisante pour le monde et
le temps, définitive pour le ciel et l'éternité.



II

LA SANCTIFICATION
DU NOM DE DIEU.



II

LA SANCTIFICATION DU NOM DE DIEU



Que ton nom soit sanctifié!

(Saint Matthieu, VI, 9.)

MES FRÈRES,

Détruire l'idolâtrie et populariser l'idée pure de Dieu, au point de rendre impossible tout retour de l'esprit humain vers le paganisme; abolir l'exception religieuse qui avait constitué le peuple hébreu en peuple unique de Dieu et faire expirer son privilège en même temps que son mandat, c'était, s'il est permis de parler ainsi, la première affaire du Christianisme, sa première tâche, sa première conquête, et comme cette pensée ouvre le Christianisme, elle ouvre l'Oraison Dominicale. Quelle en est la seconde?

La notion de Dieu, révélé au monde comme le Père commun des hommes, suppose, avon-nous dit, la foi en une Providence universelle, toujours attentive, toujours bienveillante. Les dieux indifférents et oisifs du polythéisme tombaient, comme tous les autres; l'Évangile n'admet point que le Créateur oublie la création. *Mon Père travaille continuellement*, a dit Jésus. Oui, l'activité infinie est sans intermittence, infatigable, immense, éternelle; le gouvernement du roi de l'univers n'admet point d'interrègne, et notre Père céleste travaille continuellement dans la Providence qui conserve et dirige tous les mondes; dans la grâce qui conduit et seconde tous les progrès; dans notre vie, pour qu'elle atteigne son but; dans notre mort, dont il marque l'instant et dont il émousse l'aiguillon; dans notre immortalité, dont il entr'ouvre une à une les profondeurs et décerne une à une les récompenses, les félicités, les gloires. A moins de tout cela, Dieu serait Dieu peut-être; mais il ne serait plus *notre Père*, et le premier mot de l'Oraison Dominicale en serait la première déception.

Si Dieu s'occupe ainsi de l'humanité, il faut que l'humanité le lui rende et s'occupe de lui; l'humanité, sans désavouer sa nature, ne peut pas plus être indifférente à l'égard de Dieu que Dieu ne peut l'être envers elle; tout, entre Dieu et nous, est réciproque; un lien, conforme à sa nature et à la nôtre, doit exister entre nous et lui; ce lien, le second intérêt du Christianisme naissant, ce lien, sans lequel la notion pure de Dieu se perdrait de nouveau, ce lien est exprimé dans la seconde demande de l'Oraison Dominicale : *Que ton nom soit sanctifié!*

Que ton nom soit sanctifié! L'expression, au premier aspect, est assez hardie pour inquiéter la foi, pour étonner l'humilité, et ses analogues, dans le style des livres divins, ne le sont pas moins. Le nom de Dieu, c'est Dieu lui-même, comme votre nom, c'est vous! car sans vous, vous retranchés et anéantis, qu'est-ce que votre nom? un vain bruit, un son mort, qui ne dit rien à l'oreille des hommes et sortira bientôt pour jamais de leur mémoire... Quel est donc le sens positif de ces termes

répandus par toute l'Écriture, sanctifier, glorifier, magnifier Dieu? S'agirait-il d'ajouter réellement quelque chose à sa sainteté, à sa gloire, à sa grandeur? La folie d'aucun orgueil ne peut aller jusque-là et prétendre usurper sur Jésus qui seul a pu dire : *Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie!* Tous nos plus consciencieux efforts pour sanctifier ou glorifier Dieu, tous les ravissements de la ferveur, les transports de la foi, les merveilles du génie, n'ajoutent rien à sa gloire! Elle ne croît ou ne diminue que relativement à nous; pour Dieu, elle est la même toujours; seul, il se connaît; seul, il se juge et s'approuve; seul, il sanctionne ses volontés et ses ouvrages; il sait qu'il est parfait, et quand on sort ainsi ces expressions du vague où trop souvent elles se perdent, on arrive à cette simple conclusion : que la sanctification du nom de Dieu est tout entière dans le lien qui nous unit à lui, et que plus ce lien devient conforme à sa nature et à la nôtre, plus ce lien s'étend et se ramifie pour ainsi dire à travers l'humanité, plus ce lien est intime, et dévoué, et spirituel, plus notre âme le

resserre et le cultive fidèlement, et plus le nom de Dieu est glorifié parmi ses enfants de la terre.

En partant de ces principes, j'essaierai de vous montrer que la sanctification du nom de Dieu consiste dans la connaissance, dans la fidélité, et dans l'adoration.

I. Il se présente, avant d'entrer en matière, une remarque à faire, une précaution à prendre ; l'Oraison Dominicale n'a point de transitions entre ses demandes, ou, pour mieux dire, les transitions sont mentales et non littérales ; l'esprit passe d'idée en idée, sans l'aide d'expressions intermédiaires, et l'ordre des pensées est du plus vaste et du plus élevé à ce qui est en comparaison plus restreint, de la religion en général à la morale en particulier, du Ciel au monde, de Dieu à nous. Il résulte de ces gradations que dans les premières demandes les dernières sont implicitement contenues, et que la première de toutes exprime comme d'avance celles

qui la suivent et qui n'en sont qu'un développement. Ainsi, la connaissance de Dieu, nécessaire à la sanctification du nom de Dieu, c'est la vérité ou la foi, qui n'est que *le règne* de son esprit sur le nôtre ; ainsi encore, la fidélité, sans laquelle nul ne sanctifie Dieu, c'est *sa volonté* qui doit être faite sur la terre comme au ciel. Je m'efforcerais de vous épargner des répétitions stériles ; je réserve à nos méditations suivantes de vous montrer comment la prière du Seigneur s'intéresse à l'empire de la vérité religieuse sur nos âmes et à l'accomplissement de la volonté divine en ce monde. Mais je ne puis me dispenser de comprendre et la connaissance et la fidélité dans la sanctification du nom de Dieu ; ce sont deux anneaux indispensables dans le lien qui nous unit à lui.

Sanctifier Dieu, c'est avant tout le connaître. On ne peut sanctifier son nom, si on l'ignore, et plus on le connaît, plus on le sanctifie. Quand notre raison se met à la recherche et plus tard en possession d'une vérité, elle glorifie Dieu, le Dieu de vérité. Toute découverte de l'esprit humain est un

triomphe religieux; car ces études, ces explications ont toujours des œuvres de Dieu pour objet, et à plus forte raison, quand ces nouvelles conquêtes de l'intelligence dévoilent Dieu, est-il juste de les considérer comme le service de sa gloire. Aussi l'ordre est donné de *croître en la connaissance de Dieu*, et qui osera se dire qu'il connaît Dieu assez et qu'il n'a rien de plus à en étudier, rien de pressant, ou de salutaire, ou d'intéressant à en savoir encore? Ce serait l'offenser que de se réfugier dans une vague et flottante idée de ses attributs et de s'y tenir tranquille; nul ne peut refuser de regarder dans ces mystères et s'attribuer le droit et le bénéfice de l'indifférence, sans en souffrir tôt ou tard. Que m'importe? est, au sujet de Dieu, un mot qu'on ne prononce jamais avec sincérité. Dieu nous importe, vu sous tous les aspects, et qui en néglige un seul, peut finir par les négliger tous; qui intercepte devant ses yeux distraits un des rayons de cette gloire, court risque de les intercepter tous; qui ferme les yeux un moment, peut les rouvrir au sein de ténèbres qui ne se dissiperont plus. Je

ne viens pas imprudemment vous demander de substituer ou même d'ajouter au nom de Père que l'Évangile vous livre à sanctifier, ces noms mystérieux et difficiles d'Être des Êtres, de Cause Première, d'Être Infini et Absolu existant par lui-même, l'Éternel Géomètre, l'Architecte des mondes, l'Ordonnateur de l'univers qui a lancé les astres sur la tangente de leurs orbites; l'Être qui sait tout, non parce qu'il prévoit, mais parce qu'il voit. Laissez de si hautes pensées à ces esprits que Dieu a faits pour elles; n'aspirez à rien au-delà de vos forces; votre portée de vue est bonne, parce que Dieu vous l'a mesurée; vous n'avez besoin de rien voir au-delà. Que celui donc qui dans la simplicité de sa foi, dans la timidité de sa piété, veut s'arrêter à la seule certitude que Dieu est *notre Père*, que celui-là s'y arrête et s'y tienne; il a pleine raison de s'y arrêter; il a un droit divin de s'y tenir; je le reconnais, mais à une condition: il faut qu'il ne puisse aller plus loin; s'il le peut, il le doit; car sanctifier Dieu, c'est le connaître, et le plus sûr moyen de chérir cette touchante et admirable défi-

dition du Créateur se révélant comme Père, est de la prendre pour point de départ, de monter au-delà, et d'y revenir sans cesse avec délices. *Croissez donc dans la connaissance de Dieu; contemplez ses perfections; efforcez-vous d'en découvrir l'équilibre et l'éternelle harmonie; suivez-en la trace dans les merveilles de la nature et dans celles de sa parole; sondez les intentions de sa Providence, et prêtez l'oreille à sa voix dans les avertissements de votre conscience, vous remplirez ainsi le devoir de sanctifier son nom et de servir sa gloire; car vous chercherez ainsi la vérité, et il est la vérité.*

II. Sanctifier Dieu, c'est être fidèle, c'est obéir, et la pratique du bien nous rapproche de lui ainsi que la recherche du vrai. Quand notre conscience de progrès en progrès aspire à la perfection, et voit dans une vertu acquise un échelon pour s'élever vers celles qui restent à acquérir, elle sanctifie Dieu, le Dieu de sainteté. On peut dire que toute perversité est un blasphème, non en paroles, mais en actes. D'où vient que dans la langue de la religion offense et péché sont synonymes? c'est

que tout péché offense Dieu, puisqu'il consiste en une substitution de notre volonté mauvaise à sa volonté toujours excellente; pécher, c'est donc outrager sa gloire, déshonorer sa création, mettre sous ses yeux ce qu'il ne veut pas voir, et refaire le monde autrement qu'il ne l'a fait. L'iniquité, dans sa nature intime, respire le sacrilège, et moins il y a de vertu parmi les hommes, moins Dieu apparaît saint. En vain prétend-t-on que Dieu est bien au-dessus de la portée de nos fautes, que rien ne trouble sa sérénité infinie, et qu'aucune vapeur de la terre ne peut voiler l'éclat de sa face; en vain prétend-t-on que la religion reste pure des excès commis en son nom et des fautes dont une indulgence qu'on lui impose semble la rendre complice. La honte du vicieux retombe sur le culte qu'il célèbre, sur la foi qu'il professe, et l'on se sent peu porté à confesser avec lui un Dieu qu'il outrage et qu'il brave si tranquillement. Dieu est notre législateur : une de ses gloires est l'accomplissement de sa loi. *C'est la gloire de mon Père*, a dit Jésus à ses disciples, *que vous portiez beaucoup de*

fruits ; faites luire votre lumière devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux. Admirable et touchante relation entre sa majesté et l'intégrité des justes ; leur gloire remonte à sa source et s'unit à la sienne ; leurs progrès sont des garants de sa perfection ; s'ils sont charitables , c'est qu'il est amour ; s'ils sont saints, c'est qu'il est la sainteté même ; s'ils sont fidèles , c'est qu'il est parfait. L'indifférent, l'incrédule, l'impie, s'étonnent et cherchent ailleurs que dans ce monde l'origine de vertus si belles ; le maître se reconnaît aux disciples, et leur voix ne dit pas en vain : *Que ton nom soit sanctifié !*

III. Il faut cependant à ce service de Dieu une expression plus directe, plus expansive, où le sentiment domine, où la ferveur trouve l'occasion de ses ravissements : cette expression, c'est le culte, la prière, l'adoration ; sanctifier le nom de Dieu, c'est aussi l'adorer.

On est tellement accoutumé, dès l'enfance, à payer au Seigneur ce tribut, et si l'indifférence

nous a pris au passage sur les marches du temple et fait redescendre sur le sol commun du monde, on est tellement accoutumé à voir la foule les franchir, que l'adoration est souvent une simple affaire d'habitude, un spectacle de tous les jours, et à peine sait-on en quoi elle consiste; on y est fait, au point de ne savoir la définir. Trop souvent aussi la forme déguise le fond; les pratiques du culte dérobent le culte même aux yeux de l'âme, et comme les anciens Juifs, nous n'apercevons que le voile du sanctuaire et non l'arche qu'il recouvre..... Mes frères, adorer pour la foi éclairée et attentive qui comprend ce qu'elle fait et qui sait se recueillir et y penser, adorer, c'est prendre le nom du Père dans son sens sublime, infini, absolu; c'est donner à Dieu une qualité et en revêtir soi-même une autre; c'est reconnaître Dieu comme Créateur et se reconnaître comme créature. Toute adoration réelle aboutit là, et se résout en ces deux pensées qui se tiennent, en ces deux expressions dont l'une dit assez de Dieu et dont l'autre dit tout de nous. Vous ne trouverez pas un enseignement de la Pa-

role, depuis le commandement de Moïse : *Tu adoreras l'Éternel ton Dieu et tu le serviras lui seul,* jusqu'au précepte de Jésus : *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ;* vous ne trouverez pas un élan de ferveur exaltant les perfections ou comptant les œuvres divines ; vous ne trouverez pas une expression de dépendance, depuis la reconnaissance du psalmiste : *Que rendrai-je à l'Éternel ? tous ses bienfaits sont sur moi !* jusqu'à la résignation du patriarche : *L'Éternel l'a donné, l'Éternel l'a ôté, que le nom de l'Éternel soit béni !* vous ne trouverez pas un acte de culte, depuis l'assemblée solennelle d'Israël au désert, sous la conduite de Moïse, au lendemain de la sortie des fers de l'Égypte ou la dédicace du temple par les mille holocaustes de Salomon, jusqu'à ces oraisons sans témoins que le Christ recommanda à ses fidèles d'adresser dans le silence de la retraite ; vous ne trouverez rien dans l'adoration la plus expansive ou la plus intime, qui ne revienne à cette double effusion de l'âme transportée ou attendrie : O Dieu, tu es le Créateur, et ta création est à toi,

et ta création est ton empire, et moi, que tu as formé à ton image, que tu as couronné de gloire et d'honneur, moi que tu as fait *un peu moindre que les anges*, je viens prosterner cette couronne devant celui qui me l'a donnée et me reconnaître ta créature, ta créature qui ne suis rien par moi-même, et qui par toi, sous ta conduite, avec ton secours, puis parvenir à accomplir et ma destinée de vie et ma destinée d'immortalité, et à sanctifier ton nom dans ma part de ta création, à ma place sur la terre, à ma sortie du monde lors du trépas, et en mon rang dans les cieux !

En cette simple et féconde définition de l'adoration, on voit se rapprocher et s'unir (je ne dis pas se confondre et s'égaliser entre elles) toutes les nuances, toutes les formes d'adoration, la plus pure et celles où se rencontre l'alliage de la superstition, la plus sublime et celles dont l'humilité semble trop naïve, si ce n'est pour Dieu, du moins pour nous. L'homme adore selon qu'il lui a été donné, selon son degré de connaissance et de lumière, le nom du Seigneur ; mais l'idée de la création est-elle à la

base de ses prières, c'est assez de sa part et il le sanctifie.

Aussi, ces pensées sont si justes que vous pouvez les transporter en dehors du Christianisme : elles ne perdent rien de leur vérité. Dieu est connu où Christ ne l'est pas encore ; il l'est moins, il l'est mal ; et nous, Chrétiens, nous savons que *le Fils, qui était au sein du Père, est celui qui nous l'a révélé*. Néanmoins, c'est un point de fait que, hors des limites du règne de l'Évangile, l'idée de l'unité d'un Dieu créateurs'est fait jour et s'est emparée des esprits de populations immenses avec une force irrésistible. Sans nous faire la moindre illusion sur l'insuffisance de leurs croyances et l'imperfection de leur culte, nous nous réjouissons de voir ces races, longtemps bien plus éloignées de Dieu, s'être mises en chemin vers la vérité ; nous les attendons au rendez-vous commun, le bercail du bon Pasteur, le temple du Dieu révélé ; et nous espérons leur arrivée avec plus ou moins de confiance, selon que, dans leurs adorations, se dévoile, avec plus ou moins de pureté, la notion d'un Créateur.

IV. Ici se découvre, vous le voyez, le lien qui unit le Christianisme à l'idée native de Dieu; ici se présente l'explication de cette gloire de notre foi, que l'Évangile seul apprend à sanctifier le nom de Dieu autant qu'il peut l'être en un monde tel que le nôtre, en une existence qui aboutit à une tombe, par un genre humain devenu ce que nous sommes, et en une immortalité qui commence par un jugement. Mes Frères, la rédemption est une seconde création... Sanctifier, c'est adorer; adorer, c'est donner à Dieu le titre de Créateur et prendre devant lui le nom de créature... Qui êtes-vous, pour oser le porter? Qu'avez-vous fait de votre création? Êtes-vous tels que Dieu voulait que vous fussiez, et votre création, pure, glorieuse, sainte, qu'est-elle devenue par votre faute? L'avez-vous conservée, ou détruite, appauvrie, souillée par le péché, empoisonnée par le mensonge? Ah! créé pour l'esprit, l'homme a vécu pour la matière; créé pour la vérité, il en a détourné sa raison; créé pour la vertu, il l'a chassée de son âme; créé pour Dieu, il n'a pas vécu pour lui; il s'est profané lui-même;

sa création est une accusation contre lui , et quand il lève vers son front sa main orgueilleuse ou tremblante pour y toucher sa couronne, sa main retombe sur lui en condamnation, car elle n'a rien trouvé... Mais la rédemption est une seconde création ; Jésus vous offre le moyen de redevenir vraiment créatures de Dieu, les enfants de son amour, les héritiers de son alliance, adoptés de nouveau et rétablis dans la maison paternelle, non comme mercenaires, mais comme fils. Admirable et touchant accord de l'Évangile avec la nature de Dieu et avec notre nature ! Toute adoration non chrétienne reste donc incomplète ; la barrière du péché l'arrête au passage ; l'adoration chrétienne seule ne trouve aucun obstacle entre elle et Dieu ; l'adoration chrétienne seule suppose une intimité parfaite et sans cesse croissante entre le Créateur et la créature ; Jésus nous a réconciliés avec Dieu ; notre existence sert donc véritablement à la gloire divine, et c'est le triomphe du Sauveur du monde que personne au monde n'ait le droit de dire à Dieu au même titre que ses rachetés : *Que ton nom soit sanctifié !*

Connaitre, obéir, adorer, voilà, mes Frères, la véritable et la seule sanctification du nom de Dieu. Il me reste deux pensées à vous offrir, hélas ! bien différentes l'une de l'autre... Pourquoi faut-il que de ces magnificences de la foi, je doive faire descendre votre esprit aux plus mesquines indignités de ce monde ? Ah ! c'est que les petites irréligiions conduisent aux grandes impiétés, comme un fêtu dans notre œil peut nous cacher toute la lumière du soleil. Les Hébreux connaissaient le vrai Dieu sous le nom révélé par Moïse, sous le nom de Jéhova, l'Éternel, celui qui est, et à ce nom ils attachaient une sainteté si extraordinaire qu'ils en étaient venus à ne plus l'écrire, à ne plus le préférer, à le cacher comme au fond de la nuée sainte, à l'ensevelir dans un silence mystérieux, comme un secret du ciel que la terre n'était pas digne d'entendre. Les païens, au contraire, variaient à plaisir les noms propres de leur Olympe, les combinaient de mille façons, ou poétiques ou déri-

soires, les environnaient des épithètes les plus ingénieuses, et en semaient tous leurs discours, sérieux ou légers... Nous, mes Frères, nous n'avons pas voulu de la superstition juive, de ce respect exagéré pour le bruit de quelques syllabes, de cette contemplation muette des formes de quelques lettres, et nous avons eu raison. Mais nous avons préféré la liberté païenne, et l'usage a prévalu de jeter à tout propos le nom de Dieu dans les entretiens, de l'employer comme une interjection de la langue, d'en faire un cri de surprise, et même de dépit et de colère; quelquefois d'en orner la verve d'un proverbe ou d'un adage; quelquefois de l'accoler à des jeux d'esprit qui semblent des hardiesses et qui ne sont que des profanations; en un mot, l'usage a fait du nom de Dieu et du nom de Christ deux locutions familières... Vous devriez rougir, vous les disciples de la pure foi spirituelle, vous qui adorez vraiment en esprit, de prononcer ces noms sacrés en dehors de vos adorations. Enseignez-vous les uns aux autres à donner un meilleur exemple, et pour vous y déterminer, je n'a-

joute qu'un mot : Représentez-vous ce que serait le monde, ce que serait la chrétienté, si le respect habituel du nom de Dieu y régnait au point que le ciel, attentif à tous les bruits de la terre, n'y entendit jamais prendre en vain le nom de Dieu... N'en doutez pas : la foi de tous, la fidélité de tous, l'adoration de tous en deviendraient meilleures.

De tous, vous ai-je dit?... Je touche ainsi à la dernière pensée que je vous ai promise, et que nous retrouverons souvent dans le cours de cette étude. De qui parlez-vous en disant à Dieu : *Que ton nom soit sanctifié*, et quelle est l'étendue de cette prière ? Vous ne voulez pas que cette sanctification ait lieu seulement par intervalle, à époques fixes, aux jours mis à part, donnant prétexte d'oublier Dieu le reste du temps, et seulement les jours de culte, de fête, de communion ; vous ne voulez pas que cette sanctification ait lieu pendant les jours de la jeunesse comme moyen d'éducation, ou de la vieillesse comme ressource pour se désennuyer de vieillir et se rassurer de mourir ; vous ne voulez pas que cette sanctification ait lieu seulement lors

des épreuves et des deuils , parce que Dieu après tout console mieux que les hommes et que sur les bords de tombes chéries on s'aigrit moins , si l'on pense à Dieu, et l'on pense moins à la mort... Que le nom de Dieu soit sanctifié toujours, car le temps et l'éternité sont à lui... Et vous ne désirez pas que cette sanctification soit réservée à des lieux privilégiés, pour le sanctuaire de vos dévotions domestiques, pour le temple de votre culte fraternel ; Dieu n'habite point *dans des tabernacles bâtis de main d'homme ; le ciel est son trône, et la terre est le marchepied de ses pieds...* Que le nom de Dieu soit sanctifié partout !... Encore moins songerez-vous à laisser ce soin aux savants et aux sages, aux esprits d'élite, aux hommes de génie ; qui a de la science, qui a du génie devant Dieu ? Il a *confondu la sagesse des sages et anéanti l'intelligence des intelligents*. Le philosophe dit : je sais que je ne sais rien ; le fidèle dit : *Il n'y a qu'un seul sage, et c'est Dieu*. De la bouche des petits enfants le Seigneur peut faire éclater ses louanges, et puisque l'Évangile aura encore une conquête à faire tant qu'une race, une

famille, un seul homme ne sera pas chrétien, puisque le courant de l'Évangile doit continuer de s'étendre et de monter jusqu'à ce que ses eaux salutaires aient couvert le monde comme celles de la mer couvrent leur fond... *que ton nom soit sanctifié* par tous les humains, et que dans les conseils irrésistibles de ta sagesse, de ta puissance et de ta bonté, tu daignes, ô Dieu de tous les hommes, hâter l'époque promise qui aura le monde pour temple, l'humanité pour assemblée, la croix pour unique symbole, la cène pour unique consécration, l'Évangile pour livre de prières, et les cœurs de tous tes enfants pour *sacrifice vivant et saint* !... Eh bien ! s'il n'y a jamais trop de voix s'unissant dans ce concert filial et universel à la gloire du Père, si chaque enfant de Dieu doit y prononcer sa louange, que votre voix, applaudie ou inconnue, écoutée des hommes ou seulement de Dieu, prenne part à cette adoration comme votre cœur à cette espérance ; ce Christianisme qui doit remplir le monde et se perpétuer d'âge en âge, faites, en attendant, qu'il remplisse votre con-

science; faites qu'il s'étende d'année en année à travers toute votre vie, et vous reconnaîtrez au calme de vos jours, y compris le dernier, que contribuer à la sanctification du nom de Dieu, c'est sanctifier votre âme pour les progrès terrestres et pour les progrès éternels!



III

LE RÈGNE DE DIEU.



III

LE RÈGNE DE DIEU



Que ton règne vienne!

(Saint Matthieu, VI, 10.)

MES FRÈRES,

Demander à Dieu que son règne vienne, c'est reconnaître que ce règne n'est pas venu. Quelle puissance manque donc au Tout-Puissant; quel empire peut-on ajouter à son empire, immense en étendue, éternel en durée, infini en sagesse, en justice, en bonté? Dans quel sens est-il permis, est-il raisonnable de souhaiter que ce règne vienne encore, puisqu'il est vrai qu'il n'a eu de commencement que la création et n'aura point de fin? S'il s'agissait de cette souveraineté tempérée et conditionnelle que Dieu exerce sur la conscience hu-

maine, la foi et la raison s'accorderaient facilement à redire cette prière; mais c'est là le sujet, dans l'Oraison Dominicale, de la demande qui suit : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, et il est impossible de donner ce sens à celle que nous étudions aujourd'hui. Dans la prière du Seigneur, si courte et si remplie, on ne peut admettre une redite stérile, surtout s'il est convenu d'y voir un résumé du Christianisme. De quel règne s'agit-il donc, pour que la créature puisse demander au Créateur que *son règne vienne*?... Du règne de Dieu dans la nature? Ce règne, depuis le premier moment qui a suivi la création du monde, ce règne est venu; chaque astre du firmament étoilé se lève en son rang; chaque brin d'herbe, que le pied de l'homme foule en passant, croît à sa place et atteint sa juste hauteur; le mouvement diurne du globe ne varie pas à travers les siècles d'un centième de seconde; le lendemain du déluge, la voix divine a promis que, *tant que la terre sera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point*, immense et

bienfaisante promesse qui s'est accomplie avec une merveilleuse fidélité... S'agit-il du règne de Dieu dans cette providence à laquelle nous sommes plus intéressés, dans cette providence qui départit à chaque homme sa destinée, lui trace sa marche du berceau à la tombe, mesure sa tâche, balance sa part de tristesses et de joies, et règle les peines ou les facilités de sa mort? Depuis la première respiration du premier homme sur la terre, ce règne est venu; Jésus lui-même nous assure qu'*il ne tombe pas de notre tête un cheveu qui ne soit compté*, et en tout lieu du monde où l'homme dresse sa tente d'un jour et gravit la montagne de son sacrifice, il peut dire avec sécurité, quelque sacrifice qu'il doive présenter : *En la montagne de l'Éternel il y sera pourvu!* Aussi, dans le cours de ces méditations, à deux reprises déjà, s'est rencontrée l'idée de la Providence, conséquence irrésistible de celle de la création...

Il est vrai, mes Frères, qu'entre les trois premières demandes de l'Oraison Dominicale il y a plutôt des nuances que des distinctions tranchées ;

néanmoins, si l'idée générale est la même, on reconnaît dans chacune un point de vue spécial qui domine. Écartez de votre esprit le règne de Dieu sur la conscience, sur la nature, sur la destinée : il reste le gouvernement de l'être intellectuel et religieux ; il reste le règne de l'esprit de Dieu sur l'esprit de l'homme, le triomphe et l'empire de la vérité, la légitime domination de la révélation sur la raison. En prononçant la deuxième demande de l'Oraison Dominicale, vous exprimez le vœu que la vérité religieuse se manifeste et se répande de plus en plus parmi les hommes. Quand la vérité règne sur l'esprit humain, c'est Dieu qui règne ; car la vérité n'est que la pensée de Dieu.

Résumé de la Religion chrétienne qui s'adresse à toutes nos facultés et veut toutes les régir, les féconder, les étendre, la prière du Seigneur ne pouvait passer sous silence cette puissante faculté de penser, d'apprendre et de croire qui fait de l'homme un être intellectuel. Le lien entre Dieu et nous, qui constitue l'essence de la Religion et dont le culte est la forme, suppose des croyances, des convictions, auxquelles

la raison se soumet... O Dieu, *que ton règne vienne* et qu'à ta vérité toute intelligence parmi les hommes soit soumise ! Il suffira de développer une à une ces considérations pour en faire ressortir et l'évidence et l'usage.

I. L'homme aspire à la vérité. Quelque nom qu'il lui donne, qu'il l'appelle philosophie ou religion, qu'il la poursuive avec indépendance ou l'accepte formulée et mesurée par une autorité qui se déifie, qu'il l'écoute comme le retentissement plus ou moins vague d'une tradition héréditaire, qu'il la cherche au ciel ou sur terre, l'homme aspire à la vérité. Il a besoin de croire, au point de croire toujours quelque chose, au point que c'est encore un système de n'en préférer aucun ; c'est une sorte de foi de n'avoir point de foi. On peut dire que la recherche de la vérité est aussi naturelle à l'homme que celle du bonheur, et que, s'il semble en général s'intéresser davantage à ses félicités qu'à ses con-

naissances, c'est que la poursuite des jouissances fait plus de bruit et cause plus d'agitation que celle des croyances, et que, pour jouir, il faut souvent être plusieurs, tandis que, pour croire, on peut rester seul.

Dieu a arrangé notre destinée en ce monde et implanté la raison dans notre âme, de telle manière que croire est en effet un de nos plus impérieux besoins.

Regardez à notre destinée, pressée entre ce mystérieux berceau où nous dormons d'un sommeil instinctif qui n'annonce pas au premier jour l'éveil futur de l'intelligence, et cette tombe plus mystérieuse encore où il nous faut descendre comme à tâtons pour un autre sommeil qui semble éternel ; regardez à notre destinée si incertaine, si rapide, si tumultueuse, et aussi inexplicquée dans son cours que dans son commencement ou sa fin ; regardez à notre destinée, si différente, si inégale d'homme à homme, à tel point que l'humanité n'a jamais été témoin de deux naissances, deux vies, deux morts pareilles, et dites si un seul homme échappe à se

poser ces problèmes familiers et terribles : Pourquoi naître, pourquoi vivre, pourquoi mourir ? qui suis-je, d'où viens-je et où vais-je... où vais-je surtout ? Car l'avenir pèse sur nous de tout le poids que le passé n'a plus ; et ainsi, mes Frères, notre destinée nous pousse vers la recherche de la vérité, vers une réponse à ces questions solennelles. L'homme ne vit point sans penser ; il ne peut penser sans penser à lui-même, et dès qu'il se met à s'occuper de lui-même, il s'occupe bientôt, fût-ce tout à coup, et du monde et de Dieu.

Notre raison est conforme à notre destinée ; elle déteste l'ignorance, comme l'œil du corps l'obscurité ; c'est que la cécité de l'âme entraîne par moments dans le monde intellectuel les mêmes désavantages que la cécité du corps dans le monde physique. La raison répugne tellement à l'ignorance qu'elle ignore toujours à regret ; elle ne préfère point ignorer, et le passage d'une idée à une autre idée, c'est-à-dire d'une connaissance à une autre, est tellement son allure naturelle que la vie s'écoule dans ce travail, et qu'au lieu de la compter

par moments, on la compterait mieux par pensées, si leur marche n'était pas trop rapide pour laisser le temps de les noter. Aussi, notre raison est organisée de façon à s'exercer toujours, quelquefois sans effort de volonté; nous pouvons penser, comme nous respirons, sans le vouloir, tant nous sommes naturellement intellectuels.

Et ce n'est pas tout. De ces mystères de l'existence toujours suspendus pour ainsi dire devant notre regard, de ces efforts incessants de notre entendement qui a des idées comme notre corps a des sensations, il résulte que l'infini, sous tous ses aspects éclatants et formidables, s'offre à notre esprit, l'opprime, l'envahit et nous force à nous élancer du monde dans l'immensité, du temps dans l'éternité, du réel dans le possible, du positif dans l'idéal, de la création vers le Créateur. On ne peut réfléchir sur la vie, sur la mort, sans se demander où elles mènent toutes deux, et l'immortalité est cachée dans la question; on ne peut lever les yeux vers le firmament innombrable et ses globes lumineux sans se demander où tombent

leurs plus lointains rayons, et dans la question l'immensité est sous-entendue. Le moindre effet amené par la plus faible cause peut conduire à l'idée de la cause première; une émotion de tendresse, à l'idée de l'amour suprême; un bon sentiment au fond de notre cœur peut élever à l'idée de la perfection divine, et alors, la raison, étonnée à la fois de sa force et de sa faiblesse, excitée et subjuguée à la fois par la notion de l'infini, s'y heurte de tous les côtés où elle se dirige, et s'effraie, mais aussi s'applaudit et s'émerveille de se voir ainsi élancée tout à coup vers cette *lumière inaccessible où Dieu réside et que nul homme n'a vue ni ne peut voir.*

II. Chacun de nous, selon la richesse de ses facultés, selon les facilités que sa destinée apporte ou enlève à leur développement, chacun de nous, de toutes ces pensées qu'il ramasse dans le cours de sa vie, se fait un système; chacun se choisit des principes, des croyances, des règles, où tantôt la vérité, tantôt l'erreur domine, et ces principes forment un règne dont il devient le sujet; en adop-

tant un système, il s'est donné un maître, un maître le plus souvent obéi.

Qui ne sait avec quelle puissance les convictions gouvernent les âmes? Quand la superstition s'est emparée de l'esprit, comme elle l'aveugle, et d'erreurs en erreurs comme elle le dégrade! Alors les plus petites choses du monde apparaissent comme étant les plus grandes; l'importance est déplacée; elle passe de ce qui est vraiment sérieux à ce qui ne l'est pas; les observances les plus vaines, quelquefois les plus insensées et les plus ridicules, usurpent la place des devoirs les plus saints; des pratiques, des coutumes, des privations, qui ne sont que des mesquineries de piété et d'adoration, sont prises pour des saintetés; l'extase viendra jeter sa fausse et ténébreuse lumière sur tout cet abaissement de l'intelligence et de la foi, et ne disputez pas contre l'homme ainsi circonvenu par ses erreurs; vous argumenteriez en vain : il a un système; il est superstitieux... Et quand le fanatisme, tout aussi absurde, mais plus dur, plus triste que la superstition, est venu s'asseoir au foyer de

l'âme, comme il éteint toute sensibilité; comme il étouffe toute pure et douce tendresse; comme il rend pieusement cruel; à quelles sévérités il fait que l'on se condamne, et lorsque la nature se révolte un moment ou que les victimes font entendre des cris trop déchirants, qu'il est ingénieux et froid dans les excuses, dans les prétextes dont il se couvre, et avec quelle habileté il met obstacle à ce qu'on redevienne pitoyable et bon!... A cet homme, que direz-vous qu'il ne sache, et que lui direz-vous qui le détrompe? rien; il a un système; il est fanatique.

Cet empire de nos pensées sur nos âmes n'existe pas seulement dans le monde religieux; il est le même dans le monde mondain, si l'on peut ainsi parler. Qu'est-ce que le faux honneur, sinon un tyran dont on accepte la tyrannie? Vous avez fait ou reçu une offense, et quand le faux honneur vous crie d'aller en demander ou en rendre raison, c'est-à-dire d'aller exposer votre vie, dont votre mère, votre femme, vos enfants ont besoin, ou d'aller vous exposer au remords et au désespoir de vivre

la main tachée du sang d'un de vos frères, abdiquez-vous alors votre raison? devenez-vous insensé comme de plein gré et en temps opportun?... Non, vous gardez toute votre intelligence, et vous la soumettez comme une esclave à un maître qui la domine, qu'elle récuse au moment où il l'opprime, et qui lui dit : Tue ou meurs, lorsque toutes les voix dignes d'être entendues, celle de la raison, celle de la religion, celle de l'amour, crient au contraire : Pardonne ou fais-toi pardonner. Et vous ne souffrez même pas alors qu'on discute ; il faut céder, répondez-vous, au préjugé ; je serais déshonoré ; cédez donc, mais reconnaissez que Dieu vous avait donné une conscience et une raison pour les laisser libres, non pour les rendre esclaves, et que ce prétendu déshonneur que vous redoutez n'est qu'un système qui vous tyrannise ; lors même que vous en savez la fausseté. Mes Frères, le sage a dit : *Il y a telle voie qui semble droite à l'homme, et qui cependant conduit à la mort.* Nous n'avons jamais de maîtres plus absolus que nos propres pensées.

III. A ces preuves, toutes d'expérience, et qu'il serait facile de multiplier, vous reconnaissez quelle importance a le choix du système auquel nous soumettons notre âme et notre vie, notre culte, notre conscience et notre amour, notre espérance, en un mot notre être entier... Eu disant : *Que ton règne vienne !* vous demandez à Dieu que l'homme ne se soumette qu'à la vérité pure, en croie son Dieu plus que lui-même, accepte le système divin au lieu de s'en faire un, se confie en la raison divine plus qu'en la sienne propre, soumette son esprit à l'Esprit saint, et prenne pour vérité fondamentale l'Évangile, la parole de Dieu, la révélation de Christ ; vous demandez que le savoir et le génie humain ne se contentent pas de connaître le Dieu de l'univers, de la nature, de la vie, de la conscience, de la providence, ni même de l'immortalité, mais aussi le Dieu de notre salut, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, celui qui *a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde...* Ah ! sans nul doute, il faut être chrétien pour que cette prière ait un sens ; la vérité dont il s'agit,

c'est la vérité révélée; Dieu, selon la raison, c'est notre règne, et nous y sommes rois, plus même que nous ne pensons; Dieu, selon l'Évangile, c'est le règne de Dieu!... *Que son règne vienne!* il vaut toujours mieux que le nôtre.

Mais ce vœu, me direz-vous, entraîne donc une abdication de la raison? Non, mes Frères; il s'agit sans doute de croire, mais *en sachant en qui l'on croit*, et pourquoi il faut croire; il s'agit de fonder et de nourrir en notre âme, non une foi aveugle, mais une foi éclairée; il s'agit d'un service, mais d'un *service raisonnable*; croire, c'est se soumettre, en comprenant à qui on se soumet; c'est identifier notre pensée à la pensée de Dieu; c'est élever notre raison à sa plus grande puissance; car la foi n'est que la raison se faisant divine. Quelle tâche que celle de puiser la vérité à sa source, d'aspirer à voir toutes choses comme Dieu les voit, et à nous en faire l'idée qu'il en a lui-même! Quelle gloire que celle d'imiter ainsi Dieu dans sa science et d'assimiler de plus en plus notre conception bornée à sa sagesse infinie! Quelle sainteté que de chasser

loin de notre esprit toutes les erreurs impures qui n'approchent jamais de l'esprit de Dieu, que de retremper notre connaissance dans la sienne, et d'appuyer nos études sur sa science immuable, nos espérances sur son éternelle fidélité ! O Dieu ! *Que ton règne vienne*, et plus cette prière sera exaucée, plus nous contemplerons toutes choses en Dieu et en Christ ; l'univers entier nous apparaîtra comme un simple témoignage de la gloire du Seigneur et le théâtre de sa providence, notre sort comme sa volonté, et notre bonheur, notre progrès, notre salut, comme le but même de l'existence qu'il nous a donnée.

IV. Ici reviennent sous un aspect différent les idées qui ont commencé ce discours. S'il ne faut entendre par cette demande de l'Oraison Dominicale que la propagation de l'Évangile, cette propagation suit son cours, et il semble que le temps de cette prière soit passé ; il semble pour le moins qu'elle a cessé d'être opportune, et qu'il serait difficile de l'adresser avec la même ardeur qu'au temps où Jésus l'enseignait à ses disciples de Judée.

Quand il parcourait, suivi d'humbles pêcheurs et d'obscurs péagers, les campagnes et les bourgades de Galilée, sans trouver le soir un lieu où reposer sa tête, et ne rencontrant parmi ses aveugles contemporains qu'ingratitude, indifférence ou incrédulité; quand il cherchait en vain la vraie famille d'Abraham parmi la postérité d'Abraham, alors il y avait lieu de dire : *Que ton règne vienne!*... Et quand, prosterné sur la terre sanglante du jardin de Gethsémané, il demandait, mais en vain, que la coupe d'amertume passât loin de lui, tandis que la lueur des flambeaux de la troupe de Judas, qui *connaissait ce lieu*, apparaissait dans la profondeur de la nuit, alors il y avait lieu de dire : *Que ton règne vienne!*... Et le lendemain, pendant ces indignes et fausses apparences de justice, en présence d'un Caïphe, d'un Hérode, d'un Pilate; pendant ces rugissements d'un peuple furieux : *crucifie! crucifie!* pendant ces ignominies, ces apprêts, ces tortures, ces longues heures d'agonie; pendant le cri de ce dernier soupir; pendant les jours silencieux et abandonnés de cette mort... abandonnés, si ce

n'est par quelques femmes éplorées et tremblantes, n'apportant pour trésors de ce règne que des parfums funéraires, il y avait lieu de dire : *Que ton règne vienne !*... Mais après la résurrection, et lorsque Jésus s'est montré le vainqueur de la mort; après l'ascension et lorsqu'il s'en est allé nous préparer nos places immortelles; après l'effusion de l'Esprit saint, et lorsque douze hommes sans science, sans gloire, sans autorité, sans richesses, par la seule force de la persuasion, ont miné le paganisme au point qu'il est tombé, et fondé l'Église de telle sorte qu'elle est debout depuis dix-huit siècles; après la Réformation enfin, et lorsque nos saints Réformateurs, émules des apôtres, ont fait, par les mêmes armes, pour l'émancipation de la conscience religieuse, ce que les douze avaient fait pour la fondation de la foi chrétienne... que sert de dire : *Ton règne vienne !* N'est-ce pas un oubli de tant de triomphes qui touche à l'ingratitude? N'est-ce pas au moins une indiscretion de zèle qui voudrait hâter les temps promis? Si le Christianisme est la vérité, son jour viendra; peut-

on abolir la vérité? peut-on éteindre le soleil? Jésus a dit : *Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde!*... Au lieu de prier, attendons.

Mes Frères, considérez le monde : le bon Pasteur a le moins de brebis ; la Religion chrétienne, parmi les religions de la terre, a moins de disciples que l'erreur ; le Sauveur de tous n'est encore connu que du plus petit nombre ; le livre de tous, l'Évangile, n'est encore lu que sur une faible partie du globe. Les cultes de l'est de l'Asie et la loi de l'imposteur arabe, après dix-huit siècles de Christianisme, ont encore plus d'adeptes que la foi chrétienne ; et si je ne craignais de trop sortir et de mon sujet et des bornes qui le doivent contenir, je vous montrerais, à vous tous que ces assertions attristent et étonnent, à vous tous qui êtes chrétiens sans penser à tant de races qui ne le sont pas, je vous montrerais que de ces lenteurs du Christianisme la faute n'est pas à Christ ; elle est aux chrétiens qui n'ont pas su employer les dix-huit siècles que Dieu leur a déjà donnés et dont les erreurs et les discordes incessantes ont été un fatal

obstacle au progrès de la Religion chrétienne... Considérez le monde, et vous direz à Dieu : *Que ton règne vienne.*

Mais que sert de vous faire porter si loin votre regard ? considérez la chrétienté même. *Tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas pourtant d'Israël*, disait saint Paul. Hélas ! tous ceux qui sont de Christ ne sont pas de Christ ! Que de païens dans l'Église qui semble triompher ! Que de gentils dans la race élue ! Païens et gentils ! vous écrierez-vous ; ne sont-ce pas là des termes trop sévères ? De quel droit décimer ainsi les rangs des fidèles et refouler jusque dans les religions éteintes ou rivales tant de vos frères qui comptent comme serviteurs de Christ, et pour qui son règne est venu ?... Est-il donc venu pour ces incrédules qui daignent faire à Jésus une place dans le sanctuaire de la philosophie humaine et décernent l'honneur à l'Évangile d'en approuver la morale et d'en admirer la littérature ; qui ne voient qu'un touchant martyr sur Golgotha et qui considèrent la résurrection du troisième jour comme une tradition naïve ; qui ;

dans leur froid déisme, auquel tout leur génie n'a pas su donner un culte et des prières, ne rêvent qu'une immortalité à peine personnelle, aussi froide que leur système, sans amour, sans réunions, et presque sans jugement... Seigneur, *que ton règne vienne!*... Est-il venu pour ces indifférents qui ne se donnent pas la peine d'une incrédulité raisonnée, languissent dans une tiédeur qu'ils font arriver, par la force de l'habitude, à l'oubli de Dieu et de Christ, ne se dérangent pas de leurs affaires pour y songer et n'y songeront une fois de plus que lorsque la mort les dérangera... Seigneur, *que ton règne vienne!*

L'incrédulité et l'indifférence, ces deux maladies de tous les siècles, et surtout du nôtre, sont aussi de toutes les Églises. Rapprochez encore plus de vous-mêmes la question. Il en est de la Réforme en particulier comme du Christianisme en général : le Christianisme n'a pas conquis le monde ; la Réforme n'a pas conquis la chrétienté. Au bout de trois siècles, le pur Évangile, la libre foi, le culte en esprit, n'ont pas encore porté dans l'Église en-

tière leur douce et salutaire influence. Nous, les disciples de la Révélation librement lue et interprétée par chaque chrétien selon sa raison et sa conscience, *selon la mesure de grâce qu'il a reçue*, nous sommes les moins nombreux dans l'Église comme les chrétiens le sont sur la terre ; mais il est dit : *Petit troupeau, ne crains point !* Et qu'aurions-nous à craindre ? *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* De jour en jour le voile se déchire, le sanctuaire se découvre, les générations regardent, et, avec étonnement, avec joie, elles reconnaissent que dans l'Arche sainte il n'y a rien de plus que ce que nous y voyons, rien de toutes ces erreurs accumulées par les clergés et les peuples ignorants et barbares du moyen âge, rien que les Tables de la Loi, rien que la Parole de Dieu et l'Évangile de Jésus. Seigneur, *que ton règne vienne !* qu'il achève de dissiper ces longues ténèbres ; qu'il achève de nous montrer que nous avons droit dans notre faiblesse de nous confier en cette déclaration : *Petit troupeau, ne crains point !*

Qu'aurions-nous à craindre ? vous demandé-je

en vous offrant l'encouragement de cette promesse. Hélas ! mes Frères, nous n'avons à craindre que nous-mêmes. Ici encore, le destin de la Réformation est celui du Christianisme : les discordes chrétiennes ont retenu le monde païen loin de l'Évangile ; les discordes protestantes retiennent loin de la Réforme une masse énorme de l'Église. Ah ! c'est avec une humilité et une repentance profonde que nous devons redire, à cette pensée, la prière : *Que ton règne vienne !* Est-il venu, hélas ! pour tous ceux qui ne veulent le laisser venir que selon leur interprétation de l'Évangile, et qui le repoussent, le méconnaissent, le condamnent quand il vient autrement ? Est-il venu pour tous ceux qui, disciples de la liberté d'examen, font volte-face vers l'autorité, pourvu que, seuls, ils en soient revêtus, permettent d'examiner en interdisant de conclure, ne voient l'Église de Jésus qu'où ils la placent selon leur foi, confisquent l'immortalité à leur profit, et ne laissent compter sur le salut en Christ que s'ils l'ont promis ? Est-il venu pour ceux qui troublent ainsi la communion

des fidèles, en les réduisant au choix de garder le silence et de paraître approuver les inconséquences de cette intolérance ou de le rompre, et de rompre alors *cette unité de l'esprit qui ne se conserve que par le lien de la paix...* Seigneur, que ton règne vienne ! Ton règne est à la fois celui de la vérité et de l'amour !

Il ne reste qu'une question à vous adresser : pour vous qui m'écoutez en ce moment, dans ce temple, le règne de Dieu est-il venu ? Où en êtes-vous de votre recherche, de votre connaissance de la vérité, et quel empire lui avez-vous accordé sur votre âme ? Il est incontestable que si ce règne n'est pas individuel, il n'est rien ; le monde pourrait être chrétien, sans que vous le fussiez, comme le soleil brille pour l'humanité entière, excepté les aveugles, n'y en eût-il qu'un seul. A en croire votre présence auprès de cette chaire, à en croire votre titre de membres de cette Église, le règne de Dieu est venu

pour vous ; la Révélation est votre loi ; la vérité chrétienne gouverne votre raison et votre conscience, vos affections et toutes vos perspectives de l'avenir. Mais descendez en vous-mêmes ; pesez le règne de Dieu au fond de vos âmes, et pour reconnaître la valeur que vous lui donnez, faites un simple effort de mémoire ; racontez-vous à vous-mêmes, dans le silence instructif d'un retour sur votre passé et d'un sincère examen de conscience, par quelle voie le règne de Dieu est venu sur vous.

Est-ce par habitude que vous êtes chrétiens ? Eh quoi ! le Christianisme, avec sa grandeur, sa sainteté, sa beauté, ses consolations et ses joies profondes ; le Christianisme, cet avant-goût de l'immortalité, cette réalisation anticipée de l'union immortelle du Créateur et de la créature, cette élévation assidue de l'âme vers un ordre de choses où Dieu doit être *tout en tous*, le Christianisme serait devenu pour vous une habitude, c'est-à-dire une de ces actions presque instinctives qui reviennent à point nommé, à heure fixe, et que la volonté néglige et dédaigne de contrôler ; une habitude ;

c'est-à-dire une de ces pensées à peine saisies et formulées, que l'esprit ne prend guère la peine de saisir au passage et qui flottent devant l'intelligence comme une bulle d'air, toujours au moment de s'évanouir sans montrer comment elle disparaît!... Agir par habitude, c'est agir sans penser; on n'est chrétien qu'en y pensant.

Est-ce par droit de naissance, par privilège d'hérédité, que le règne de Dieu vous est venu, et croyez-vous être nés chrétiens? Mes Frères, on ne naît point dans le Christianisme; on naît simplement dans l'humanité; notre Christianisme n'arrive qu'après et plus tard, et celui qui se laisse aller à dire tranquillement : Je me contente de la Religion de mon siècle, de mon pays, de ma famille; je ne veux point y regarder de plus près; ce qui leur a suffi doit me suffire; j'ai mis le pied dans l'ornière où j'ai remarqué la trace de leurs pas, et j'y conforme le mien, et j'arriverai ainsi au but qu'ils ont atteint... celui qui parle ainsi oublie qu'à force d'être foulé d'un pas si insouciant, le chemin, en effet, se change en une ornière, et que là, au lieu

d'avancer, on s'attarde, on chancelle, on tombe, et trop souvent de manière à ne se relever jamais.

Est-ce par esprit de convenance, par respect humain, pour éviter de vous singulariser et pour ressembler au reste du monde, que vous avez laissé le règne de Dieu venir à vous? Ainsi donc votre Christianisme ne serait qu'un arrangement à l'amiable avec les susceptibilités du temps, qu'un marché conclu pour acheter votre repos, qu'une sorte d'affectation convenue servant de mot de passe dans la société. Ah! prenez-y garde! on ne joue pas impunément avec une si grande chose. C'est trop le réduire et le rapetisser. Quand on a réussi à l'amoindrir ainsi, on n'a ni droit ni moyen de se croire chrétien, et l'on s'est rapproché sans le savoir de ces Juifs qui faisaient consister toute leur sainteté à tracer en proportion exacte la figure de la plus petite lettre de leur alphabet dans le nom de Jéhova.

Enfin, le règne de Dieu est-il venu pour vous seulement au moyen de l'étude? Êtes-vous chrétiens par système? Savez-vous la Religion comme

on sait une science, et l'Évangile comme on sait une histoire? Avez-vous fait des livres de la loi une leçon de droit, et du Sermon sur la Montagne une leçon de philosophie? Votre foi est-elle une affaire de mémoire, et votre piété une affaire de pénétration?... Il n'est que trop facile de s'y méprendre : on sait, et on s'imagine croire ; on a étudié la Religion, et on s'imagine l'avoir goûtée. Mes Frères, la science n'est point la foi, comme la Religion n'est point la théologie. Une des premières leçons que l'humanité a reçues est qu'il ne suffit pas de cueillir le fruit de l'arbre de la science pour devenir comme des dieux.

Descendez en vous-mêmes, et au moment de rechercher si, par une de ces voies trompeuses, le règne de Dieu est venu sur vous, écoutez, écoutez ma voix vous déclarer que s'il en est ainsi, vos habitudes sont chrétiennes, vos origines sont chrétiennes, vos convenances sont chrétiennes, votre mémoire est chrétienne, et vous, vous ne l'êtes pas. C'est par le cœur surtout qu'il faut l'être, et vous, vous ne l'êtes pas, et le règne de Dieu, pour vous,

n'est pas véritablement venu ; vous n'êtes que des sujets involontaires de ce règne ; vous ne vous êtes point donnés à Dieu et à Christ, et la preuve en est simple : vous prendriez d'autres maîtres s'il y en avait. Refaites donc, il en est temps, le travail de votre Christianisme ; recommencez cet enfantement dans votre âme ; accoutumez-vous et apprenez-vous à aimer ; alors vos habitudes de vie, vos souvenirs de famille, vos égards de société, vos recherches de science, tout cela deviendra sans effort véritablement évangélique ; et selon la promesse du Sauveur à la femme de Sichar, le filet d'eau qui commence à sourdre en vos cœurs se transformera en une source féconde *jaillissant jusque dans la vie éternelle...* O Dieu ! que ton règne vienne ainsi pour nous tous, de sorte que, préservés de toutes les embûches et de toutes les épouvantes de l'erreur, ce ne soit jamais le mensonge qui règne sur nous pendant la vie, ni la mort à l'heure de la mort, ni le désespoir à l'heure du jugement ; mais toi seul, ô Dieu notre Père, avec le Rédempteur que tu nous as donné !

IV

LA VOLONTÉ DE DIEU.



IV

LA VOLONTÉ DE DIEU

*Que ta volonté soit faite sur la terre
comme au ciel!*

(Saint Matthieu, VI, 10.)

MES FRÈRES,

En étudiant l'Oraison Dominicale comme un résumé de la nouvelle alliance et de la Religion chrétienne, on est naturellement amené à se demander si la grande doctrine de l'immortalité y tient assez de place. Il est très remarquable que la prière du Seigneur n'y fasse allusion qu'indirectement, et il est essentiel de rechercher pourquoi notre divin Maître a pensé que c'était assez.

On peut être simple philosophe, sans croire à une vie future; chez tous les peuples, on trouve

une philosophie plus ou moins florissante selon l'esprit du temps, qui consiste à douter d'un avenir. Les conséquences de cette triste doctrine ne vont pas, en dernière analyse, à nier la sagesse de l'homme, mais à la renfermer entre les mêmes bornes que son existence, entre deux barrières de pure matière, entre deux néants : l'un qui précède la naissance, l'autre qui suit la mort, et qui laissent pour témoignage de nullité un peu de pourriture et des vers qui la dévorent.

On peut aussi, sans croire à une vie future, être simple moraliste. Si l'effort de raisonnement, ou pour mieux dire de sophisme, est plus pénible, il est facilité par le point d'honneur d'éviter l'aveu qu'on professe une doctrine, non seulement irréligieuse, mais perverse. C'est une morale, il est vrai, sans garantie, sans sanction, sans jugement; une morale de pure convention, qui ne vient pas du ciel, puisqu'elle n'y retourne point; une morale froidement abstraite, qui a l'amour-propre et l'intérêt pour bases; à tout prendre, néanmoins, c'est une morale, et avec quelle intrépidité de confiance

en leur honnêteté on entend certains hommes prétendre qu'ils n'ont pas besoin d'être immortels pour vivre en honnêtes gens !

Bien plus ; on peut être simple déiste, sans croire à une vie future. Le Dieu qu'enseigne le déisme est tellement une abstraction de l'esprit, sans miséricorde et sans amour, que ses adorateurs, quand il en a, osent à peine le nommer : *Notre Père !* et ne sont ni forcés ni enclins à ajouter : *qui es aux cieux !* Comme ils l'enseignent plus qu'ils ne le prient, ses adeptes sont conduits à s'occuper de son infinité plus que de son amour, et s'ils acceptent l'idée d'une création positive, il leur importe peu et il n'importe pas davantage à leur dieu indifférent qu'elle ait été faite pour le temps, pour quelques années, pour quelques jours, ou pour toute une immortalité.

Mais il est impossible d'être chrétien sans se croire immortel. L'immortalité forme partie intrinsèque et constitutive de l'Évangile, au point que si vous croyez à votre propre néant, vous êtes obligé d'y jeter, pour ainsi dire, votre Christia-

nisme tout entier. Voilà pourquoi l'Évangile ne raisonne sur l'immortalité de l'âme que pour dissiper quelques grossiers préjugés ou juifs ou païens, et la présente partout comme un point de fait mis au-dessus de tout doute, comme une évidence dont il y a parti pris d'être convaincu. C'est là un premier motif qui explique pourquoi une allusion à la vie du ciel suffisait dans la prière du Seigneur. Si vous ne comptez que sur l'avenir du sépulcre, cette prière vous est inutile, comme le Christianisme.

La simple attente d'une autre vie n'est pas assez et ne rend point le Christianisme possible dans notre âme : il reste à savoir ce que sera cette immortalité, et sous l'empire de tous les cultes, l'idée qu'on s'en est faite a toujours été proportionnée à la Religion même; incomplète et vide où la Religion n'était qu'un embryon religieux de ces doctrines primitives qu'on retrouve partout dans l'esprit des races les moins avancées; sombre, dure, sanglante, où la Religion était empreinte d'un esprit de barbarie en rapport avec des mœurs guerrières et fé-

roces ; amusante, joyeuse, impure, où la Religion, trop douce, enseignait le plaisir comme un dogme et n'ordonnait de rite que des orgies et des fêtes. Le Christianisme est venu, et il a déclaré l'impossibilité de connaître parfaitement le ciel et de se représenter, du sein de l'existence actuelle, l'existence meilleure qui nous attend. *Ce que nous serons un jour n'est pas encore manifesté*, dit l'apôtre, et cependant la prière du Seigneur élève notre âme au séjour bienheureux et nous en donne l'idée la plus conforme à la sainteté de l'Évangile, à l'excellence de sa morale, à la grandeur de notre destinée et à la gloire de notre création et de notre rédemption ; le ciel, c'est un séjour où se fait la volonté de Dieu. Mes Frères, n'est-ce pas assez vous en dire, même dans cette prière ?

Je vais essayer de vous le démontrer, et j'espère y réussir, sans m'écarter de l'ordre admirable que suivent les demandes de l'Oraison Dominicale. Du règne de la vérité elle passe au règne de la vertu ; car la volonté de Dieu, c'est la vertu, la fidélité, l'intégrité.

I. *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel!*... Il y a donc des habitants dans le ciel; le ciel n'est pas un désert; le ciel n'est pas un monde inutile et vide, qui ne sert à personne, ou si vous voulez quitter la langue des images pour celle des réalités, tous les justes de tous les siècles, admirés ou inconnus pendant leur passage ici-bas, tous *les morts qui sont morts au Seigneur*, sont vivants; seulement leur vie est devenue l'immortalité; l'immortalité est pour eux une existence comme la vie en est encore une pour nous, et il y a un avenir après la mort comme nous en connaissons un après la naissance; naître est un début, vivre est un commencement; l'idée de commencement entraîne celle de suite, de prolongement, de continuation; cette suite ne peut être qu'une vie qui succède à une vie; seulement, ce prolongement se prolonge à l'infini, cette continuation est immortelle.

Et n'y a-t-il d'existence et d'immortalité que l'existence et l'immortalité humaine? En d'autres

termes, les hommes sont-ils seuls avec Dieu dans l'univers? notre globe et notre ciel sont-ils les seuls astres qui soient une patrie? le firmament n'entend-il résonner d'autres chants de louanges que des hymnes humains? et ces mondes répandus avec tant de profusion dans l'espace, ces mondes que l'humanité ne peut suffire à peupler, n'ont-ils d'usage que d'envoyer de temps à autre quelques scintillements de lumière au fond de nos yeux?... Qui le croira? Qui peut vouloir diminuer à ce point l'univers, rétrécir à ce point la création? Non, ces globes lumineux, qui obéissent dans leur marche aux mêmes lois que le nôtre, servent de domicile à des enfants de Dieu, dont les conditions d'existence nous sont inconnues, c'est-à-dire (si vous voulez une fois de plus passer des images aux idées et aux faits) il y a d'autres intelligences, d'autres saintetés, d'autres affections, d'autres félicités que celles de Dieu et de l'humanité, et ces êtres, supérieurs à nous, doués de facultés plus éminentes que les nôtres, créés pour une existence qu'aucune mort n'interrompt, ces êtres dont la Révélation

atteste l'existence et qu'elle nomme les Anges, ces êtres plus saints et plus purs que nous, nous attendent et seront nos concitoyens. Nous n'avons actuellement de relations qu'entre nous ; à la mort, ou pour mieux dire, à l'immortalité, non seulement ces relations reprennent, mais nous en contractons de nouvelles avec les Anges.

Ces pensées vous sont familières ; vous aimez à y revenir ; et qui n'y revient avec délice ? Il me souvient de vous les avoir proposées à divers points de vue ; le plus touchant est celui de l'Oraison Dominicale. Écartez de votre esprit toute poésie imprudente, toute spéculation téméraire, et sans rien laisser à l'arbitraire des hypothèses, serrons de près ces pensées pour mieux saisir les leçons qui en découlent.

Dans le ciel habitent donc les Anges et les justes ; les Anges, qui y ont été toujours, depuis l'époque, inconnue à notre chronologie mortelle, où le Créateur les a tirés du même néant d'où nous sommes sortis et les a placés en leur rang ; les justes, qui y sont parvenus à une immortalité de gloire. Quel

sens donneriez-vous à cette demande de l'Oraison Dominicale, si la certitude de l'existence des Anges et de l'immortalité des justes n'est point reconnue?

Ces habitants de la patrie future, ces participants de l'alliance immortelle, Jésus nous les donne pour modèles; Jésus qui connaît le ciel et que nous pouvons en croire, Jésus nous déclare que dans le ciel ils font la volonté de Dieu.

Ils la connaissent donc! car il faut la connaître pour la pratiquer.

Ils s'unissent ainsi à Dieu leur créateur et à Jésus leur roi; cette obéissance est un lien.

Ils sont libres; c'est-à-dire, ils emploient au gré de leur volonté les puissantes facultés dont le Créateur les a revêtus; une obéissance morale ne peut être qu'un acte de liberté.

Ils font la volonté divine sans mécontentement, sans délai, sans diminution. Un murmure contre une loi parfaite est une révolte; un délai en est une autre; on est en état de rébellion pendant qu'on hésite ou qu'on diffère; sans diminution, sans offrir une demi-obéissance : une loi parfaite n'a rien

de trop, et retrancher du commandement pour retrancher de l'obéissance, c'est usurper sur le législateur et prendre d'autant sa place. Non, la docilité du ciel est entière; la volonté de Dieu, c'est toute sa volonté; ce ne serait point la faire que de la faire en partie.

Et de cette conformité persévérante de la volonté des Anges et des Saints avec celle de Dieu même résulte qu'ils sont heureux; car il est contradictoire qu'un être, quel qu'il soit, puisse se rendre malheureux en faisant la volonté de Dieu. Il ne peut provenir que du bien de l'accomplissement d'une volonté toujours souverainement parfaite, et pour des êtres consciencieux et saints, dont la destinée est d'accomplir des commandements et des lois et de vouloir ce que Dieu veut, le bonheur est à ce prix.

II. Il m'était indispensable de faire passer devant votre esprit ces principes et ces faits, et il m'importe, avant d'aller plus loin, de vous amener à convenir que je les produis devant vous sans les défigurer par l'ombre même d'une exagération. Toutes ces pensées sont implicitement renfermées

dans cette demande de la prière du Seigneur, et cette demande, vous ne pouvez l'amoindrir, en baisser le niveau, en diminuer le contenu; vous ne pouvez, par une lâcheté d'humilité, désirer moins que votre Sauveur ne vous ordonne de demander. Pesez donc attentivement la solennelle grandeur de ce vœu, et ne craignez point de vous avouer à vous-mêmes qu'en chaque redite de l'Oraison Dominicale vous souhaitez (et ce vœu doit être aussi sincère et libre que tous les autres), vous souhaitez que la terre ressemble au ciel, la vie à l'immortalité; vous souhaitez que les progrès de ce côté du tombeau répondent à ceux du côté immortel et céleste; vous souhaitez que les hommes rivalisent avec les Saints et les Anges; vous souhaitez que *la volonté de votre Père se fasse, réellement et à la lettre, sur la terre comme au ciel...* Il est dit que *le tout de l'homme est de suivre les commandements de Dieu...* Mes Frères, il est admirable que *le tout de l'homme soit aussi celui des Anges et des Saints.*

A ce point de notre méditation, à ce résultat de

notre raisonnement, je vois de loin éclater les sourires de l'incrédule et du mondain ; ils se récrient contre la grandeur de ces pensées, et nous déclarent que les promesses chrétiennes sont des impossibilités ; ils se réjouissent que l'Évangile berce le monde de chimères et que le Christianisme, semblable à tant de systèmes humains, ne soit qu'une utopie. Eh quoi ! nous diront-ils, vous croyez à la perfection dans le ciel et vous rêvez, en priant, cette perfection dans le monde ; vous voulez donc ravir à l'homme ses passions, pour ne lui laisser que des vertus, et vous croyez que ce temps viendra !...

III. Mes Frères, quelque incertitude qui plane sur l'avenir de l'humanité, quelque longue que doive être la lutte du bien contre le mal, quelque éloignée que soit la victoire définitive, nous ne pouvons désirer moins, et rien ici ne ressemble à ces trompeuses utopies qui promettent le progrès dans un avenir donné, ne laissent rien mûrir, escomptent le temps d'avance et ne savent jamais le mettre de leur côté.

Quant au droit, ce qui est vrai du ciel, ainsi que

Je vous l'ai démontré, est vrai de la terre. Dieu, le maître souverain; Dieu, le législateur parfait, ne peut exiger, s'il ne veut se contredire, qu'une parfaite obéissance; il se détronnerait lui-même à exiger moins; le législateur suprême peut-il abdiquer ou se démentir? Prescrire moins aujourd'hui qu'hier serait avouer qu'hier il prescrivait trop, il donnait trop à faire, et ce serait ravir toute sainteté, toute autorité à ses commandements. Une loi morale, et surtout une loi divine, est positive, absolue, immuable, ou perd tout caractère de loi. Si donc vous avez, vous les créatures morales de ce monde, le même maître que les Saints et les Anges, servez-le comme ils le servent; si vous êtes soumis, vous ses sujets de cette existence, à la même législation qu'eux, obéissez comme ils obéissent, et *que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel!*

IV. Quant au commandement en lui-même, quel est le caractère de la morale de l'Évangile? Y trouvez-vous des accommodements avec nos passions mauvaises, des concessions à nos habitudes, à nos

goûts d'iniquité? Jésus transige-t-il avec le péché? Distingue-t-il, comme les lois humaines, entre les petits et les grands préceptes? N'enseigne-t-il pas au contraire que, pour être fidèle dans les grandes choses, il faut l'être aussi dans les petites, et quand il donne en deux lois d'amour le sommaire de la loi, n'a-t-il pas soin de déclarer que *le second commandement est semblable au premier*? Citez-vous un mot de l'Évangile qui affaiblisse l'idée sainte du devoir et qui admette avec cette idée un compromis? Non, vous trouvez dans l'Évangile une morale descendant, sans rien perdre de sa force et de sa pureté, aux plus minimes obligations de cette vie, aux plus intimes émotions de nos cœurs; les paroles de nos lèvres, les regards de nos yeux sont réglés, et aussi, dominant sur le tout, liant dans un faisceau de sainteté toutes ces leçons, vous trouvez, couronnement divin de cette morale toute divine, l'ordre d'aspirer à *être parfait comme Dieu est parfait, saint comme il est saint, et miséricordieux comme il est miséricordieux*. Chrétiens selon l'Évangile, vous

ne demandez donc rien de trop en souhaitant que *la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel.*

V. Quant à l'accomplissement du vœu, elle a déjà, dans ce monde, été faite ainsi; une fois, il est vrai, une fois seulement; mais c'est assez pour prouver qu'elle y est possible, et c'est de cette preuve que le monde avait besoin. Jésus a accompli sur cette terre la volonté de Dieu comme elle s'accomplit dans le ciel; Jésus a *achevé toute la tâche qui lui a été donnée à faire*, et il l'a achevée entre une crèche semblable à votre berceau et une croix de douleur semblable à votre lit d'angoisse; il l'a achevée au milieu de circonstances et de conditions purement humaines, aussi humaines que celles qui font votre destinée, marquent votre place et marqueront votre tombe; au milieu de faiblesses comme les vôtres, la faim, la soif, la fatigue, le sommeil; au milieu de difficultés comme les vôtres, l'injustice, la calomnie, l'ingratitude, la haine; au milieu d'une pauvreté comme la vôtre, car il n'avait pas *de lieu où reposer sa tête*; au milieu

d'amitiés et d'affections comme les vôtres, car il avait un ami et il a béni en mourant sa mère, sa mère à laquelle il avait été soumis.... et c'est ce Jésus dont il est dit que, *semblable à vous en toutes choses, excepté le péché*, il vous laisse un exemple, afin que vous suiviez ses traces; de sorte que celui qui croit en Christ doit vivre comme le Christ a vécu et se montrer encore conforme à lui dans sa mort. Vous le voyez : appelés à la perfection, Dieu vous a donné un modèle parfait... O Dieu ! que cet exemple profite à tes enfants et que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

VI. Mais notre nature, direz-vous encore, notre nature faible, perverse, corrompue; notre nature dégénérée par tant de siècles de péchés accumulés, par tant d'éclatantes leçons d'iniquité, par cette longue imitation successive de fautes que l'Écriture nomme *la postérité du mal*, notre nature peut-elle s'arranger d'une si haute aspiration, et devant un but si lointain, désespérant d'y atteindre, les hommes ne se laisseront-ils pas d'y marcher?... Il est vrai; votre nature est pécheresse; aussi le premier pas

vers la perfection est la délivrance du mal, et j'aurai à revenir sur ces pensées en étudiant avec vous la dernière demande de la prière de Jésus ; j'aurai à vous montrer comment l'idée que l'homme est pécheur s'accorde avec celle de sa perfectibilité. Cependant votre nature même, malgré sa corruption, offre une preuve de plus que ce progrès est le seul à poursuivre dans vos efforts, le seul à demander dans vos prières. Votre nature est pécheresse ; elle ne l'a pas toujours été ; l'humanité n'a pas commencé par le mal, mais par le bien ; par la honte, mais par la gloire ; par l'erreur, mais par la vérité ; vous n'avez pas été créés à l'image du démon, pour vous en aller vers lui ; vous avez été créés à l'image de Dieu , allez donc vers lui , c'est-à-dire vers la perfection ; sa voix vous y rappelle, parce sa volonté vous y destinait, parce que sa création vous en avait revêtus , et qu'ainsi en vous proposant ce but de l'accomplissement parfait de la loi , source d'une parfaite félicité, vous redevenez simplement ce que vous deviez être. Dieu vous ramène à votre origine ; Dieu vous rend

à vous-mêmes en vous rendant à lui, et c'est précisément parce que l'innocence est perdue qu'il faut que la sanctification soit atteinte... O Dieu! *que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel!* car la création et la rédemption toujours se touchent, se tiennent, se supportent l'une l'autre et finissent par se confondre en une seule œuvre de bonté et d'amour. Aux premières pages de l'Écriture sainte, dans les premiers souvenirs de l'humanité naissante, nous voyons l'homme formé à la ressemblance de Dieu, se rapprochant sans cesse de son créateur et toujours en société, en relation intime avec lui; dans les derniers enseignements de sa parole, dans les leçons définitives de l'Esprit saint, nous voyons l'homme aspirant à l'imitation de Jésus, et renouvelant en lui par cette imitation la ressemblance de Dieu dont Jésus est l'image... Saint et sublime enchaînement de notre origine qui est le bien, de notre retour qui est un salut, et de notre destinée qui est le bien suprême, le bien près de Dieu et de Christ, le bien dans une existence de perfection et d'immortalité. Entre

deux, entre le péché qui nous arrête et le bien qui nous invite, entre le monde et le ciel, entre la vie présente et la vie immortelle, pour moyen de ce retour à Dieu, s'offre sans cesse comme un soutien et un appel, comme une espérance et une perspective, le vœu de la prière sainte : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel!*

Tout n'est pas dit pour faire ressortir la grandeur de ce souhait de l'oraison du Seigneur; il a une extension qui reste à vous signaler, dût votre piété s'inquiéter encore et craindre timidement de trop demander. *Que ta volonté, est-il dit, soit faite sur la terre comme au ciel!* Sur la terre!... Le mot emporte avec lui l'idée de l'universalité. Où voulez-vous, en priant ainsi, que la volonté de Dieu se fasse? Partout. Et, comme l'adoration, comme la vérité, il faut que la vertu devienne universelle. Le monde tout entier est compris dans votre désir; il y aurait impiété comme foi et aussi comme charité

à excepter un point du sol commun que le pied humain foule aujourd'hui. Vous ne pouvez dire à Dieu, le Père de tous : Seigneur, que ta volonté se fasse par toute la terre, excepté où demeurent ces races que je méprise, ces peuples que je hais, ces Églises qui ne sont point mon Église, ces familles de mes constants ennemis, de mes constants rivaux !... Vous ne pouvez parler ainsi; car alors, à l'instant même où vous demanderiez que les lois de Dieu s'accomplissent, vous en violeriez d'une façon abominable la plus sainte de toutes, celle de la charité... En priant ainsi, vous priez pour tous, ou vous ne priez pas pour vous-même.

Oui, pour tous ! Le progrès peut être et doit être universel; il n'y a pas, pour l'humanité, de vertus impossibles, ou ce ne sont point des vertus; il n'y a pas de lois impraticables, ou ce ne sont point des lois. Sur le chemin qui mène au ciel, qui mène à Dieu, tout homme peut marcher, et il y marchera d'autant mieux s'il brise, en passant, de sa main libre et tranquille, toutes ces barrières prétendues saintes, que le fanatisme et le mensonge y ont

dressées autrefois. *Notre père qui est aux cieux ne deshérite aucun de ses enfants. Le Créateur n'a voué personne au péché, à la perdition, à la mort; ce ne sont là que d'impuissantes erreurs, aujourd'hui condamnées, indignes de notre conscience et de notre raison, et où l'orgueil sectaire ne trouve plus à s'abriter. Dieu dit à tous les Caïn, avant que la haine ait enfanté le crime: Si tu fais le bien, ne sera-t-il pas approuvé? et à tous les Paul, tourmentés comme d'une écharde en leur chair, Dieu dit: Ma grâce te suffit! Nul n'est tenté au-dessus de ses forces. Notre responsabilité suppose notre puissance. La sanction de la loi accomplie, c'est la récompense; la sanction de la loi transgressée, c'est la punition. Mais avant la récompense, avant la punition, la sanction de la loi pour le législateur lui-même et pour tous ceux qui ont à la suivre est double: c'est sa promulgation et sa possibilité, et vous embrassez donc l'humanité entière dans ce vœu: *Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.**

Comme théorie, me direz-vous encore, tous ces principes sont incontestables; mais que gagnons-

nous à l'évidence de la théorie, quand l'application réelle en semble impossible? Qui peut s'attendre à ce que tous les hommes s'astreignent aux lois de Dieu, et vivent et meurent fidèles au devoir?

Mes Frères, sous ces chênes de Mamré, voyez vivre cet homme nommé Abraham, dont le livre de vérité vous dit qu'*il marcha avec Dieu* et qu'il fut l'*ami de Dieu*; sous ces tentes des déserts d'Arabie, voyez vivre cet homme nommé Moïse dont il est dit qu'il n'eut qu'un mouvement de doute en sa vie et qu'il mourut *sur le sein de Dieu*. Plus tard, voyez vivre ce saint Jean, l'ami de Christ; ce saint Jacques auquel l'Eglise naissante avait donné le surnom de Juste. A peine aurait-on trop demandé pour eux, en priant à leur intention dans ces termes: *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel!* N'oser leur appliquer, pour ainsi dire, cette prière, serait faire injure à leur gloire.

Cet Abraham et ce Moïse, un saint Jean, un saint Jacques, n'étaient que des hommes comme nous tous, soumis à la même loi, secourus par la même grâce. Autour d'eux, il nous sera facile de placer en

idée une famille docile à leur ascendant, fidèle à leur exemple, émule de leur intégrité, et ici encore vous direz avec confiance : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Ces familles, si vous les réunissez, forment une tribu. Ne pouvez-vous vous représenter une tribu sainte aussi bien qu'une sainte famille ? Dans ce cercle plus étendu, les mêmes vertus cessent-elles d'être praticables ? Non, sans doute, et si la voix du patriarche dit avec confiance, *pour moi et ma maison, nous servirons l'Éternel*, cette voix peut être entendue et entraîner tous les cœurs après elle... et vous, avec confiance encore, vous direz : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !*

Chrétiens, que vos esprits se laissent entraîner à cette facile progression et s'épargnent les inutiles lenteurs de ma voix. Avancez, avancez plus rapidement où ces premières pensées précipitent votre attention... Ce qui sera vrai d'une tribu le sera d'une cité ; ce qui sera vrai d'une cité le sera d'une nation ; puis d'une race ; puis d'une chrétienté ; puis de l'humanité entière... En un mot, ce qui est

vrai d'un homme l'est de tous, et sans vous préoccuper des distances incommensurables de l'avenir, vous rappelant que Dieu a le temps d'amener tous les progrès, ne vous laissez point de dire : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel!*

Qu'ai-je essayé cependant, et de quel vain détour ai-je fait usage pour vous faire avouer comme par surprise que cette demande de la prière du Seigneur n'est point une vaine exagération? Comme les messagers d'Achab cherchant pendant la sécheresse un peu d'herbe verdoyante, j'ai suivi tous les filets d'eau, au lieu de m'en aller au domicile des prophètes... Mes Frères, il s'agit de faire un ciel de la terre, et votre esprit recule devant les difficultés de l'œuvre, et vous demandez si elle est possible. Pour sortir de ce doute, commencez par vous-même; commencez par votre famille, votre maison, votre Église; efforcez-vous de faire de votre intérieur un ciel terrestre, un ciel anticipé, en attendant le véritable; essayez, et je vous donne d'avance vos essais pour réponse et pour preuve. Quand on étudie à fond l'Évangile, on y découvre cette grande

vérité, que l'enfer, le seul enfer réel, est dans le cœur des méchants ; en conséquence, le ciel est dans le cœur des bons. Mettez donc le ciel dans votre cœur, et délivrés de toute triste défiance, ce sera désormais avec des ravissements de joie, avec la plus douce effusion de charité que vous redirez : *O Dieu, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Vous le redirez ainsi jusqu'au jour de la délivrance, où vous n'aurez plus à former le souhait pour vous-même, parce que *celui qui est mort est affranchi du péché.*



V

LE PAIN QUOTIDIEN.



LE PAIN QUOTIDIEN



*Donne-nous aujourd'hui notre pain
quotidien.*

(Saint Matthieu, VI, 11.)

MES FRÈRES,

Une religion qui ne nous occuperait que du ciel est impossible ; elle se perdrait dans les stériles oisivetés de la vie contemplative ; elle dénaturerait l'humanité ; elle croirait enseigner à vivre d'avance d'une vie céleste ; elle enseignerait à vivre dans une sorte de mort ; elle imposerait, non une activité, mais une attente, et ses devoirs ne seraient que des espérances.

Une religion qui ne nous occuperait que de la terre ne nous conviendrait pas davantage ; ce ne

serait qu'une consécration de mondanité ; une borne sacrée posée au milieu de notre course immortelle, pour nous arrêter en chemin ; un aveuglement mis sur nos yeux sous prétexte de diriger le regard. La foi qui ne s'empare point de l'avenir est indigne de régner sur le présent, et promettre le moins en cachant le plus, améliorer le monde en voilant le ciel, offrir un paradis avant la mort et ne rien garantir après, c'est demander confiance à l'esprit humain pour deux mensonges, qui faussent l'un la vie actuelle, et l'autre l'immortalité.

Il y a plus : non seulement une religion exclusivement céleste ou mondaine, spirituelle ou matérialiste, obtiendrait crédit à peine pour quelques jours ; non seulement l'élément du présent, qui est la vie, et celui du futur, qui est l'immortalité, doivent se rencontrer dans tout système, pour que l'esprit humain en accepte à la longue la domination ; mais il faut qu'entre la vie et l'immortalité la balance soit exacte ; il faut que l'équilibre soit établi ; il faut que chacune ait sa place dans l'enseignement et sa légitime part d'importance ; ni

l'une ni l'autre ne doivent être sacrifiées; ce serait sacrifier une partie de l'homme, et cette juste proportion est une des pierres de touche de la divinité du Christianisme.

Oui, mes Frères, la vie parfaite et sainte selon l'Évangile est céleste; sous d'autres aspects elle est mondaine autant qu'elle doit l'être, et, comme toujours, nous retrouvons ici cette gloire du Christianisme, que l'exemple a précédé le précepte et en fournit d'avance la garantie. Jésus, dont la vie humaine a été si divine en vertu, en sainteté, en pureté; Jésus, dont *la nourriture était de faire la volonté de son Père*; Jésus qui, au sein du matérialisme profond de l'antiquité, a su si parfaitement spiritualiser son existence mortelle, Jésus a vécu dans le monde et pour le monde; *il a vaincu le monde* dans tout ce qu'il avait de méchant, d'impur et de trompeur; il s'y est plié, il s'y est rangé dans tout ce qu'il a de bon et d'aimable, de pur et d'heureux; pauvre, il n'a jamais divinisé la pauvreté pour elle-même, et ne condamnait dans la richesse que le mauvais usage qu'il en

voyait faire; humble, il n'a jamais contrefait ni exagéré l'abaissement, et n'attaquait, dans l'inégalité des conditions et des rangs, que l'esprit de domination et d'égoïsme qu'elle inspire. La nature périssable qui décore notre globe est à ses yeux le plus beau des spectacles, un témoignage de grandeur digne de la grandeur de Dieu, et jamais on ne l'entend mépriser les beautés de la nature sous prétexte que le ciel sera plus beau. Et il apparaît certainement dans toute sa gloire sur la rive du Jourdain et la cime du Thabor, quand la voix de Dieu même retentit en son honneur; il apparaît dans sa gloire quand, du haut de sa croix, il distribue les couronnes du ciel; quand, sur les débris de sa tombe, il distribue les prémisses de l'immortalité. Mais que perd-il de sa gloire, de sa sainteté, de sa grandeur, quand il prend part, à Cana, aux joies d'une fête de famille; quand il accepte l'hospitalité de Simon le pharisien, ou de Zachée le péager; quand il jouit, à Béthanie, des douceurs de l'amitié; quand, la veille de sa mort, il les goûte encore en laissant la tête du disciple

qu'il aimait s'incliner sur son sein... Qu'est-ce que tout cela en comparaison du ciel? dira le fanatisme; mais tout cela fait partie des exemples du Christ, des leçons de l'Évangile; et, pour descendre à des détails de vie terrestre plus infimes encore, que perd-il de sa gloire quand son entretien et celui de ses apôtres sort d'une épargne confiée à l'un d'eux; que perd-il de sa gloire quand, économe après un miracle, il dit, au milieu des cinq mille indigents qu'il vient de nourrir des deux pains multipliés : *Ramassez les restes, de peur que rien ne se perde.*

L'Oraison Dominicale serait donc peu conforme à l'exemple de Jésus et à l'esprit de l'Évangile; elle n'offrirait point un abrégé fidèle de la religion chrétienne, si les intérêts de cette vie n'y avaient point leur part; elle donne au spirituel la première place; elle commence par la pure notion de Dieu, par la gloire de son nom et le devoir de l'adorer, par le règne de la vérité et le triomphe du bien dans ce monde et dans l'autre; tout à coup, sans transition inutile, loin d'oublier la terre devant

les saintetés du ciel, Jésus y revient en quelque sorte et nous commande de dire : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien !*

L'ordre des mots indique l'ordre des idées que nous devons parcourir.

I. Le langage métaphorique est le plus ancien que les hommes aient parlé, parce que ses formes sont les plus naturelles, et je ne sais s'il serait téméraire de considérer l'image employée dans le texte comme la première qui se soit offerte à l'esprit humain. La culture du blé est la plus ancienne qui ait fatigué la main humaine ; c'est celle dont l'origine se perd le plus dans l'antiquité, au point que la fable en attribue l'invention à ses faux dieux ; aussi, le blé n'existe nulle part à l'état sauvage, et l'histoire ne sait pas en quel lieu les premiers épis ont été découverts. Il est donc naturel et simple que la nourriture la plus répandue sur le globe, le pain, en un mot, se soit offert dès le commencement

comme l'image des choses indispensables à l'entretien de la vie. Aux premières pages de la Bible cette image se présente dans le premier de ces antiques monuments recueillis par Moïse pour former le livre sacré de la Genèse, dans cette sentence qui impose à l'homme la tâche du travail : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*, c'est-à-dire tu te procureras par un travail pénible les moyens de soutenir la vie, les moyens de répondre aux conditions de ton existence actuelle. Cette pensée est bien celle de l'oraison du Seigneur, et s'il en fallait donner une preuve surabondante, elle serait fournie par l'expression de l'original que les versions modernes traduisent inexactement par *pain quotidien*, et qui signifie littéralement le pain qui sustente, qui nourrit, qui conserve la vie. Ainsi, mes Frères, demander à Dieu le pain quotidien, c'est lui demander le nécessaire.

Ce mot, que la politique commence à redire à son tour et à écrire dans ses lois, ce mot dont elle s'alarme encore, n'a rien qui inquiète la foi

et la charité. La politique redoute d'en presser le sens ; la religion ne craint point de le préciser ; les apôtres saint Jacques et saint Paul l'ont fait dans leurs recommandations de bienfaisance fraternelle, en un temps où l'ordre social, la constitution de la famille et celle de la propriété, les rapports des peuples et des individus, ouvraient la porte à des réclamations bien autrement subversives que celles dont notre siècle retentit. Pourquoi, du haut de la chaire chrétienne, craindrions-nous aujourd'hui de porter aussi loin notre légitime et indépendante franchise?.... Oui, demander à Dieu le pain quotidien, c'est lui demander le nécessaire, et il y en a de deux sortes : le nécessaire, en prenant le mot dans son sens strict, simple, absolu ; le nécessaire, auquel aucun bien-être, aucun adoucissement, aucun trésor, fût-ce le plus indigent, ne vient s'ajouter ; le nécessaire qui, à vrai dire, empêche de mourir d'inanition et de misère, mais qui ne donne pas de quoi vivre ; car la vie qu'il assure ne mérite pas ce nom et n'est qu'une sorte de station intermédiaire, d'existence douteuse entre

la vie et la mort... Est-ce là le pain quotidien dont l'Oraison Dominicale a légitimé le souhait pour l'humanité entière? Non, ce serait trop peu de chose pour la bonté de Dieu et l'amour du Christ; ce serait trop peu de chose pour des êtres primitivement destinés par leur création au bonheur, et que leur rédemption doit y ramener; ce serait trop peu de chose, non seulement pour la vie du corps, mais pour celle de l'âme. La santé de l'âme, comme la sagesse païenne elle-même l'a reconnu, a besoin de la santé du corps, et réduit à de si indigentes ressources, à de si douloureuses extrémités et pour lui-même et pour sa famille, l'homme court sans cesse le risque de voir son énergie spirituelle s'éteindre avec ses forces physiques; sa destinée écrase, pour ainsi dire, sa tâche; retenu à distance égale de sa vie et de sa mort, il ne sait pratiquer ni l'une ni l'autre, succombe sous le poids de son double dénûment, et se tient, malgré lui, si habituellement courbé vers la terre qu'il oublie le ciel à force de ne plus le voir... Le nécessaire, qu'exprime la demande du

pain quotidien, est le nécessaire relatif et non absolu ; le nécessaire, placé à une juste distance et de l'opulence et de la misère, et qui, en morale religieuse, se nomme la médiocrité ; et, ces réserves faites, ce nécessaire, on le comprend, est fondé sur la manière de vivre durant la vie entière ; il est pris dans la mesure de la destinée entière, depuis les premiers soins de l'enfance, les premiers travaux de l'éducation et le choix de la carrière, jusqu'aux habitudes de l'âge mûr ou de la vieillesse ; c'est ce nécessaire héréditaire et successif qui conserve une équitable proportion entre notre sort et celui de nos parents ; c'est ce nécessaire, en un mot, qui n'exagère point le bien-être habituel, mais qui le maintient, et qui empêche le présent et l'avenir d'être trop différent du passé et trop dur en comparaison. Un ancien sage d'Israël, le pieux Agur, dans son admirable et touchante prière, l'a bien nommé : *Le pain de mon ordinaire*, et de ce nécessaire-là où sont les limites et quel nom positif lui donner ? Il n'a ni mesure précise ni nom propre, parce que, variable comme les destinées humaines, il change

d'homme à homme et qu'il ne s'en présente jamais deux exactement pareils, pas même entre deux frères; leur légitime, pour parler la langue rigoureuse du droit, sera égale; l'instant qui suit le partage, elle ne le sera plus, parce que, déjà, l'usage en a été différent. Et si toutes ces assertions sont évidentes, si elles ne sont, à vrai dire, que des expériences faites qui se reproduisent sans fin, il en résulte que la limite de votre nécessaire, c'est vous, vous seuls et Dieu qui la connaissez; que, lorsque vous priez pour l'obtenir, vous devez vous souvenir, en la mesurant dans votre prière, que Dieu, de son côté, la mesure dans sa providence; en un mot que, demander *votre pain quotidien*, c'est en même temps dire à Dieu quelle part il vous en faut, et vous n'avez droit d'en solliciter ni trop ni trop peu.

Trop!... ce serait témérité, présomption, folie. Qui êtes-vous, pour oser souhaiter que Dieu exagère envers vous sa bonté, et vous accorde plus que votre nécessaire? Le don serait aussi fatal que le vœu serait insensé; car il serait impossible de

posséder trop et de faire un bon usage de ce qu'on possède ; voyez, hélas ! ces richesses immenses qui, quelquefois, par ce qu'on appelle un coup du sort, un jeu de la fortune, tombent subitement au milieu d'une pauvreté ou d'une médiocrité jusqu'alors paisible et pure ; combien en voit-on qui tournent à bien ?

Trop peu !... vous vous attribueriez, par un excès de fanatisme et de rigidité, pour le plaisir d'être orgueilleusement dur envers vous-même, le droit de demander trop peu ! Ce serait demander trop peu de forces et de moyens pour suffire à votre tâche, trop peu de ressources pour semer autour de vous le bonheur que Dieu vous charge de répandre ; ce serait demander d'autres devoirs, une autre destinée, une autre vie. Avez-vous ce droit et voulez-vous usurper sur la Providence à ce point ? Restez à votre place, ce sera rester à votre tâche. Le vrai renoncement chrétien ne consiste pas à se priver, mais à laisser Dieu nous priver ; ne consiste pas à refuser les biens que Dieu dispense ; les refuser, c'est lui déplaire ; en jouir, c'est lui obéir. Nul ne

peut choisir ses tentations ; il faut consentir à combattre celles qui se placent par les accidents de notre destinée devant nos pas ; là est la lutte divinement préparée, et aussi le secours et la victoire et la couronne. Si Dieu vous dit : Sois riche ! C'est une révolte de répondre : Je veux être pauvre ! Si Dieu vous dit : Monte ! C'est une lâche abdication de répondre : Je veux m'abaisser et me cacher dans la foule. Que celui qui doit gouverner les peuples gouverne ! Que celui qui doit labourer les champs laboure ! Et à chacun le vrai nécessaire !... *Ce que tu veux , ô Dieu ! et non ce que nous voulons ;* mais il est toujours légitime de vouloir son pain quotidien.

II. Ce pain quotidien, nous le sollicitons de Dieu comme un don de sa bonté. Il semble, au premier aspect, que l'idée d'un don et celle du nécessaire s'excluent ; il semble que le nécessaire constitue un droit, et réclamer la reconnaissance d'un droit n'est pas solliciter la dispensation d'un don. Mes Frères, une simple et profonde distinction, trop souvent oubliée et omise dans les grandes disputes

de la théologie, sépare ce que Dieu nous doit de ce qu'il ne nous doit pas. Homme créé pour le progrès, Dieu nous doit tout ce que le progrès humain exige; cette nature humaine, vous ne l'avez point choisie; cette existence, vous ne l'avez point demandée; Dieu vous les a données par un acte indépendant et spontané de sa suprême puissance; faible et fragile argile, vous ne serez écouté ni sur terre ni au ciel, ni même dans l'enfer, disant au potier : *Pourquoi m'as-tu fait ainsi?* Mais la faculté même que vous avez de prononcer ce mot simple et décisif : *Ainsi! ainsi je suis fait!* cette faculté native, qui ne vient point de vous, qui vient de Dieu, vous autorise à demander au Créateur tout ce que votre tâche en ce monde et votre salut dans l'autre supposent. En un mot, hommes, vous avez droit d'être hommes; mais vous n'avez droit à rien de plus.

Eh bien! ce Job, au milieu de ses troupeaux immenses, sous ses tentes resplendissantes des trésors de l'Asie, entouré de ses fils et de ses filles et des enfants de ses enfants, offrant avec joie au

Dieu qui le protège son culte de famille ; ce Job, chéri des siens, béni par les pauvres, admiré de tous ; ce Job est un homme... Et c'est un homme aussi que ce père privé d'enfants, ce patriarche sans tribu, ce riche sans fortune de reste, ce juste sans bonne renommée, ce lépreux couché sur un fumier fétide au contact de ses plaies ; c'est un homme aussi, et tout son sort, avec cet excès de bonheur ou d'adversité, tout son sort est humain ; Dieu, en le bénissant, ne l'a point élevé au-dessus de la condition mortelle et terrestre ; en le frappant, Dieu ne l'a point fait descendre au-dessous. Qui osera dire que Dieu lui devait toute cette prospérité lors de son premier état ou le retour de cette prospérité après un temps d'épreuves ? Dieu n'a pas de dette à payer. Ainsi, quant au sort heureux ou malheureux au milieu duquel nous remplissons la tâche de notre vie, Dieu ne nous doit rien ; en ce sens, tout est don, tout est don libre de sa part ; les meilleurs héritages de nos pères, la force et la stature, la beauté et la santé, les facultés de l'esprit, les avantages de l'éducation, les opportunités et les

succès, la bonne renommée elle-même, les amitiés et les tendresses, les dévouements et les reconnaissances, tous ces dons gratuits tombent sur nos têtes de sa main souveraine. Il y a un nécessaire pour chaque destinée ; il y a un pain quotidien pour chaque situation ; mais cette destinée, cette situation, et la tâche qu'elle impose, peuvent changer du tout au tout en chaque année de la vie, en chaque heure de la journée, comme il plaît à la Providence ; aujourd'hui l'opulence du riche qui *se revêt d'habits de fin lin et se traite magnifiquement tous les jours* ; demain, peut-être, demain les miettes qui tombent de sa table et qui seront à nous parce que ses serviteurs dédaignent de les ramasser... Vous prendriez *les ailes de l'aube* d'un de vos jours pour aller chercher loin de Dieu des biens dont vous ne lui seriez point redevables, et vous ne trouveriez rien. Mes Frères, notre dépendance envers Dieu est donc absolue, et nous parlons comme il est convenable, en lui disant : *Donne-nous notre pain quotidien!*

III. Ainsi, l'homme a le droit incontestable de demander son pain quotidien ; Dieu, le droit incon-

testable aussi de l'accorder dans la mesure qui lui plaît. Cependant, ce pain, que nous recevons de Dieu sans qu'il nous soit dû, ce pain est nommé dans la prière du Seigneur *Notre pain quotidien*... A quel titre est-il nôtre? La réponse est dans la question : il nous appartient parce que Dieu nous le donne, et à ce titre seul il est notre propriété légitime. Quelle que soit notre mesure de nécessaire, notre part de pain, puisque Dieu nous l'a mesurée et donnée, qui nous la disputera justement? Aussi, mes Frères, on n'a imaginé qu'un moyen, un seul, de miner la propriété et de la détruire : c'est de changer son nom antique, de contester son origine divine, de la considérer comme une invention, comme une usurpation ; et on n'a imaginé qu'un moyen, un seul, de la dénaturer en feignant de la respecter ; c'est de la rendre commune ; c'est de lui retirer le caractère individuel ; c'est de dépouiller tous les hommes, chacun en son rang, de leur nécessaire, quel qu'il puisse être, sous prétexte et sous promesse de les niveler et de les enrichir tous. Il y a là le plus flagrant démenti donné à la nature

humaine, parce que ce qui constitue l'homme, c'est, avant tout, son individualité, son individualité qu'il ne résigne, qu'il ne dépouille pas même dans la vie de famille ; il est un, il est lui-même ; il l'est au milieu des siens ; il n'y a pas là une confusion, une promiscuité horrible, où nul ne se connaîtrait ; il y a une sainte harmonie d'amour et de devoir, et c'est parce que l'homme est un, parce qu'il le sait et le sent, parce qu'il se retrouve toujours dans son individualité puissante et libre, qu'il possède, et c'est parce qu'il se connaît, qu'il se dévoue ; c'est parce qu'il s'aime, qu'il peut aimer ; c'est parce qu'il s'appartient, qu'il peut se donner. Admirable et profond accord du sentiment de l'unité et des affections de famille ; chacun de nous est un ; nul de nous n'est seul ; l'instinct de l'individualité, où prend sa source l'amour de soi, rend mes possessions légitimes ; le sentiment de famille, non moins profondément gravé dans mon âme et fondé sur ma nature, rend légitimes toutes celles qui me sont léguées ou que je transmets ; chacun de nous est un, et chacun possède ; nul de nous n'est

seul, et chacun hérite et transmet à son tour.

Il y a donc une révolte d'impiété, une révolte anti-humaine et anti-divine à nier que mon pain quotidien soit mien; me le disputer est un sacrilège; me le ravir est un larcin; et, au fond, ces luttes abominables sont moins dirigées contre l'homme que contre Dieu: si nous avons le droit de dire à Dieu: *Donne-nous notre pain quotidien*, il est à nous dès que Dieu nous le donne, et nous le contester, c'est faire la guerre à Dieu.

IV. Ainsi, mes Frères, le droit divin de la propriété trouve sa consécration dans le sentiment de l'individualité, dans les affections de famille, dans la dépendance absolue où nous sommes devant Dieu. Est-ce assez? Est-ce tout? Non, il faut que le droit moral s'unisse au droit divin, au droit naturel, et pour que notre pain quotidien soit véritablement nôtre, il ne suffit pas de l'obtenir, il faut le gagner. C'est la doctrine même de saint Paul, enseignée dans son épître avec cette rude énergie qui rend tous les faux-fuyants impossibles: *Celui qui ne veut point travailler, dit-il, ne doit*

pas non plus manger. Moralement parlant, l'oisif perd tout droit, même à l'alimentation qu'il consomme. Que les législations humaines, dans leur imperfection raisonnée et nécessaire, s'arrêtent à la limite de ce qui est puni par les articles du code et ne s'étendent point à ce qui est réprouvé par la notion du devoir, il faut s'y résigner ; la législation n'est pas une morale, et de longs siècles se passeront avant que les deux mots deviennent synonymes. Que les lois ne sévissent point contre l'oisiveté et ne lui fassent point payer des dommages et intérêts à la société, je le conçois et j'y adhère, crainte de pis. Mais la morale et la religion parlent où la législation se tait, et toutes deux, de leur voix la plus sainte, déclarent évincé de ses droits, non devant les hommes, mais devant Dieu, celui qui, froidement retranché dans son oisif bonheur et son oisive richesse, veut jouir et ne veut point travailler, recueille les travaux de ses pères sans y ajouter, refuse toute contribution d'utilité au bien et au progrès général, et vit ainsi aux dépens de l'avenir, à qui il ne laissera rien d'acquis par lui-même... Mes

Frères! que les préceptes évangéliques les plus saints se retrouvent fondus pour ainsi dire dans tout l'Évangile, et que la prière de Jésus est un admirable résumé de sa religion!... On a osé se vanter de nos jours d'avoir découvert la théorie du travail, son mérite et ses droits, et l'on a longuement expliqué comment l'oisiveté rendait le bonheur illégitime... Ouvrez l'Évangile; lisez et méditez cette prière sainte, et vous arrivez en ligne droite à la conclusion que le paresseux ne peut la proférer; c'est appeler soi-même sur sa tête un dénûment comme celui de Job, que de perdre sa journée et de dire à Dieu : *Donne-moi aujourd'hui mon pain quotidien!*

V. Un dernier trait manque à ce tableau; le travail n'est pas la seule consécration du bien-être, et pour que le pain quotidien soit saintement savoureux sur nos lèvres et abondamment béni sur nos tables de famille, il faut savoir le rompre avec le pauvre et le malheureux. La charité est le creuset divin où toute richesse s'épure devant Dieu, et voyez par quel lien intime la forme même de la prière du

Seigneur rattache au sentiment de la dépendance le devoir de la charité. De toutes les âmes chrétiennes s'élève vers Dieu la même prière : *Donne-nous notre pain quotidien*. Le riche, qui ne veut pas être le mauvais riche de la parabole, et Lazare couché sur les marches de la porte, n'ont pas deux prières différentes à adresser. Oui, pour le monde entier, une seule prière ; pour l'humanité entière, un seul cri : *Le pain, le pain quotidien*... Mais quelle variété infinie de réponses à ce vœu de tous les hommes ! Ici, quelle abondance ! Là, quel dénûment ! Et pourquoi l'abondance est-elle pour vous et le dénûment pour vos frères ? Pourquoi Dieu traite-t-il si différemment ses enfants qui prononcent la même prière, aiguillonnés tous par le même désir de jouir, par le même besoin de vivre ? Et si, comme il est incontestable, cette inégalité est nécessaire, pourquoi votre place n'est-elle pas marquée parmi ceux qui reçoivent le moins, qui manquent et qui souffrent et qui pleurent ? Vous avez reconnu que vous n'avez point de droits à faire valoir devant Dieu au-dessus de vos frères, et à la question ter-

rible : pourquoi êtes-vous riches, quand tant d'autres qui vous égalent en piété sont pauvres, il n'y a que cette réponse : Dieu le veut!... Il est vrai, c'est ce que Dieu veut, et il en résulte que ce que vous avez à vouloir, c'est de compatir à des misères qui auraient pu vous échoir; c'est de soulager des souffrances que souvent ceux qui les éprouvent n'ont pas méritées plus que vous; c'est de compenser l'inégalité nécessaire des destinées humaines par le seul équilibre possible à maintenir, celui de la charité, fécondant toutes les ressources de prévoyance et d'association; c'est de justifier Dieu devant les hommes par un saint usage des biens dont il vous comble; l'amour chrétien devient ainsi l'auxiliaire de la Providence, et quand on a généreusement partagé avec ses frères le pain de la veille, il est impossible de ne point retrouver dans son âme une ferveur et une confiance nouvelles pour dire encore : *Donne-nous notre pain quotidien!*

Oui, mes Frères, toute la Religion chrétienne est dans l'Oraison Dominicale. Je vous montrais, en un précédent discours, que l'immortalité se retrouve partout dispersée pour ainsi dire dans l'Évangile et le Christianisme et que la terre partout y touche au ciel; cela est vrai au point qu'une demande où il s'agit seulement de pain quotidien, des besoins qui nous tourmentent en ce monde, des conditions, des joies, des larmes de cette vie, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de moins céleste et de moins immortel, une demande à ce point temporelle porte cachée, pour ainsi dire, dans le secret de ses supplications, une entière victoire sur la mort et une magnifique assurance d'immortalité. *Donne-nous aujourd'hui*, est-il dit, *notre pain quotidien... Aujourd'hui seulement!* Vous n'avez pas droit de demander le pain de cette vie pour deux jours; deux jours, c'est une trop longue perspective dans ce monde d'incertitude; deux jours, c'est un trop long approvisionnement pour un voyage sans cesse près de finir; deux jours, c'est trop étendre votre vue peut-être

inutilement inquiète ; ne demandez point aujourd'hui le pain de demain ; car ce qui est sûr pour demain, ce qui demain, en tous cas, ne nous manquera point, ce n'est pas un jour, un matin, un moment ; non, c'est une immortalité..... Pesez l'immense et simple alternative qui se pose ainsi devant vous et qui embrasse à la fois le temps et l'éternité, le monde et le ciel : ou bien vous vivrez, et la journée de demain aura besoin de son pain quotidien : Dieu n'est jamais loin, et sûrs d'être entendus, vous lui direz demain ce que vous lui dites aujourd'hui : *Donne-nous notre pain quotidien !* Ou bien, demain, vous ne vivrez plus : que vous importe alors le pain de demain ; il n'en est pas besoin à ces festins célestes où Abraham reçoit les pauvres Lazares dans son sein ; laissez, laissez tomber cette inutile demande de l'Oraison Dominicale ; l'immortalité abrège votre prière, parce qu'elle émonde vos besoins, et le pain quotidien de cette vie est déjà, est dès demain, est tout-à-coup remplacé par la nourriture de l'immortalité ; un lendemain périssable est trop prévoir ; un lende-

main immortel est la plus naturelle des prévoyances. Quelle puissance de consolation, quelle amplitude de sécurité dans ce vœu ainsi exprimé ! Quelle douce lumière notre céleste avenir jette ainsi au milieu des anxiétés et des misères de l'existence actuelle ! Ce corps, qu'il faut nourrir jusqu'à ce que *Dieu détruise*, comme parle saint Paul, *et le corps et la nourriture*, ce corps est si fragile et la vie, dont il est le siège, nous échappe par tant de pores et par tant de voies invisibles, que vous ne devriez pas rompre et manger un morceau de votre pain quotidien sans vous représenter que ce morceau sera peut-être le dernier ; mais, de plus, vous ne devriez jamais évoquer cette image de mort sans évoquer celle de l'immortalité, et sans vous dire, en regardant d'un œil calme ce dernier morceau : *le corps, dont ce pain est l'aliment, est semé corruptible, méprisable, infirme, il ressuscitera incorruptible, glorieux, puissant, à l'abri pour jamais de tous les besoins de la terre, le corps spirituel d'une existence meilleure, qui n'a point de pain quotidien à demander parce que ses jours sont des*

jours d'immortalité. O mes Frères ! que cette foi remplisse tous vos moments, restaure vos forces, épure vos joies, console vos peines et embellisse vos heureuses et tendres affections ! Que cette foi vous accompagne, croissant en vos âmes avec vos années, et quand le pain quotidien du dernier jour sera obtenu, quand vous verrez ses dernières miettes tomber de vos mains débiles, quand le nécessaire pour vous en ce monde ne consistera qu'en un linceul et un tombeau, puisse votre âme, radieuse au sein de la mort, retrouver la ferme persuasion que votre Père céleste est prêt, au nom de votre Sauveur, à pourvoir au nécessaire de votre immortalité !





VI

LE DOUBLE

PARDON DES OFFENSES.



VI

LE DOUBLE PARDON DES OFFENSES



*Pardonne-nous nos offenses comme
nous pardonnons à ceux qui nous
ont offensés.*

(Saint Matthieu, VI, 42.)

MES FRÈRES,

Paix sur la terre ! Bienveillance envers les hommes !
Voilà les premiers articles de la seconde alliance, les premières promesses du Christianisme ; voilà, dès la Nativité, les premiers mots de cette langue nouvelle que l'Évangile venait apprendre aux hommes à parler entre eux et avec le ciel. Il est simple et naturel que l'Évangile commence ainsi : le Christianisme tout entier n'est qu'un système, un principe, un moyen, un enseignement de réconciliation et de paix, et c'est changer les termes,

non les idées, que de le donner pour une loi de progrès : l'homme est un être aimant ; son progrès est impossible sans l'amour.

La réconciliation chrétienne, la paix chrétienne est double, pour ainsi dire : elle embrasse la réconciliation des hommes et de Dieu, et celle des hommes entre eux : l'une ne peut se fonder, se concevoir même sans l'autre. Si Dieu est le Père commun des hommes, si l'humanité ne forme qu'une famille, la paix entre les enfants et leur Père céleste et la paix de tous ces Frères entre eux sont inséparables et n'en forment qu'une. Aussi, Jésus a donné la sanction de son autorité infailible et divine à cette féconde et salutaire pensée, que l'amour de Dieu et celui du prochain vont de pair et que *de ces deux commandements le second est semblable au premier*. Sortie d'une bouche humaine, cette leçon eût semblé trop hardie ; les esprits d'une tendance mystique et d'une piété contemplative l'auraient accusée de dégrader l'amour dû à Dieu et de mettre le Créateur au niveau de la créature. Mais quel croyant peut contester contre le Christ le taxer d'exagéra-

tion et refuser de tenir pour certain ce qu'il enseigne? C'est donc une vérité acceptée, une vérité acquise au procès de l'égoïsme et de la charité, que nul ne peut aimer Dieu ou le prochain sans les aimer tous deux, et que de ces deux amours, l'un vaut autant que l'autre.

L'antiquité juive n'avait offert au monde qu'un premier aperçu de ces divins enseignements, qu'une première lueur de ces divines lumières, quoique le plus admirable, le plus touchant et même le plus long récit du premier livre sacré soit le récit d'un pardon; et ce qui suffirait à montrer combien l'économie mosaïque était insuffisante et l'alliance nouvelle nécessaire, c'est que toute l'antiquité païenne (ainsi que le cours de cette étude nous a déjà fourni occasion de le reconnaître) avait fondé et sa religion et sa morale sur un principe bien différent, l'égoïsme, qui était censé régner dans l'Olympe, et qui, dès lors légitimé, régnait en maître sur la terre. Ne calomnions pas l'antiquité païenne. On y trouve de tout, grandeur d'âme, force d'esprit, fermeté de cœur, génie, patriotisme, désintéressement, magnani-

mité; on y trouve même, en cherchant bien, l'idée du progrès; on y trouve l'amour de la gloire, l'amour du beau et du juste; mais, hélas! que l'on y trouve peu de véritable amour! Les anciens ne savaient pas aimer... Quelle distance de leur amour du concitoyen, restreint en des bornes si étroites, appuyé sur l'esprit de caste, sur l'orgueil héréditaire, sur la garantie mutuelle de privilèges exorbitants, à l'amour chrétien du prochain! Quelle distance aussi du culte spirituel de gratitude, de confiance et de tendresse que nous offrons, à ce culte des religions de l'antiquité, toujours intéressé et toujours effrayé, dont le but constant est ou d'apaiser les dieux ou d'épier et surprendre leurs secrets! L'égoïsme domine tout dans l'antiquité, et pour commencer à le désarmer, il a fallu, à côté de leçons sublimes, des exemples équivalents; pour enseigner au monde la paix et l'amour, il a fallu l'amour de Christ; pour enseigner le pardon des offenses, le dévouement, le sacrifice, il a fallu les pardons et le sacrifice de la croix.

Le principe de la réconciliation, base et but de

la Religion chrétienne, est consacré dans l'Oraison Dominicale. La prière du Seigneur, au point de cette étude où nous sommes parvenus, vous a déjà offert un simple et magnifique résumé des premiers et des principaux traits du Christianisme; de ce résumé, la morale proprement dite, la morale pratique, considérée dans ses fruits, ses périls, ses combats, ses victoires, ne pouvait être absente, et en effet les dernières demandes portent d'abord sur les péchés commis dont le pardon est encore à obtenir, ensuite sur les péchés à venir dont l'occasion même est à éviter.

Et ce principe de la réconciliation, qui est à la fois la plus grande leçon et la plus grande espérance de la morale chrétienne, Jésus lui donne pour garantie et pour consécration le besoin du pardon divin, le désir du salut éternel. *Pardonne-nous nos offenses !...* voilà la réconciliation et la paix entre nous et notre Père céleste; mais cette paix, Jésus l'a liée par une attache indissoluble à la paix des hommes entre eux; il fait dépendre l'une de l'autre, en nous obligeant à dire : *Pardonne-nous nos offen-*

ses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !

Le texte, sans que je m'arrête à discuter des variantes de traduction qui n'entraînent nullement des différences de sens, m'appelle à examiner ces deux idées : nos offenses envers Dieu et celles de nos frères envers nous.

I. *Pardonne-nous nos offenses !...* Pour tenir utilement ce langage, pour adresser avec sincérité cette prière, il faut qu'au fond du cœur d'où elle sort il y ait confession, repentir, amendement.

Confession : l'Évangile, à un point de vue, est un acte d'accusation divinement porté contre l'homme; l'Évangile a pour point de départ le fait et le sentiment du péché, c'est-à-dire l'antique et déplorable souvenir d'un pas en arrière, d'un changement dans la condition morale et religieuse de l'humanité, d'un passage funeste du bien au mal,

du vrai au faux, et la reconnaissance intime et personnelle qu'à cet état de péché chacun de nous a participé, que nul n'a fait en sa vie les progrès qu'il aurait pu faire, que nul n'est aussi bon et aussi éclairé qu'il pourrait l'être, que nul ne s'est plu toujours dans la vérité, la vertu et la religion. Le reconnaître et le confesser, non vaguement pour l'humanité en grand, mais pour son propre compte, est la première condition avant de dire à Dieu : *Pardonne-nous nos offenses* ; le nier, c'est se dire parfaits, ou du moins assez justes, assez fidèles ; c'est contester contre Dieu, qui dans l'Évangile déclare tout homme convaincu de péché, et ceux qui le nient diront à Dieu autre chose, s'ils trouvent autre chose à dire ; mais ils ne peuvent dire : *Pardonne-nous nos offenses* !

Repentir : se confesser à soi-même ses fautes et n'en éprouver aucune repentance, c'est s'y enfoncer à plaisir et commettre une faute nouvelle ; c'est épaissir les ténèbres ; c'est agglomérer le mal. Une reconnaissance du mal sans regret du mal serait l'histoire de notre vie, mais non son amélio-

ration, et que sert de revenir en arrière vers le péché, de repasser en idée par les chemins impurs suivis jusqu'alors, de compter ses iniquités une à une pour ne pas leur laisser même le nom d'iniquités et n'éprouver aucune tristesse à tous ces souvenirs de honte? Il y a là une contradiction flagrante qui déposera contre nous. Niez, s'il est possible, que le mal soit le mal, ou, s'il est possible, effacez votre part de mal des replis de votre mémoire, alors vous serez dispensés de le déplorer. Mais si le mal, par une illusion fatale, n'a pas pris pour vous l'apparence du bien, si *Satan* à vos regards *ne s'est point déguisé en ange de lumière*, donnez-lui son vrai nom, et si votre mémoire involontaire est remplie des témoignages de vos fautes, vous n'avez pas droit d'étouffer la tristesse de ces retours vers le passé; soyez tristes de vos transgressions; nourrissez dans vos âmes cette repentance pure et sincère dont saint Paul dit qu'*on ne se repent point*, et du sein de vos regrets pourra s'élever la prière : *Pardonne-nous nos offenses!*

L'amendement est la dernière condition de ce

vœu, l'amendement qui n'est que le repentir devenu pratique, changé de sentiment en acte, et passant du fond de l'âme dans l'extérieur de la vie. Je sais et je confesse que l'humanité, dans sa faiblesse, est continuellement sujette à cette triste forme du péché qu'on appelle les rechutes ; je sais et je confesse que le repentir le plus vrai au début et longtemps le plus actif, n'est pas encore un bouclier invulnérable contre les flèches acérées du mal. Mais il n'en est pas moins incontestable qu'un repentir de paroles, de protestations, de gémissements, même de prières et qui expire ainsi ; qu'un repentir qui n'aboutit à aucun effort d'amendement, n'en est pas un. Se repentir, c'est se corriger. Se repentir, et de propos délibéré retourner à ses fautes, et retomber [en recherchant la chute, c'est se condamner. Pierre, après ses reniements, a commencé par les larmes ; il a continué par les aveux, les promesses, les œuvres ; vous savez comment il a persévéré, ... et quand la prière : *Pardonne-nous nos offenses !* est envoyée au ciel sans qu'aucune bonne résolution l'accompagne, elle retombe

comme une condamnation sur la tête de celui qui l'adresse.

Cependant, après la reconnaissance et le regret du mal, après le retour vers le bien et le vrai, rien n'est détruit, rien n'est effacé des péchés commis, des mensonges acceptés durant le passé de nos jours ; ils sont toujours là devant nous, dans toute leur difformité et avec leurs suites menaçantes ; ils sont toujours là, ombre noire au milieu des splendeurs de la vie, barrière fatale entre Dieu et nous... Ce qui seul les efface et les enlève, ce qui les ôte avec le temps de notre vue, ce qui décharge nos cœurs de leur insupportable poids qui rendrait tout impossible, même la vertu et la religion, c'est le vœu exaucé de la prière sainte, c'est le pardon de Dieu.

II. Mes Frères, je ne connais rien dans le champ immense du Christianisme dont on se fasse une plus fausse idée que le pardon des péchés. Trompée par les images si répandues dans l'Évangile et qui ont passé naturellement dans la langue religieuse universelle, de tribunal et de jugement, de

sentences et de châtimens, de récompenses et de couronnes, de sacrifice et d'expiation, la piété, dans sa candeur, prenant tout à la lettre, se figure que Dieu pardonne comme un souverain qui fait grâce au lieu de laisser appliquer la loi, comme un père qui se laisse fléchir au lieu de maudire et de déshériter, comme un juge qui accepte une victime et consent à frapper l'innocent pour le coupable. Il n'en est rien. Écartez de vos esprits toutes ces illusions empruntées aux choses humaines, voyez le vrai; voyez en grand; voyez les réalités divines sous les mots et les images, et vous reconnaîtrez que le pardon ou le salut consiste en trois bienfaits immenses, inappréciables, immortels, qui tous les trois reposent sur ce principe dominant : les peines ne sont que les suites du mal ; les récompenses, les suites du bien ; le méchant se punit et emporte son enfer en son cœur ; le juste se couronne et garde son ciel dans le sien ; Jésus, notre divin Sauveur, notre Rédempteur exalté, intervient à chacune de nos réconciliations avec Dieu, pour que le pardon céleste, trop matérialisé

par les pompes du mosaïsme, conserve en nos âmes et dans notre vie ce caractère spirituel qu'il lui a rendu; et Dieu, *juste juge*, intervient comme dans le gouvernement général du monde par sa providence, qui comprend sa justice.

Tout alors s'éclaircit. Le pardon de Dieu consiste, d'abord, à adoucir pour nous les suites même temporelles de notre iniquité, à les rendre aussi peu amères que possible, à prévenir qu'elles ne corrompent sans ressource ce qui nous reste de bonheur. C'est là un des emplois les plus mystérieux de la Providence, un des actes les plus profonds de la sagesse suprême, souvent un de ses secrets les plus cachés. Et il ne faut pas moins que la sagesse qui sait tout, voit tout, combine et harmonise tout, pour suffire à ce soin, pour parvenir à ce but, pour faire jaillir le bien du mal, non pas seulement sur les témoins, les complices, les victimes du pécheur, mais sur le pécheur lui-même, quand il s'est repenti et corrigé... Voyez-vous ce berceau royal déjà recouvert de deuil où vient d'expirer le malheureux fruit d'un perfide et sanglant

adultère ; et se relevant du milieu de ces larmes, ce monarque, que les facilités de son despotisme oriental ont conduit jusqu'au crime, et qui déploie une ardeur, une sincérité de repentance égale à la perversité de sa faute... Cette mort si prompte, ce dernier soupir si voisin du premier, est, dans les vues de cette Providence qui dispose même pour les enfants des dédommagements de l'éternité, un adoucissement aux suites cruelles de ce forfait dont toute la fin du règne de David a été empoisonnée ; au moins, il n'a pas vu souffrir avec lui ce malheureux enfant, dont la vie n'aurait été qu'un long tourment et un prétexte continuel aux discordes domestiques et aux factions civiles... Mes Frères, la mort vaut quelquefois mieux que la vie, même pour les survivants... Et sur cette croix d'ignominie voisine de celle du Sauveur, expire un malfaiteur qui, pour suites de ses iniquités, s'est préparé, s'est choisi pour ainsi dire la mort la plus horrible ; mais il s'est repenti avec une force de volonté qui a été divinement reconnue, et la Providence, dans ses voies impénétrables et impré-

vues, fait coïncider sa mort avec celle de Jésus et dresser sa croix assez près de celle du Sauveur, pour que sa voix défaillante soit entendue par le Christ, qui lui accorde la promesse de l'éternel salut... Quel adoucissement à cette mort, horrible suite de ses fautes ! De ces grands exemples, revenez à vous-mêmes, et soyez persuadés que lorsque, repentants et contrits, vous ne souffrez pas des résultats de vos transgressions comme vous pouviez en souffrir, il y a là une grâce de Dieu, le premier trait, le premier signe du pardon.

Ce sont des preuves prises dans la mort que je viens d'alléguer ; mais quand le pécheur a devant lui de longs jours encore, Dieu (c'est le second caractère du pardon divin) lui envoie des occasions, lui fournit des moyens de réparer ses fautes. Pécheur, mondain, indifférent, impie, il s'est fait à lui-même le mal que devaient entraîner ses erreurs, et il a fait à d'autres celui que devaient causer ses exemples ; mais il s'est repenti, il s'est corrigé : la Providence lui vient en aide et suscite autour de lui des circonstances telles qu'il peut servir utile-

ment la sainte cause du devoir et de la vérité, livrer avec succès *le bon combat* dans son intérêt et dans celui de ses frères , augmenter leurs vertus , leurs lumières, leur piété avec les siennes, travailler ainsi à leur bonheur comme au sien, et réparer, racheter le mal autant qu'il se répare en ce monde. Pierre a renié lâchement trois fois, et que de courage il a su enseigner, lui si timide un jour ! Que de fidélités il a su fonder dans les cœurs , lui un jour si infidèle !... Paul a cruellement persécuté les Églises naissantes, et dans le sang de ses persécutions il en a fondé des milliers ! Paul a complaisamment gardé les vêtements des bourreaux du premier martyr ; il se reposait ainsi, en attendant le sien.

Ces deux premiers traits du pardon sont du monde et du temps : il reste le ciel, il reste l'éternité, et le dernier trait qui reste, c'est le salut céleste, le salut qui arrête sur la limite de notre patrie actuelle les suites de nos transgressions, le salut qui consiste en une réconciliation immédiate, divine, éternelle entre Dieu et nous ; mystérieuse

harmonie que notre amour de Dieu, notre admiration, notre gratitude, notre confiance, tels qu'ils se produisent dans cette vie, ne représentent qu'imparfaitement; mystérieuse sécurité contre l'erreur, contre le mal, contre la souffrance et le deuil, que nous ne pouvons dès maintenant nous figurer assez vivement, non pour y croire, mais pour l'anticiper et en jouir trop tôt. Mes Frères, ne soyons ni surpris ni inquiets de notre ignorance. S'unir à Dieu par la pensée, par la prière, par la foi, est un état de l'âme dont, entre nous, ici bas, on ne peut donner l'idée à ceux qui n'en ont point l'expérience et l'usage : quoi de surprenant que l'union de Dieu et de ses élus, de ses fidèles, sans cesse resserrée, sous les conditions de l'existence immortelle par la médiation du Sauveur, soit un composé de secrets ineffables dans la langue des hommes? L'ignorance, ici, n'enlève rien à la certitude..... Nous ne pouvons douter des torrents de délices qui coulent aux célestes demeures; mais pour les connaître, il faut s'y abreuver.

III. Voilà le pardon de Dieu, tel que Jésus est

venu l'apporter parmi nous, tel que du sein de sa gloire éternelle et divine il l'offre, il le dispense à ce monde de péché; son œuvre de charité et d'amour, scellée du sacrifice de la croix et du triomphe de sa résurrection, a consisté précisément à spiritualiser à ce point le pardon, à le replacer sur ses bases de liberté morale et à rétablir ainsi l'union de Dieu et de l'homme par la miséricorde et par la sainteté, par l'amour et le progrès; son règne à la droite du Père consiste à le maintenir; son jugement consistera à le manifester devant l'humanité entière... Voilà ce que vous demandez en disant : *Pardonne-nous nos offenses!* A cette prière, comment Dieu répond-t-il? Quelle garantie avez-vous d'une réconciliation en partie si mystérieuse? Dieu a-t-il un gage à vous donner? Oui, mes Frères! c'est au fond de vos consciences que Dieu vous répond, et le gage qu'il vous donne, c'est la paix du cœur. Il est admirable que ces grandes promesses, ces grandes confiances qui font partie intrinsèque du Christianisme et qui, par leur côté divin, sont si loin de nous, se rapprochent de nous

instantanément à l'aide des lumières , des réponses, des attestations de nos consciences ; tant il est vrai que le Christianisme , si divin dans sa partie divine, est conforme à notre cœur ! Quand on est réconcilié, on le sent, on le sait ; la paix ne peut pas être en nous à notre insu ; on ne se fait pas d'illusion sur le point de savoir si l'on est en paix ou en guerre avec Dieu , et il y a contradiction , mensonge, folie, à parler de réconciliation, quand on n'éprouve rien de la joie, de la sécurité, du calme délicieux et profond qu'une réconciliation inspire ; mais, en revanche, si on les ressent, si on en fait l'expérience, si le cœur bat sous cette pression de bonheur, si les yeux se baignent de larmes sous l'étreinte de ces émotions , douter de son pardon, c'est douter de soi-même ; c'est douter du Sauveur ; c'est douter de Dieu, et mettre un enfer de notre invention à la place du ciel qu'il nous promet et nous entr'ouvre. Pierre était certain de son pardon quand il disait au Christ : *Tu sais toutes choses ; tu sais que je t'aime !...* Au même prix , vous serez certains du vôtre.

IV. La paix de Dieu et du monde n'est qu'une moitié du Christianisme ; son autre moitié, c'est la paix des hommes entre eux ; notre divin maître les a rattachées l'une à l'autre et scellées en un tout inséparable par l'obligation qui nous est faite de dire , non pas seulement : *Pardonne-nous nos offenses* , mais d'ajouter : *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Que celui donc qui prononce les premiers mots de cette demande , songe aux derniers et se mette en état de les préférer à leur tour !

Ce qui s'oppose le plus à la paix entre les hommes , c'est l'esprit de vengeance. L'envie est plus rare, a souvent honte d'elle-même , vit de peu, se cache et se change quelquefois en une admiration, involontaire peut-être, mais qui calme et désarme ; la concurrence , souvent , n'enfante que l'émulation ; la colère a des retours soudains qui la convertissent en pitié ; elle ne se prépare pas et s'use promptement ; l'égoïsme même peut ne point

amener de discorde et se tenir à l'écart dans ses contentements sordides ; mais la vengeance, qu'elle soit penchant du cœur ou préjugé de l'esprit, instinctive ou raisonnée, la vengeance est le plus fatal obstacle à la paix ; elle est le dernier degré de toutes les autres passions, leur dernier résultat, leur dernier mot, leur but ; ce n'est pas seulement une animosité refoulée au fond de l'âme, une rivalité cachée dans les détours de la vie ; c'est la haine en pratique ; c'est la haine active, agissante, armée, souvent patiente, attendant son jour et à qui toutes les armes sont bonnes.

Son danger le plus fréquent est de naître d'un premier mouvement, de jaillir d'un seul bond. Que de vengeances auxquelles on ne pensait pas l'instant avant de les satisfaire, et dont on s'est étonné, désespéré même l'instant après ! Les passions qui demandent réflexion sont moins dangereuses que celles dont l'assouvissement est d'ordinaire instantané ; la vengeance tient des deux, tantôt s'amasant avec lenteur au fond du cœur qu'elle corrode, tantôt éclatant avec une méchanceté soudaine et

alors irrésistible ; c'est un serpent sur le chemin qui tantôt s'élançe, tantôt se tient à l'affût.

Son illusion la plus dangereuse, comme elle impose souvent des sacrifices, jette en des périls et souvent prépare de cruelles représailles, est de prendre un faux air de courage, de dignité, de grandeur d'âme, et vous savez à quel degré de folie le préjugé qui l'ennoblit a été porté et dans l'antiquité et de nos jours. Dans l'antiquité il a donné naissance à ce droit contre lequel Moïse a fait une de ses lois les plus ingénieuses, à ce droit effroyable du vengeur du sang, qui autorisait le plus proche parent de la victime à prendre sa place et à ravir la vie au plus proche parent du meurtrier, droit héréditaire qui éternisait la discorde et la haine et les faisait descendre de père en fils, de génération en génération, avec une tache de sang à chaque transmission. De nos jours, c'est le même préjugé, devenu plus poli dans ses discours, plus élégant dans son allure, qui a donné crédit au système du duel ; le duelliste moderne est l'héritier direct du vengeur du sang des siècles anciens,

héritier chrétien d'une atroce folie païenne , et quand on regarde de près à ce code régulier de la vengeance moderne, on n'y trouve, pour excuses, que les imperfections de la législation qu'il faudrait compléter, l'autorité de l'exemple, la force de l'usage, le respect humain , et pour principe, ce faux honneur qui déplace l'infamie, et, au lieu de la laisser au coupable de l'insulte, en rejette sans ombre de justice une part sur l'innocent qui l'a reçue... Qui compterait les flots de sang que ces faussetés morales ont fait couler ? Qui compterait les larmes qu'elles ont fait répandre à des mères, des épouses, des enfants orphelins ? Et que sera-ce si, dans ce funèbre calcul , aux vengeances individuelles ou héréditaires, vous ajoutez tout ce qu'ont enfanté de maux et de deuils les vengeances nationales, les vengeances religieuses ? Des tribus et des cités, des peuples entiers, des races entières , se prenant en haine constante et furieuse pour cause de voisinage, ou de diversité d'origine, ou de différence de couleur, et trouvant partout des prétextes de vengeance et de guerre, parce que le moindre ac-

cident de la vie ordinaire se traduisait en une mortelle offense ; et depuis que le spiritualisme chrétien a nécessairement enfanté des nuances opposées de doctrine, église contre église, secte contre secte, clergé contre clergé, se prétendant offensés dans leur culte en prenant fait et cause pour Dieu, entassaient guerre sur guerre et persécution sur persécution pour punir des torts que Dieu ne punissait pas. Ainsi les fureurs chrétiennes ont répondu aux fureurs antiques ; la vengeance avait changé de masque sans changer d'arme ; la haine puisait dans l'Évangile même un prétexte de plus, et dans la chréienté, tout était chrétien, au moins de nom, même la vengeance.

V. Notre divin maître, humble et doux de cœur, qui n'a jamais haï, mais qui savait combien, hélas ! le cœur humain est facile et prompt à haïr ; qui n'a jamais rendu que le bien pour le mal, et qui s'est laissé crucifier en priant pour ses bourreaux ; notre divin maître a voulu recommander et sanctionner l'oubli des injures et des torts d'une manière toute spéciale ; il a voulu mettre ce devoir hors ligne ; il

a voulu le rattacher à notre prière la plus auguste et la plus accoutumée ; il a voulu que ce devoir en fût inséparable ; il a voulu que tous ses disciples fussent forcés de dire à Dieu : *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !* Mes Frères, votre pardon par Dieu dépend ainsi du pardon de vos frères par vous-mêmes, et comme le pardon des offenses est le secret de la paix du monde, il est aussi le moyen et le gage de la paix du monde et de Dieu.

Ah ! c'est que tous nous sommes offenseurs et offensés. Je vous parlais du vengeur ancien, du duelliste moderne, des haines héréditaires, nationales, religieuses. Écartez de vos esprits ces vieux souvenirs et ces vastes fureurs ; revenez à votre vie privée. Nous sommes tous, dans toutes les nuances de nos conditions, tellement pressés les uns contre les autres dans ce monde ; les chemins sont si étroits, les avenues vers toutes choses si gardées, et la foule est si grande ; il y a de tous côtés tant de rencontres et tant de rivalités et de froissements, tant de ménagements à garder et tant de mé-

comptes à subir ; il y a tant de moyens d'humiliation pour s'humilier mutuellement ; nos intérêts divers sont tellement enchevêtrés et croisés de mille façons et varient d'un point à l'autre avec une rapidité si décevante, que chacun a subi et fait subir quelque offense, quelque dommage, quelque chagrin... Que nous restera-t-il d'amour chrétien au cœur et de charité chrétienne dans la vie, si nous ne savons pas mutuellement nous pardonner, s'il faut relever toutes ces injures qu'on s'inflige mutuellement par trop de promptitude de parole, d'acte ou de décision ? Changez alors ce monde en une arène où le plus fort et le plus habile auront seuls raison, où la lutte sera sans trêve et sans fin ; mais alors ne parlez plus d'Église chrétienne ; vous n'avez plus de dieu que l'égoïsme, la haine, la vengeance, et ce dieu-là, l'Évangile de Jésus n'enseigne pas à le prier.

Non, c'est le Dieu qui veut pardonner et qui, pour pardonner à ses enfants, exige qu'ils se pardonnent entre eux, c'est le Dieu de clémence et d'amour que l'Évangile enseigne à prier, et Jésus

ayant rattaché d'une manière inséparable l'intérêt de votre salut éternel au devoir de l'oubli des injures, il en résulte qu'il n'y a que deux prières à adresser :

Pardonne-moi mes offenses, comme j'ai pardonné à ceux qui m'ont offensé; j'ai oublié leurs fautes envers moi, leurs fautes de justice, de protection, de pitié, de reconnaissance; oublie mes fautes envers toi; traite-moi, au jour du jugement, au seuil de l'éternité, avec autant de douceur que j'ai traité pendant ma vie mes rivaux, mes envieux, mes ennemis, mes persécuteurs; efface de ton livre mes transgressions, comme j'ai effacé leurs injures de mon cœur. O Dieu! j'ai pardonné, pardonne-moi!

Chrétiens, refusez-vous d'adresser cette prière?.. Dès lors, voici la seule qui vous reste; voici celle que vous préférez :

O Dieu! souviens-toi de mes offenses, aussi fidèlement que je me suis souvenu des offenses reçues de mes frères; traite-moi dans ta justice comme je les ai traités selon la mienne; je n'ai point pardonné, ne me pardonne point; je me suis vengé,

venge-toi sur moi à ton tour, et puisque j'ai haï, ô Dieu ! prends soin de me haïr.

Chrétiens, devant l'alternative de ces deux prières, tout chrétien est placé.

Je vous renvoie à vous-mêmes pour ce choix inévitable, et je vous déclare que vous cherchez en vain un prétexte pour y échapper, un prétexte pour vous venger et haïr en sécurité. Christ a pris soin de ne vous en laisser aucun. Ne dites pas : On m'a trop grièvement offensé, et je fais une exception... Grièvement!... et vous, comment avez-vous offensé Dieu?... Ne dites pas : On a trop oublié et ma supériorité et mes bienfaits... Et vous, quelle supériorité avez-vous devant Dieu ? Tous ses bienfaits, comment les avez-vous reconnus et employés ?.... Ne dites pas : Je pardonne ; mais je me tiens à distance et je m'éloigne sans retour de celui qui m'a outragé... Et vous, si Dieu s'éloignait ainsi de vous!... Ne dites pas enfin : J'oublie, mais au moins je ne suis pas tenu de rendre le bien pour le mal... Et vous, si Dieu ne vous rendait pas le pardon après l'offense, mais au contraire, après l'offense, la ven-

geance et la condamnation!... Mes Frères, vous chercherez en vain, il n'existe pas de troisième prière à offrir; choisissez donc *la bonne part qui ne vous sera point ôtée*; ne vous condamnez pas vous-mêmes; n'implorez point sur vos têtes la vengeance divine chaque fois que vous proférez la prière du Seigneur; fondez les réconciliations futures du Ciel sur celles de la terre... Pardonne!... Voilà la paix du Ciel!... Pardonne comme nous pardonnons! Voilà la paix de ce monde. Faites que l'une vous conduise à l'autre, et qu'il vous soit *beaucoup pardonné, parce que vous aurez beaucoup aimé*.

VII

LES TENTATIONS.



LES TENTATIONS

*Ne nous laisse point tomber en
tentation.*

(Saint Matthieu, VI, 13.)

MES FRÈRES,

Une des idées fondamentales du pur Christianisme est contenue, implicitement il est vrai, mais avec une clarté que le plus aveugle fanatisme seul peut nier, dans la demande de l'Oraison Dominicale que notre précédente méditation essaye de développer. Le salut, le pardon n'est pas un don gratuit, et je me sers à dessein de cette expression de saint Paul pour aller au-devant du reproche que cette assertion est un démenti témérairement donné au grand apôtre. Saint Paul a dit aux Éphésiens : *Vous êtes*

sauvés par grâce ; cela ne vient pas de vous , c'est un don de Dieu. Qui peut un instant refuser de croire que Dieu était libre d'envoyer, ou non, son divin Fils au monde, et de nous donner, ou non, l'Évangile et le Christianisme ? Qui peut refuser de croire que Jésus était libre de rester, ou non, *au sein du Père*, dans sa gloire et sa paix céleste et éternelle, ou de venir, ou non, dans ce monde de péché, de mensonge et de deuil, traverser une naissance, une vie, une mort et une résurrection humaine, et les sanctifier en y passant ? Si l'œuvre de la rédemption n'est point un acte spontané de notre Père céleste et un sacrifice volontaire de notre divin Sauveur, qu'est-elle donc ? Une conséquence fatale de quelque loi inconnue du monde spirituel, une nécessité irréfragable tombée sur nous du ciel comme un rayon ou un éclair, une révolution de l'ordre moral s'accomplissant avec l'enchaînement régulier des phénomènes de l'ordre physique ? Alors la rédemption n'est plus une grâce, une miséricorde, un bienfait ; elle ne mérite aucune reconnaissance , elle se réduit à rien. Non, le salut est *un don gra-*

tuit dans son origine, et il l'est même dans son partage. Dieu, par la voix de saint Paul, appelait Éphèse à connaître l'Évangile ; il pouvait, dans son indépendance souveraine, laisser Éphèse en son triste et magnifique paganisme et envoyer saint Paul à toute autre cité de l'Ionic, ou de l'empire romain, ou du monde ; il pouvait, il peut encore appeler à la joie de la bonne nouvelle un peuple avant un autre peuple, une race avant une autre race, et semer le Christianisme d'île en île à travers les mers, de contrée en contrée à travers les continents, comme il sème à travers les siècles des saisons abondantes ou des époques de disette, à travers le globe des campagnes fertiles ou des déserts. Tout cela, c'est simplement la Providence, la Providence indépendante et souveraine dans son règne sur l'esprit comme dans son règne sur la matière. Dieu ne nous devait pas le Christianisme. Mais conclure de ce que Dieu pouvait donner ou retenir le Christianisme et laisser fermée ou nous ouvrir cette voie de lumière et de bonheur, que l'homme n'a point à parcourir de son pas cette

carrière; que l'homme n'est pour rien dans l'affaire de son salut, que Dieu y fait tout et l'homme rien, et qu'il se sauve pour le Ciel, comme il respire sur la terre, parce que Dieu l'entourne d'un air respirable, c'est transporter dans la Religion l'homme-machine du matérialisme; c'est nier la liberté morale; c'est refaire un fatalisme en cherchant à le christianiser; c'est même rendre Dieu responsable de toutes les condamnations : pourquoi ne sauve-t-il pas toujours, puisqu'il est seul à le faire? et c'est enfin démentir toute la Religion et tout l'Évangile. Je ne sais alors à quoi sert la morale : elle n'est plus qu'une assez médiocre institution civile ; je ne sais pas mieux à quoi sert la prière : élu et sauvé, que demander de plus? réprouvé, vous priez en vain. Mais non ; l'enfant prodigue est pardonné , après être revenu chez son père. Jésus disait lui-même aux Juifs qui repoussaient son salut : *Vous ne l'avez pas voulu!* Après avoir adressé à la conscience, à la raison, à la foi de ses disciples le simple et impérieux appel : *Toi, suis-moi!* il les laissait libres de le suivre ou non.

Nous sommes tous, dans l'œuvre de notre rédemption individuelle, *co-ouvriers avec Dieu*; et saint Jacques a mis une netteté admirable de raisonnement à distinguer la part de Dieu et celle de l'homme dans l'œuvre commune, quand il a dit : *Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous*. En un mot, le salut est conditionnel, et Dieu nous sauve, si nous nous sauvons.

Il est évident que ces vues trouvent une garantie de plus dans la demande de l'Oraison Dominicale : *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Les mots n'ont aucun sens, les pensées n'ont aucune valeur, si cette demande ne signifie point que dans ce salut essentiellement conditionnel l'une des conditions pour que Dieu nous pardonne est que nous pardonnions.

Cette condition est-elle la seule? Suffit-il de pardonner? L'amour, la charité, la bénignité, l'oubli des torts et des offenses, est-ce là tout le Christianisme, et le surplus devient-il indifférent? Non, mes Frères, et Jésus n'a pas voulu qu'on pût

le croire. Aimer est sans nul doute le premier, le plus grand commandement et la voie la plus sûre pour arriver à un vrai et salutaire Christianisme. Mais lorsqu'on en est là, il reste à le compléter. Le Christianisme, outre les vertus qui ont la charité à leur base, se compose d'autres vertus. Dieu, qui est amour, est aussi sainteté, et si l'Évangile commande d'aspirer à être *miséricordieux comme Dieu lui-même est miséricordieux*, il commande aussi d'être *parfait comme Dieu est parfait et saint comme il est saint*.

Le désir de cette fidélité morale, de cette pureté, de cette perfection, complète et termine l'Oraison du Seigneur en ces termes : *Ne nous laisse point tomber en tentation, mais délivre-nous du mal*.

I. Des hauteurs des cieux, des souverainetés de la Providence, des splendeurs de la vérité, des soins de la vie et des émotions de l'amour, l'Oraison sainte nous ramène donc, en finissant, vers les plus tristes choses de ce monde, les périls des ten-

tations, les turpitudes du péché. Il le fallait, parce que tout homme est faillible et pécheur ; il le fallait, parce que dans le monde futur seulement l'homme sera *affranchi du péché*. Essayons d'aborder de front ces pénibles sujets et de nous consoler de la tristesse des pensées par la franchise des paroles.

Combien d'entre nous ont été tentés, sans avoir approfondi un si vulgaire accident de la vie morale et s'être bien rendu compte de ce que c'est qu'une tentation ! S'il suffisait d'en avoir éprouvé pour le savoir, qui ne serait instruit dans cette science ? Mais non ; il y a quelque chose à la fois de si naturel et de si perfide dans les tentations dont notre âme est assaillie pendant sa traversée de cette vie, que l'on s'épargne de les étudier et que souvent on s'en rapporte à une vague expérience.

Les tentations ne sont, en réalité, qu'une des formes de la pensée et de l'activité humaine.

Dans notre activité, il faut distinguer toujours l'idée et l'action, le vouloir et le faire, le projet et sa mise à exécution. Des ouvrages d'un seul ou-

vrier, il est possible de parler en ces termes importants et simples : Dieu dit ou veut *que la lumière soit ! et la lumière fut*. Là, l'intervalle de l'idée à l'acte s'efface ; la distinction n'existe pas ; vouloir et agir est pour l'Être suprême un seul et même fait ; ses volontés sont aussitôt accomplies que résolues ; en d'autres termes, en termes moins indignes de l'Être infini, l'activité infinie est instantanée et à travers l'immensité, qui n'est que son champ de travail, et à travers l'éternité, qui n'est que son temps d'exercice. Mais pour l'activité créée, telle du moins que l'homme la connaît et la possède, il y a distance de l'idée à l'action ; l'homme veut, se décide, prend son parti, et ensuite, il agit, il exécute, il produit au dehors ce qu'il a arrêté et résolu en lui-même. Cet intervalle entre sa volonté et la réalisation de sa volonté est rapide souvent comme la pensée même, et si court qu'aucun instrument, aucun calcul n'en peut trouver une mesure, même inexacte. Souvent, dans des circonstances données, l'héroïsme a des élans, l'amour des dévouements, l'affliction des désespoirs ; et

souvent aussi la force de l'habitude, si tenace et si tyrannique, a des retours, et quelquefois la colère a des transports d'une soudaineté, d'une promptitude telle que l'esprit s'épuise à concevoir cet excès de rapidité. Pourtant, quelque rapide que soit l'explosion, il y faut l'étincelle; le geste, le regard, l'acte extérieur n'auraient point lieu sans ordre de l'âme, et le fait demeure incontestable que notre activité passe et repasse sans cesse de l'idée à l'exécution. Il est même plus juste de dire simplement que l'homme est un être pensant, un être libre, et il n'est un être actif, qu'en sa qualité d'être pensant.

Dans ces considérations faciles, la théorie de la tentation se trouve tout entière. Quand l'homme pense ou veut le mal, l'idée se nomme tentation; l'acte se nomme péché. Le mal, en effet, n'est qu'une des directions, un des déploiements de l'activité humaine; aussi, il se compose de l'idée et de l'action, et dans tout ce qui est mal il y a toujours la tentation, corruption et péril intérieurs à étudier dans les replis secrets de notre âme, dans les profondeurs mystérieuses de notre volonté, et

le péché même, le produit extérieur de la passion intime, l'apparition visible de l'iniquité du dedans. Saint Jacques, avec cette naïveté de style qui caractérise si souvent l'Évangile, a dit : *Chacun est tenté, quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise, et quand la convoitise a conçu, elle enfante le péché.*

II. Cette analyse de la tentation se trouvera, dès que vous y regarderez de près, d'accord avec l'expérience. Comme tout devient idée en notre esprit, tout peut devenir tentation en notre cœur. Aussi y a-t-il des tentations de mille sortes, de mille formes, de mille degrés, variant à l'infini, survenant de partout, et diverses, quoique tendant toutes au même but, le péché, diverses comme le sont nos pensées mêmes.

C'est une tentation que cette facilité de faillir qui s'est tout à coup offerte, que cette solitude qui semble nous garantir l'impunité même de la honte, que cette vanité à contenter, cette perte à réparer, cette vengeance ou cette cupidité à satisfaire, cette passion, quelle qu'elle soit, à desservir;

c'est une tentation, parce que le moyen, le moment, l'occasion invite au péché; on n'y songeait point; l'âme était au repos, les mauvais penchants sommeillaient; tout à coup ils se réveillent au bruit du monde qui leur offre ce qu'il appelle une bonne et commode occasion; la tentation a pris la couleur de l'opportunité.

C'est une tentation que ces mauvais exemples donnés par de plus instruits, de plus élevés, de plus illustres, de plus sages que nous; par des hommes d'élite que l'on en croyait incapables, qui ont si belle renommée et si haute position, qui mieux que personne devaient savoir résister. On peut succomber où ils succombent; on peut se laisser vaincre où ils ont été vaincus.

C'est une tentation que ces conseils, ces flatte-ries, ces apologies du mal, ces satires du bien, ces leçons d'irréligion, de légèreté et d'indifférence, ou d'indépendance et de révolte, que l'on échange comme des défis, que l'on colporte comme des systèmes, et qui à l'oreille des faibles semblent un fidèle écho de la sagesse du monde et du bruit

que font entre eux dans leurs habiles disputes *les disputeurs du siècle*, ses guides, ses modèles, imprudents prometteurs de contentements qu'ils ne peuvent donner.

C'est une tentation que la fausse honte, ce despote ridicule et mesquin, mais si fort, de tant de consciences, qui porte si facilement à respecter Dieu moins que les hommes et à craindre leur jugement et leur blâme plus que le sien ; qui excite à une émulation de vanités et d'excès ; qui fait dire tant de choses qu'on ne croit pas, qui fait honorer tant de choses qu'on méprise, et qui, pour comble de tyrannie, oblige si souvent à feindre d'aimer ce qu'on hait ou d'aimer encore ce qu'on n'aime plus.

C'est une tentation que ces mauvaises lectures où la vérité est un piège qui conduit au mensonge ; où la charité est un leurre qui conduit à la révolte, d'une part, de l'autre à l'usurpation ; où la vertu est une invention nouvelle qui déplace le juste et l'injuste et les annule tous deux ; où la politique n'est qu'une négation raisonnée de la

morale et de la Providence ; où la religion, enfin, n'est que l'apothéose d'un nouveau paganisme, pire que l'ancien, l'adoration de nos passions, de nos vanités et de nos vices, et, en conséquence, la déchéance de l'Évangile.

Et c'est une tentation que ces idées du mal qui traversent notre imagination au moment que nous nous y attendons le moins : idées d'orgueil, où de nos succès nous attribuons tout ou presque tout à nous-mêmes et le reste à Dieu ; idées d'ambition, où nous mesurons notre position, non par les degrés franchis, mais seulement par ceux qui conduisent plus haut ; idées d'envie, où nous nous déplaçons cruellement dans les félicités d'autrui ; idées d'égoïsme, où, s'il se pouvait, nous mettrions le monde en pièces pour nous en servir sans scrupule ; idées de sensualité, où nous changeons la vie en une longue volupté, elle qui est bien plus une longue souffrance et un long travail.

III. A ces tableaux, qui ne se reconnaît, et qui n'a passé par ces choses ? J'ai tout réuni à dessein, pour vous faire tout embrasser d'un coup d'œil,

Mais au fond il y a là deux sortes de tentations distinctes, les unes qui viennent du dehors, les autres qui naissent en dedans ; les unes, ivraie croissant sur le sol du monde, les autres, ivraie croissant au fond de nos cœurs ; les unes, en un mot, extérieures, sociales, contemporaines, jetées au devant de nos pas par le siècle dont nous faisons partie, et qui portent sa livrée, reflètent ses mœurs, vivent de sa vie et sont impures de son impureté ; les autres, intérieures, privées, personnelles, résidu de l'éducation, fruits du tempérament, tendances du caractère trop souvent fortifiées par l'habitude ; poisons intimes cachés au plus profond de nos veines et qui circulent dans les replis de notre âme en y attaquant les sources de la vie.

De ces deux sortes de tentations, quelle est la plus dangereuse ? Est-ce à l'extérieur ou au dedans que notre fidélité rencontre l'ennemi le plus formidable ? La question, mes Frères, ne reçoit point de réponse absolue. Tout dépend du caractère. Il est des esprits qui se transportent sans cesse au dehors, qui débordent pour ainsi dire, qui se répan-

dent au loin par mille issues, qui ne savent que se livrer et non réfléchir, qui n'ont rien d'original, pas même leurs défauts, et ne vivent que par imitation... pour des esprits de cette trempe, les séductions, les enivremens du monde seront les plus périlleux ; dans la solitude, ils seraient bons ; mais la foule est pour eux une première tentation à laquelle ils cèdent, et dans la société ils sont mauvais. D'autres se replient sur eux-mêmes, concentrent dans leur cœur leurs penchans innocents ou coupables, n'acceptent que les relations qu'on ne peut éviter, et se tenant à l'écart des scènes et des luttes du monde, creusent de plus en plus la ligne qui les en sépare et s'enfoncent en eux-mêmes ;... pour eux, évidemment, les tentations les plus à craindre naissent de leur propre fonds ; c'est par cette voie, c'est par la culture assidue de cette solitude artificielle, qu'on se fait à l'avarice, à l'ingratitude, à l'orgueil, à la dureté de cœur, à l'égoïsme ; à l'égoïsme surtout, qui n'est qu'une solitude de faux bonheur.

Mais, en général, dans le cours ordinaire de notre

vie, dans la formation ordinaire de nos caractères, n'en doutez pas, les tentations les plus séduisantes, les plus périlleuses ne sont pas celles que le monde suggère autour de nous, mais celles que nous suggérons en nous-mêmes ; toujours on y retrouve des traits spéciaux qui expliquent leur puissance et leur triste supériorité.

Nos tentations intimes sont les plus conformes à nos goûts, puisque nous les choisissons. Le monde se trompe souvent à nos préférences ; nous ne pouvons nous y tromper , et ces séductions qui montent lentement ou quelquefois s'élancent avec impétuosité du fond de nos âmes, sont toujours en harmonie parfaite avec nos penchants les plus chers, nos habitudes les mieux prises ; ces convoitises-là ont juste la nuance qui nous plaît et s'arrêtent au degré précis où le plaisir se dissipant et comme entr'ouvert un moment, laisserait trop apercevoir le scandale ou le péché.

Elles ont le secret pour elles. Qui sait, si ce n'est Dieu, de quoi notre fantaisie s'occupe ? Qui sait, si ce n'est Dieu, de quels tableaux notre imagination

s'amuse ? Qui sait, si ce n'est Dieu, à quels désirs condamnables notre cœur s'est ouvert, pour s'en repaître, en attendant qu'ils soient assouvis ? On se fait ainsi un bonheur de son choix, sans confident, sans témoin et sans juge ; on jouit à sa manière en idée ; on se séduit soi-même en silence, et l'on ne sort pas de soi-même, par impuissance de réaliser les chimères illicites dont on s'est soi-même assiégé.

Ces tentations cachées le sont au point que nous les emportons partout avec nous ; elles nous accompagnent au dehors ; nous les retrouvons où nous voulons ; elles occupent notre oisiveté ; elles nous désennuient, quand le monde nous pèse, quand la vie nous déplaît ; hélas ! nous les retrouvons souvent où nous ne voulons pas, dans nos travaux qu'elles interrompent, dans nos fatigues qu'elles augmentent, dans nos tristesses qu'elles dénaturent, et jusque dans nos prières et nos communions, dont elles détruisent le charme en même temps que la sainteté !

Au fond, mes Frères, toute cette peinture de nos

séductions intérieures se résume en un seul trait, que nous en sommes bien plus maîtres ; elles nous appartiennent davantage, et de là leur plus grand danger, nous les caressons à loisir et nous y revenons à volonté..... O triste péril de notre vertu ! ô triste mélange de notre force et de notre faiblesse !... Rêves de nos nuits ! le matin vous dissipe ; vous êtes moins alors que les vapeurs légères qu'il dissipe aussi, et vous ne revenez point quand nous le voulons. Mais vous, rêves séduisants et impurs de nos jours, rêves de cupidité, d'ambition et d'orgueil, images impures de sensualité, chimères de convoitise qui vous changez si vite en réalité de transgression, vous revenez à notre commandement.... et ainsi, le pécheur se propose à lui-même ses péchés ; il les double pour ainsi dire et en jouit deux fois ; une fois avant de les commettre et une autre en les commettant... O Dieu ! *ne nous laisse point tomber en tentation !*

IV. Ce n'est pas tout ! La mort a ses tentations comme la vie ; on peut mettre de la vanité, de la présomption dans sa fin ; on peut mourir en son-

geant à autre chose ; on peut mourir pour les autres plus que pour soi ; on peut mourir en ne songeant qu'à soi ; on peut mourir , sans songer à Christ qui juge ni à Dieu qui attend. Regrets, murmures, révoltes, désespoir ; stérile retour vers la vie, stérile éloignement de la tombe, et aussi une inquiétude sans mesure pour le sort de ceux que nous aimons et l'oubli de cette promesse : *laisse tes orphelins et ta veuve, et j'en prendrai soin.....* Mes Frères ! voilà les tentations principales de la mort... O Dieu ! *ne nous laisse point tomber en tentation ni pour la mort ni pour la vie !*

V. Cette prière, que tout connaisseur de soi-même et que tout ami de la vertu doit désirer d'adresser avec ferveur, cette prière, de quel droit la proférer et quel fruit en attendre ? Si les tentations sont dans le monde et surtout si elles sont dans nos cœurs, les tentations sont donc inévitables, et que sert alors de prier contre elles ? N'est-ce pas se plaindre à Dieu de nous-mêmes ; n'est-ce pas se

révolter contre sa Providence, contre sa grâce qui nous laissent ainsi exposés ?

Que personne, lorsqu'il est tenté, ne dise : c'est Dieu qui me tente ; car comme Dieu ne peut être tenté par aucun mal, aussi Dieu ne tente-t-il personne, voilà l'enseignement positif et clair de l'Évangile. Non, Dieu ne s'est point fait le tentateur de l'homme ; car Dieu n'est point l'auteur du mal. Dieu ne veut point la perdition et la mort de ses enfants ; Dieu ne veut point que créés pour la sainteté, la félicité et la gloire, ils se jettent à corps perdu dans l'iniquité et l'affliction ; Dieu ne veut point qu'ils changent leurs purs penchants et leurs douces affections en passions impures et mauvaises ; Dieu ne sème point à dessein des écueils trompeurs devant nos pas, et ses révélations, ses commandements, ses œuvres, les joies et les ressources de la vie, les facultés de notre esprit et les sentiments de nos cœurs, ne sont point autant de pièges où il nous laisse nous prendre pour nous laisser nous perdre à jamais. C'est une explication de la création, c'est une loi de la Providence, c'est une

nécessité de la grâce que Dieu *ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie...* Qui donc veut la mort du pécheur?... Qui? Le pécheur lui-même. Le mal en l'homme et parmi les hommes, a l'homme pour auteur. Dieu crée et sauve; c'est nous qui nous perdons; l'homme se tente lui-même et les hommes se tentent entre eux, parce que l'homme est pécheur.

Tout ce discours, mes Frères, a dû vous expliquer le lien intime de la tentation et du péché. Sans tentation, il n'y aurait point de péché; mais on peut renverser l'idée et dire avec justesse que, par une sorte de répercussion funeste et inévitable, le péché, à son tour, fait la tentation et la ramène. Cela est vrai au point que le seul souvenir d'une transgression est souvent une séduction pour y revenir; l'expérience du mal engage au mal; l'impénitence, l'endurcissement, n'est qu'une sorte de tentation continue; on marche plus aisément et avec plus de confiance et de charme en un chemin où l'on retrouve la trace de ses pas; les iniquités font résoudre les iniquités; les excès font inventer

les excès; c'est *l'abîme qui appelle l'abîme au bruit de ses canaux.*

Et Dieu, au milieu de tout cela, que fait-il? Ce qu'il a fait toujours; ce qu'il a fait au-dessus des flots du déluge; il étend son arc sur la nuée; alors a confiance qui veut avoir confiance; alors regarde vers le météore lumineux qui veut y regarder. Dieu laisse l'homme être homme, l'humanité être l'humanité, le monde être le monde; Dieu laisse les générations humaines suivre jusqu'au bout leur sagesse et *marcher dans leurs voies*; Dieu laisse l'homme demeurer tel qu'il l'a fait, un être libre et responsable, et, à tous nos cris de détresse, l'Évangile, manifestant Dieu au sein de sa justice et de sa gloire inaltérable, répond avec saint Jacques : *Dieu ne tente personne*; chacun est tenté par lui-même; avec saint Paul : *Nul n'est tenté au-dessus de ses forces*, et dès lors plaignons-nous à Dieu, mais non de lui, plaignons-nous de nous-mêmes.

VI. C'est précisément parce que nous ne pouvons jamais attribuer à Dieu nos tentations, qu'in-

violable dans sa sainteté il n'y est point indifférent et impassible et que nous pouvons lui adresser la prière : *Ne nous laisse point tomber en tentation!* Dieu même ne peut entièrement nous les épargner, puisque, encore une fois, ce serait remettre de force l'innocence à la place du péché, et violenter notre liberté morale. Mais sa providence peut de deux manières répondre à nos prières; d'abord, en nous armant mieux contre les tentations inévitables, et en les rendant pour nous plus rares, plus courtes, plus faciles.

Dire à Dieu : *Ne nous laisse point tomber en tentation*, c'est lui dire : Occupe ma vie et remplis-la de travail, de telle sorte que les tentations ne puissent se glisser dans les intervalles d'occupation, de fatigue, de repos. Mes Frères, on dit communément : Celui qui travaille, prie; cela n'est pas vrai; le travail est une chose et la prière en est une autre. Mais on peut dire avec vérité : Celui qui travaille combat, et, de toutes nos luttes, c'est celle où la victoire est le plus assurée. Oui, le travail est la meilleure sauvegarde de la vertu; on n'a pas le temps de

cultiver les séductions et d'écouter les séducteurs quand on sait être assidu à sa tâche, quelle qu'elle soit, dans la vie, et la noble fatigue que ces labeurs nous causent ne donne que plus de force pour s'écrier assez tôt : *Retire-toi, Satan!*

Dire à Dieu : *Ne nous laisse point tomber en tentation*, c'est lui demander la sagesse de puiser sa force de résistance où Jésus lui-même cherchait la sienne, dans la Parole. *Il est écrit!* répondait-il au tentateur. Ah ! si nous subissions les séductions du monde et celles de nos propres cœurs, la main appuyée sur notre Bible de famille, toujours prête à nous fournir l'encouragement, l'espérance, la force nécessaire ; toujours prête à réveiller devant nous l'image chérie des parents, des amis, des bienfaiteurs qui nous l'ont donnée en priant Dieu qu'elle nous servît de divin préservatif contre le mal, mes Frères, que les tentations seraient plus faibles ! que nous serions plus forts, et que tous nos devoirs et nos sacrifices, toutes nos privations et nos larmes nous deviendraient plus faciles et plus doux !

Dire à Dieu : *Ne nous laisse point tomber en ten-*

tation, c'est lui demander de nous environner partout du sentiment de sa présence. Pendant le cours d'une tentation que vous accueillez, vous oubliez Dieu; vous l'éloignez de vous; la tentation y est, parce que Dieu n'y est plus, et si vous rappelez Dieu, si vous recourez à lui par la prière, si vous vous réfugiez dans son sein paternel et sous son infaillible regard, si vous rapprochez Dieu de vous, la tentation s'éloigne aussitôt, affaiblie, décolorée, vaincue, et se perd dans la distance, dans la distance incommensurable qui sépare le mal et Dieu.

Toutes ces ressources sont nôtres; il en est qui sont plus spécialement siennes; il en est où Dieu agit seul, quand il arrange le cours de notre destinée sous tous ses aspects, famille, éducation, entourage, carrière, fortune ou médiocrité, revers ou succès, longueur ou brièveté de vie, de manière que les tentations nous assaillent moins et deviennent plus rares, plus courtes, plus faciles. Nous touchons ici aux plus mystérieux secrets du gouvernement moral du monde, à ces soins journaliers, dirai-je ?

que Dieu prend de chacun de nous, de notre vie, de notre mort, de notre âme ; et qui peut se flatter de connaître même *le bord de ses voies* ? Mais quoi ! me direz-vous, n'est-ce pas trop prétendre ? Dieu peut-il conformer sa providence à notre faiblesse et modeler pour ainsi dire ses dispensations sur nos infirmités ? Dieu peut-il arranger notre vie de manière à ce que notre vertu y soit plus ou moins exposée ?... Oui, mes Frères, et je ne crains point d'invoquer votre expérience, pour vous démontrer qu'en priant dans ce sens vous ne demandez à Dieu rien de trop, rien d'impossible, rien d'impie. Retournez en arrière en faisant le compte de vos jours. Combien y en a-t-il, parmi vous qui m'écoutez, exposés maintenant à tous les périls de la vie de cette grande cité, jetés au sein de son tourbillon qui vous entraîne, pressés par les tentations de la fortune ou de la pauvreté, du plaisir ou de l'ennui, de la gloire ou de l'obscurité, qui, au milieu de ce tumulte triste ou enivrant, vous souvenez d'une époque de votre vie plus calme et plus silencieuse ; où plus loin du monde, plus près du temple, plus

près de la famille, savourant mieux ses innocentes joies et ses délicieuses affections, aimant mieux et vous faisant plus aimer, vos jours coulaient moins agités ou moins brillants, mais plus en sûreté contre le mal, plus remplis de paix, de travail et de religion, et quand alors, chaque soir, vous disiez à Dieu : *Ne nous laisse point tomber en tentation*, il vous exauçait plus qu'il ne vous exauce aujourd'hui..... Ce qui était autrefois, cependant, peut revenir. Le calme et la sécurité sont partout possibles avec Dieu, parce que Dieu est partout. C'est donc toujours notre faute quand la même prière n'amène point les mêmes résultats, n'appelle point les mêmes bénédictions; au sein de tous les orages du monde, Dieu est toujours le Dieu de paix..... O mes Frères ! cherchons donc près de lui notre unique refuge. Dans ce siècle, le plus fécond peut-être en tentations que Dieu nous ait envoyé, en tentations de tous genres, depuis celles de la terreur qui marche vers le désespoir jusqu'à celles de l'orgueil qui marche devant l'écrasement, prions avec une ferveur d'habitude qui réponde à

la grandeur de nos périls. Si nous plaçons ainsi notre confiance en Dieu, nous retrouverons, pour nos vieux jours, quelque chose de cette paix d'autrefois dont plusieurs de nous se souviennent ; et, quelque faibles que nous devons tous nous sentir au milieu de si grandes commotions où la vérité, la vertu, la religion semblent trembler sur leurs bases éternelles, nous nous rassurerons par la pensée que rien ne faiblit que nous-mêmes. Nous retrouverons notre force, en la puisant en Dieu ; certains de n'être jamais abandonnés dans la lutte incessante contre les tentations, nous dirons comme Jésus : *Je ne suis point seul, le Père est avec moi* ; car la vie, la mort, l'éternité, ne sont jamais des solitudes pour le croyant.

VIII

LA DÉLIVRANCE DU MAL.



VIII

LA DÉLIVRANCE DU MAL



Délivre-nous du mal!... car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire aux siècles des siècles!

(Saint Matthieu, VI, 13.)

MES FRÈRES,

La notion de Dieu comme notre Père céleste, sa toute présence et sa souveraine grandeur ; le culte qui lui est dû, lien touchant et sacré entre l'homme et Dieu que chaque instant de notre existence peut resserrer ; le triomphe de la vérité, qui n'est que ce que Dieu pense ; le progrès de la vertu, qui n'est que ce que Dieu veut ; les humbles besoins de la vie terrestre, qu'il n'est permis ni de négliger ni de dédaigner : la réconciliation et la paix entre l'hu-

manité et Dieu et celle des hommes entre eux ; une sauve-garde divine contre le péril toujours imminent des tentations , voilà l'Oraison Dominicale, et on peut le dire, voilà la Religion chrétienne ; l'une est donc un résumé fidèle de l'autre. C'est naturellement, sans effort de commentaire, sans abus de déductions, qu'une piété éclairée et réfléchie découvre ainsi une analyse succincte de la morale, de la doctrine et de l'espérance du Christianisme dans la prière du Seigneur ; et répétons-le une dernière fois : quoi d'étonnant, quand c'est Jésus qui enseigne à prier, que fondateur de la nouvelle alliance, consommateur de la foi et garant de l'immortalité , il les exprime toutes en quelques mots de prière.

De cette prière, quel sera le dernier vœu !

Il est donné , il est inspiré par le système entier de la religion révélée.

Pourquoi la Promesse?... Pourquoi, dès l'envahissement de notre monde par le péché et l'empire cédé par l'âme humaine aux passions mauvaises sur les purs sentiments que le Créateur y avait ver-

sés ; dès la première préférence donnée par la force native de notre indispensable liberté , au mal sur le bien et au faux sur le vrai ; dès le premier abus de nos admirables facultés d'intelligence, de jouissance et d'amour, pourquoi la main divine a-t-elle jeté une nouvelle semence de vie dans ce monde de mort ; pourquoi la voix divine a-t-elle promis que la prépondérance du péché ne serait point définitive et qu'un descendant de la femme *écraserait la tête du serpent* ?

Et pourquoi la Vocation?... Un homme est choisi parmi tous les hommes, une race parmi toutes les races, et cette faible et misérable postérité d'un berger de Chaldée devient le peuple unique de Dieu, veille seule au sanctuaire de notre Père céleste, tandis que le monde entier, ses sages et ses héros, ses hommes de génie et même ses hommes de bien, veillent au culte d'absurdes, d'infâmes ou de cruelles idoles ; conserve ainsi vivante dans le monde pendant les longs siècles du paganisme la pure notion de Dieu et la promesse d'un Sauveur, ne voit périr l'économie qui lui fut confiée qu'en

refusant de la laisser atteindre son but, survit et à sa nationalité et à sa religion et se disperse par la terre entière comme témoin d'une vérité dont elle ne veut pas ?

Et pourquoi la Loi?... Pourquoi cette race d'Abraham, à tous ses privilèges, joint-elle celui de posséder seule dans l'antiquité une législation de céleste origine, excellente pour le temps de sa durée et impossible après, excellente pour le théâtre de son règne et impossible ailleurs, excellente pour cette forme de société et cette mesure de civilisation et impossible pour toute autre, de telle sorte que cette race d'Abraham voit ses lois et ses rites, ses lois et ses croyances, ses lois et sa mission liés au point qu'il lui est impossible de se maintenir en corps de nation sans se maintenir en corps de sacerdoce et que, durant des siècles d'attente, le nom d'Israël ne s'effacera du sol de la Judée que si le nom de Jéhova en est effacé avant que le nom de Jésus y soit écrit sur une crèche, une croix et une tombe !

Et pourquoi la Prophétie?... Pourquoi à travers

les âges, les révolutions, les développements de la première alliance, cette longue marche des hommes inspirés, patriarches, juges, rois, législateurs, pontifes, prophètes surtout, chacun apparaissant au jour où son génie, ses vertus, ses passions même serviront à l'ensemble des vues divines ; chacun inspiré au degré nécessaire et mis providentiellement en état et en demeure de donner sa part de vigilance à la conservation de la vérité ; pourquoi ces prophètes, surtout, prédisant chacun selon qu'il est utile pour le temps, ajoutant par chaque nouvel oracle un degré de lumière aux promesses, une espérance à l'espérance du Messie, et tous occupés à détromper d'avance le peuple du culte de la forme pour le disposer au culte de l'idée et préparer de loin, au sein de l'économie la plus rituelle, le mosaïsme, la religion la plus spirituelle, l'Évangile?

Enfin, pourquoi l'Évangile et l'Église ? Pourquoi tous les événements immenses et simples que ces deux mots rappellent ; pourquoi un enfant endormi dans cette crèche, un docteur nouveau dans la chaire profanée de Moïse, un premier communiant

à cette première Eucharistie et un crucifié sur cette croix si bien maudite, et un mort dans ce sépulcre si bien scellé, et un ressuscité dans cette immortelle gloire, et plus tard, ces étonnants triomphes de quelques péagers et de quelques pêcheurs qui, en trente ans, répandent le Christianisme dans le monde policé du Tibre à l'Euphrate?

Pourquoi toutes ces choses? Mes Frères, ce fut simplement pour nous *délivrer du mal*.

Aussi, c'est là le dernier mot, le dernier vœu de la prière du Seigneur.

I. L'activité humaine, nous l'avons reconnu, se résout en deux phases distinctes, l'idée et l'action, et quand cette activité s'engage dans la voie des transgressions, l'idée, c'est la tentation; l'action, c'est le péché; d'où il suit que la tentation ne conduit pas nécessairement au péché, qu'après avoir passé par l'une il n'est point inévitable de passer à l'autre, et qu'après avoir dit : *Ne nous laisse point*

tomber en tentation, ce qui n'est pas toujours possible, il reste à dire : *délivre-nous du mal!* Le mot qui, dans le texte original, rattache l'une à l'autre les deux dernières demandes de la prière de Jésus, justifie pleinement cette explication. La tentation, en effet, ne dépend pas toujours de nous ; le péché, au contraire, dépend toujours du pécheur, et pour revenir aux naïves expressions de l'apôtre, *quand la convoitise a conçu, elle enfante le péché*; mais elle peut ne point concevoir.

Ces principes posés, ces distinctions admises, la grande question s'élève : de quelle délivrance du mal est-il mention dans la prière du Seigneur ?

S'agit-il d'une sainteté, d'une perfection immédiate et instantanée nous arrivant du jour au lendemain, et dès lors absolue, irréprochable, sans tache et sans tare comme les victimes des grandes fêtes, seules dignes d'être immolées sur l'autel des holocaustes ; d'une sainteté, d'une perfection telle que dès ce premier moment aucune impureté ne l'effleure, aucune séduction ne l'attire, et qui peut

dire à Dieu : *Me voici, j'ai assez fait toute la volonté* et ne te dois plus rien ! S'agit-il de cette impeccabilité soudaine que l'ancienne théologie a rêvée quand elle a porté ses propres exagérations à l'extrême, que l'Esprit saint se chargeait, disait-elle, de fonder et d'entretenir dans notre esprit, de telle sorte que déplaçant à force de vertus les notions du juste et de l'injuste, les péchés n'étaient plus des péchés pour un converti, un élu, un régénéré ; mais ils gardaient leur iniquité pour qui ne l'était point. Mes Frères, je doute que dans l'histoire de l'orgueil humain, il y ait quelque chose de plus fort que ce simple fait : le mot *impeccabilité* devenu un mot de la langue des hommes... S'agit-il enfin de cette vie si improprement nommée *contemplative*, où l'on regarde devant soi dans le vide, où sous prétexte d'assiduité de prière et de haine du monde on veut honorer le Créateur en dédaignant toute la création, en se tenant loin d'elle ; de cette vie d'oisiveté, superbe et douceuse où l'on dépense ses forces à les étouffer, où l'inutilité et l'anéantissement moral usurpent la place de la cha-

rité et de la vertu absente, où pour mieux s'assurer de ne point faire le mal, on s'étudie, on s'acharne, on s'épuise à ne rien faire; comme si ne rien faire n'était pas un des péchés les plus grands. N'en doutez pas, il est beaucoup de pécheurs qui pèchent moins que ces prétendus saints. Non, la fin de la prière du Seigneur ne se rapporte ni à une perfection idéale, vaine chimère de poésie, ni à un état subit de grâce et d'impeccabilité, vaine chimère de fanatisme, ni à l'insolente indolence de la vie contemplative, qui n'est qu'un piège et qu'un masque d'orgueil. L'esprit humain, dans sa facilité d'exagération, dans ses emportements d'exagération, peut outrer toute chose, même la morale, la prière, la Religion; alors par la justice, il arrive à l'injuste; par le scrupule, au péché; par la ferveur, à l'impiété; par la vérité, à l'erreur, et par la Religion, à la trahir et à offenser Dieu. Soutenir que l'Évangile autorise ces excès, ne pas voir que l'Évangile est au contraire une protestation continue contre ces erreurs pleines de calamités et que l'exemple et l'enseignement de Jésus sont à la juste

mesure qui convenait à l'humanité, c'est refaire un évangile différent du sien.

Mais quoi ! me dites-vous , y a-t-il une borne à cette perfectibilité de l'homme que toute saine philosophie reconnaît et que l'Évangile sanctionne et recommande à son tour sous les noms de régénération et de sanctification ? Ne serait-ce pas mettre les demandes de l'Oraison Dominicale en contradiction, puisque le vœu y est exprimé que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel ? Voulez-vous donc limiter tristement l'influence du Christianisme et le progrès de l'humanité, désespérer et ralentir nos efforts et vouer le monde, le monde devenu chrétien, à d'éternelles iniquités ? Non, mes Frères ; le Christianisme est la religion de l'impossible ; c'est là (et si ce mot vous cause quelque inquiétude, la suite de ce discours nous y ramènera, et je prends l'engagement de vous rassurer), c'est là son plus beau caractère, et l'un des sceaux de sa divinité. Mais c'est précisément parce que la perfection est le dernier but de l'Évangile, qu'il faut se garder sur la route de se laisser arrê-

ter en chemin par ces fausses perfections qu'on a osé nommer états de grâce et qui ne sont que des états d'orgueil et d'erreur; par ces illuminations de l'esprit qui ne sont que des ténèbres visibles; par ces prétendues impossibilités de pécher qui ne sont qu'une des ruses de Satan *déguisé en ange de lumière*. Et c'est quand d'un sens rassis on a fait justice de ces erreurs, que la recherche du bien, la notion du devoir, le désir de la sanctification se présentent le mieux à notre âme, éclairés de la douce lumière de la foi qui nous montre la vertu toujours aimable, parce qu'elle nous la montre toujours possible.

II. Interprétez dans cet esprit le dernier vœu de l'Oraison Dominicale, et voyez quel sens salutaire et facile s'y découvre à l'instant : le fidèle vient de demander *de ne point tomber en tentation*, et si la tentation ne peut s'éviter, il demande d'être *délivré du mal*, c'est-à-dire avant tout du mal même où la dernière tentation, la tentation présente, peut le précipiter. La liaison naturelle des idées indique donc qu'il s'agit ici avant tout du

mal actuel, du mal présent, du mal qui est là devant nos yeux, sous nos pas, à nos côtés; il s'agit du premier combat à livrer, du premier ennemi à vaincre, du premier triomphe à obtenir; il s'agit du danger et du devoir de l'heure qui sonne et du jour qui passe. Mes Frères, n'est-il pas certain qu'en fait de tentations et de vertus, il faut courir au plus pressé; avisons au présent et aux obligations qu'il amène; *le lendemain se souciera de ce qui le concerne; à chaque jour suffit sa peine*, non-seulement pour les travaux, les épreuves et les larmes, mais aussi pour les vertus; vous pouvez *toutes choses par Christ qui vous fortifie*; mais commencez par celle du moment; orgueilleux, commencez par vos illusions d'orgueil; avares, par vos adorations de l'argent et de l'or; cupides, commencez par vos recherches de fortune; impurs, commencez par vos emportements de sensualité; vindicatifs, commencez par vos projets de vengeance; ambitieux, commencez par vos plans d'élévation; égoïstes, commencez par votre égoïsme, commencez par vous-mêmes; commencez-tous par le péché favori

de votre vie, par la passion dominante de votre cœur, et vous serez exaucés dans la prière : *Délivre-nous du mal!*

III. Cette interprétation toute pratique sauve une autre erreur. On aime quelquefois à prendre ce vœu dans un sens vague et universel ; on se laisse aller à croire qu'il s'agit de prier pour la réformation du monde, l'amélioration de l'humanité, l'extirpation du mal de la face de la terre, la diffusion de l'Évangile parmi les races encore plongées dans les délires de quelque religion ténébreuse ; on s' imagine qu'il est question de ces grandes misères et de ces grandes iniquités sociales, vastes péchés que toute une génération commet et qui pèsent à travers ses tombeaux sur les générations qui suivent, tyrannies, proscriptions, guerres, persécutions, esclavages.... Vous êtes chrétiens, tous les hommes sont vos frères, et Dieu est le Dieu de tous ; priez-le *de les délivrer tous du mal* ; priez-le de faire éclater à tous les regards sa sainteté et sa justice ; priez-le d'ouvrir sous tous les yeux humains le livre sacré de l'Évangile ; et comme il est

juste de le faire, comme les premières demandes de l'Oraison Dominicale l'expriment, prenez intérêt à tout le bien qui se produit, prenez pitié de tout le mal qui se commet sous les cieux. C'est sur la terre entière, je vous l'ai démontré, que doit s'accomplir la volonté divine. Mais songez que le progrès général ne se compose, après tout, que de conversions individuelles; débutez (je suis naturellement amené à vous le redire) dans la conversion de l'humanité par la vôtre; au lieu de vous mettre témérairement à extirper l'ivraie du champ du monde, immense moisson qui demande plus de temps et de pouvoir que vous n'en aurez, extirpez ce germe secret d'ivraie maudite que vous-même portez en votre âme, et vous travaillerez mieux à délivrer du mal le reste des hommes, quand vous aurez réussi, en priant, à vous en délivrer vous-même.

IV. Est-ce là rétrécir et rapetisser les fruits de cette prière et amoindrir leur salutaire abondance? Non; par cette simple raison que l'Oraison Dominicale, nous l'avons reconnu, appartient à qui veut

la dire ; il n'est aucun homme qui n'ait droit de l'adresser ; elle arrive donc, elle sert donc à la sanctification de tous par la sanctification de chacun ; et c'est ainsi, mes Frères, que le cours de nos idées et le sens de la prière nous ramène à ces deux grandes doctrines du Christianisme sur lesquelles il importe de revenir : le devoir toujours possible et le progrès toujours illimité.

On a voulu faire du Christianisme un bercail fermé où il n'entre qu'un nombre fixé d'avance de brebis ; un bercail dont le maître ne serait point le pasteur de tous, et se tiendrait sur le seuil pour chasser loin de lui dans les déserts et *les ténèbres du dehors* ceux qu'il ne compterait point parmi ses favoris ; on a voulu faire du Christianisme en ce monde et du salut dans l'autre un privilège de naissance ou de choix que ne peuvent plus tard perdre ceux à qui il a été donné, ni acquérir ceux qui ne l'ont point reçu ; on a voulu, par une conséquence inévitable de ces désolantes espérances qui partagent l'humanité, et dans son sein les races, les églises, les familles, en réprouvés... quoi qu'ils

fassent, et en élus... quoi qu'ils fassent aussi... on a voulu prouver qu'il n'y avait pas de vertu possible chez un homme, quel qu'il soit, qui n'était pas divinement désigné pour la vertu; que ses bonnes œuvres n'en étaient pas, et que, voué par un irrévocable décret au mal et au péché, il péchait sans le savoir, même en croyant faire le bien... Voilà ce que l'homme, dans sa démence, a cru trouver dans l'Évangile, et dans ce même Évangile, nous trouvons que Jésus donne au monde un modèle unique, un modèle commun de prière, et veut que tous ses fidèles disent à Dieu : *Délivre-nous du mal!* Quoi! le Christ, qui est la vérité et la fidélité même, le Christ qui ne peut tromper ni mentir, le Christ a voulu que des milliers de ses disciples demandent chaque jour à Dieu l'impossible, demandent chaque jour d'être soutenus pour ne point tomber, et il faut qu'ils tombent; demandent chaque jour d'être délivrés du mal, et il faut qu'ils le commettent? Pensez-y bien : si un seul mal est nécessaire et inévitable, si un seul pécheur est forcé de pécher, pour lui, la prière de Jésus est un piège,

une tromperie, une fausseté ; et c'est Jésus qui l'a trompé, c'est Jésus qui lui met à la bouche cette prière dérisoire, c'est Jésus qui lui enseigne de demander à Dieu d'être bon, sachant de sa science infallible que Dieu lui-même a décidé qu'il serait méchant.... Mes Frères, voulez-vous appeler cela folie ou blasphème?... Faites mieux, et appelez cela des deux noms à la fois... Tirons le voile sur ces excès de fanatisme qu'il est déplorable d'avoir à exposer encore, et revenons aux douces lumières de piété et de foi, aux tendres excitations vers le bien que nous puissions dans l'oraison accomplie de notre divin Maître. Oui, puisque Jésus veut que tout homme, que tout disciple, que tout fidèle puisse demander d'être *délivré du mal*, c'est que chacun peut l'être pour chaque péché ; c'est que le péché n'est jamais inévitable ; c'est que le devoir est toujours possible ; c'est que nos tâches sont toujours mesurées à nos forces ; c'est que Dieu, notre Père, n'a voué aucun de ses enfants à la perversité et à la perdition ; c'est que le chemin du céleste bercail et la porte qui y conduit s'ouvrent devant tous nos

pas, et que tout pécheur qui dit : Je ne puis être bon, ment, et à lui-même, et à Christ, et à Dieu, et n'a jamais su bien dire au Seigneur : *Délivre-nous du mal!*

V. *Délivre-nous du mal*, et chacun, vous ai-je dit, peut être délivré de chaque péché. Voilà, mes Frères, la garantie et la preuve que le progrès, selon l'Évangile, est toujours illimité, et qu'il faut donc aspirer, par la cessation du mal, à ce que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au Ciel. Est-il une seule transgression dont vous deviez vous dire, dans le secret de votre conscience : De cette transgression, il est impossible que Dieu me délivre, et il est inutile que je l'en prie ! Non, sans doute, et parmi toutes vos fautes, vous n'en trouveriez pas une seule (je viens de le démontrer, car ce qui est vrai d'un péché, l'est de tous), vous n'en trouveriez pas une seule frappée de ce cachet de fatalité ; le croire, encore une fois, serait redevenir païen. Priez donc, priez sans vous lasser ; dites et redites sans cesse à Dieu : *Délivre-nous du mal*, et cherchez, cherchez une borne aux progrès que la prière

de Jésus ouvre ainsi devant vous... Mes Frères, vous n'en trouverez pas. Le Christianisme, vous ai-je dit, est la religion de l'impossible. Nous sommes à demi-matière, et environnés de toutes parts d'un monde matériel admirable qui nous presse et nous accable sous le nombre de ses merveilles; *Dieu est esprit*, et le Christianisme nous enjoint un culte *en esprit et en vérité*. Effacez-vous de devant moi, autels, sanctuaires et temples; symboles et sacrements même! Qu'y a-t-il là d'assez spirituel pour l'adoration en esprit?...

Nous sommes sans cesse à la recherche d'un bonheur que toutes les joies et même les tendresses du monde ne peuvent nous donner; si elles nous le donnaient, les mécomptes et les deuils se chargeraient tous les jours de nous le ravir, et le Christianisme nous offre une paix supérieure à tout entendement et permanente dans le cœur qui a pu la recevoir...

Nous sommes avides d'immortalité au point d'y croire par instinct, et nous avons à subir la mort qui ressemble le plus au néant, de telle sorte qu'à

chaque deuil il nous paraît toujours au premier moment, en présence de ce silence immobile, insensible, froid, de ces lèvres sans parole, de ces yeux sans regards, de ces mains sans étreinte, il nous paraît qu'il s'agit d'un adieu et non d'un revoir, et le Christianisme nous déclare que *la mort est engloutie en victoire, que l'immortalité est mise en évidence, que personne n'est mort, qu'il n'y a point de morts, mais des absents, que tous vivent près de Dieu....* et il nous interdit de nous laisser tromper un moment par ces mensonges funèbres de nous laisser préoccuper par la dissolution d'un peu de poussière...

Nous sommes faibles dans nos luttes, irrésolus dans nos dispositions, enclins au mal, transgresseurs de la loi, et le Christianisme nous appelle à une charité, à une sainteté dont celle de Jésus est le modèle et celle de Dieu la mesure. *Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait, et devant tout péché, quel qu'il soit, vous avez à vous arrêter pour dire : Délivre nous du mal!...* Ne sont-ce pas là des impossibilités

tés?... Oui, mes Frères; mais ce sont des impossibilités pour le monde et le temps, tels que vous les connaissez et les mesurez; et l'humanité doit vous survivre, et il y a dans l'avenir plus de choses que votre expérience n'en prévoit, et vous êtes créés pour le Ciel et l'éternité; et l'impossible prend d'autres noms en religion; il s'appelle le progrès en ce monde et l'infini dans l'autre, et notre Religion conduit par toutes ses voies au progrès et touche de tous côtés à l'infini; et c'est par l'impossible ainsi entendu, qu'il fallait prendre un être perfectible, immortel, qui a l'immortalité devant lui pour continuer ses perfectionnements et s'avancer vers Dieu de gloire en gloire; vers Dieu, qu'il n'atteindra jamais, mais dont il se rapproche toujours; vers Dieu qui a un bonheur à nous donner en récompense de chaque progrès; vers Dieu qui veut que chaque vérité reconnue conduise à des vérités plus hautes, chaque sainteté conquise à des saintetés plus sublimes, chaque amour à des amours plus doux et chaque félicité à des béatitudes croissantes; vers Dieu qui, pour premier pas de ces ef-

forts remplissant et le temps et l'immortalité, nous demande de lui dire à chaque occasion de péché : *Délivre-nous du mal!... Vous donc, quand vous priez ainsi, n'oubliez pas que c'est vous mettre en marche vers la perfection, vers l'infini, vers Dieu.*

Dans ces révélations heureuses ou magnifiques que l'Oraison Dominicale suggère à la piété, dans ces grâces qu'elle annonce, dans ces espérances qu'elle confirme, qu'y a-t-il dont nous puissions nous faire honneur? Rien.

*Notre Père qui es aux cieux!... Il sait de quoi nous sommes faits; il sonde notre être jusqu'au fond; il voit notre âme à nu; il n'a nul besoin de nous suivre du regard; c'est nous qui avons besoin de sa connaissance, et quand nous croyons la saisir, elle nous échappe, perdue de vue dans l'infini où, si nous osons nous engager, nous sommes bientôt réduits à dire, avec l'Évangile : *Personne n'a jamais vu Dieu.**

Que ton nom soit sanctifié!... Et que lui revient-il

de nos sacrifices et de nos adorations ? Qui sommes-nous, pour lui bâtir des temples, lorsque *les cieux, et les cieux même des cieux, ne peuvent le contenir ?* Nos prières sont inutiles à sa providence ; *il sait de quoi nous avons besoin, avant que nous le lui demandions.*

Que ton règne vienne ! Dieu est la vérité et possède la science suprême.

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au Ciel ! Dieu est la sainteté même, et possède la perfection absolue.

Notre science et notre vertu sont donc comme un néant devant lui.

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien !... Oui, car nous sommes si peu de chose que notre vie actuelle et tout ce qu'elle renferme de génie, de beauté, de gloire et d'héroïsme, peut dépendre de quelques grains de blé de plus ou de moins et que cependant les miettes de pain indispensables à l'entretien de notre existence ne nous appartiennent pas.

Pardonne-nous nos offenses comme nous pardon-

nous à ceux qui nous ont offensés!... Oui, car esclaves révoltés contre le plus grand, le plus légitime des maîtres, nous poussons à bout notre révolte en combattant entre nous, et cette double guerre nous laisse encore un reste d'énergie pour être en guerre avec nous-mêmes.

Ne nous laisse point tomber en tentation, mais délivre-nous du mal!... Et comme Dieu ne tente personne, nous sommes donc les auteurs des pièges où nous demeurons pris; nous nous fatiguons, nous nous épuisons à creuser nous-mêmes l'abîme, en gardant la force de nous y précipiter.

O mes Frères, que sommes-nous donc devant Dieu, que sommes-nous devant Christ; rois de ce monde, quel règne que le nôtre, tant que nous ne savons pas régner sur nous-mêmes! Que notre puissance est quelque chose de misérable, et que notre gloire est un pâle reflet de celle qui aurait dû nous appartenir comme enfants de Dieu créés à son image, si cette image était restée pure et resplendissante au fond de notre être!

Que dirons-nous donc, et quel langage convient

sur nos lèvres, si ce n'est l'adoration que l'Évangile ou l'Église..... (et qu'importe que ce soit l'un ou l'autre pour une louange si convenable à la majesté divine et à notre misère) a consacrée pour clore la prière du Seigneur : *C'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire!* Voilà bien l'aveu d'humilité profonde et d'entière dépendance, voilà bien le cri d'ardente gratitude qui doit jaillir de tous nos cœurs. Comparez ce que vous êtes et ce que vous sollicitez; pesez comme d'une main l'Oraison Dominicale et de l'autre vos droits; mesurez-vous vous-même à cette échelle de grâces inappréciables, et mettant en balance ce que vous méritez et ce que Dieu vous permet de lui demander par Christ, voyez si le front dans la poudre c'est trop dire que de lui dire : *le règne, la puissance et la gloire sont à toi!*... Il est vrai par vous-mêmes, vous n'êtes rien, et n'avez droit à rien; mais comme chrétiens, vous avez droit au Christianisme, et dans tous ces trésors de la prière du Seigneur... O immensité de l'amour de Dieu!... il n'y a rien de trop pour vous. Admirable

et touchant mélange de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme; sa religion l'abat devant Dieu jusque dans un néant sans nom; et tout à coup, le relève et le déclare citoyen des cieux, concitoyen des anges, enfant de Dieu, frère de Christ, destiné à l'infini d'une immortalité excellente. Ainsi, vous le voyez; cette humilité, cette dépendance, cette gratitude s'unissent dans cette adoration finale à une confiance inébranlable en la bonté de Dieu et l'amour de Christ... A Dieu le règne et la puissance!... et s'il règne, s'il est tout puissant, il est libre d'exaucer le plus obscur, le plus pauvre, le plus timide de ses serviteurs qui, du sein de sa misère, veut devenir riche de toutes les demandes de l'Oraison Dominicale accordées à la fois..... A Dieu la gloire! il nous exaucera très certainement; car sa gloire n'est que sa bonté. Et tous ces attributs de son infinité lui appartiennent *aux siècles des siècles*, et il y a reversion de cette idée sur nous; il y a partage de cette existence avec nous; éternel, c'est pour l'éternité qu'il nous exaucera. Réjouissez-vous dans votre foi, votre espérance et votre

amour, disciples de Jésus, qui *priez ainsi*; votre prière condense votre Christianisme et cette prière vous suffit, parce que votre Christianisme suffit à votre vie, votre mort et votre immortalité... Dans un sentiment profond d'adoration et d'amour, dans un élan unanime de reconnaissance, recueillez-vous tous, disciples du Sauveur! pour élever au ciel d'où Dieu vous contemple l'antique et pur hommage de la foi chrétienne: c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire aux siècles des siècles!

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER SERMON.

	Pages.
Dieu notre Père.	1

SECOND SERMON.

La Sanctification du nom de Dieu.	33
---	----

TROISIÈME SERMON.

Le Règne de Dieu.	59
---------------------------	----

QUATRIÈME SERMON.

La Volonté de Dieu.	89
-----------------------------	----

CINQUIÈME SERMON.

Le Pain quotidien.	117
----------------------------	-----

SIXIÈME SERMON.

Le double Pardon des offenses.	147
--	-----

SEPTIÈME SERMON.

Les Tentations.	177
-------------------------	-----

HUITIÈME SERMON.

La Délivrance du mal.	207
-------------------------------	-----



EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE DE

JOËL CHERBULIEZ

Place de l'Oratoire, 6, près la rue du Coq-Saint-Honoré,
en face le Louvre, au premier.

A GENEVE, RUE DE LA CITÉ.

Famille (la), son influence sur le développement et le progrès de l'être moral, par Eug. Buisson, pasteur président de l'Eglise de Lyon. Paris, 1849, 1 vol. in-12, format anglais: 2 fr. 50 c.

Christianisme (le) **expérimental**, par Ath. Coquerel, pasteur, représentant du peuple. 1 vol. in-12, format anglais. 4 fr. 50 c.

Discours (nouveaux) familiers d'un pasteur de campagne, par J.-I.-S. Cellérier. Genève, 1827, 2 volumes in-8. 12 fr.

L'Oraison dominicale, considérée comme un résumé du Christianisme (8 sermons), par Ath. Coquerel. Paris, 1850, 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

Homélies, ou Nouveaux sermons sur divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, par J.-I.-S. Cellérier. Genève, 1831, 2 vol. in-8. 12 fr.

Liberté, Égalité, Fraternité, sermon prononcé dans le temple Sainte-Marie par M. le past. Ath. Coquerel. 2^e édition, in-8. 50 c.

Questions du jour (Liberté, Égalité, Fraternité) et **le Règne de Dieu**, sermons, par Fr. Vidal, past. de Bergerac. Paris, 1849, in-8. 1 fr. 50 c.

- Sermons (trois) sous Louis XV**, par A. BUNGNER, 2^e édition. Paris, 1850, 3 vol. in-12. 7 fr. 50 c.
- Application des principes du Christianisme** au commerce et aux affaires ordinaires de la vie, développée dans une suite de sermons, par CHALMERS, trad. de l'anglais par PONS, past., 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.
- Biographie sacrée**, par M. Ath. COQUEREL, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris, deuxième édition, revue et augmentée d'un Essai historique et critique sur les dates de la Bible. Ouvrage adopté par le conseil royal de l'Instruction publique et autorisé par M. le Ministre pour être donné dans les maisons d'éducation. Valence, 1841, 1 vol. grand in-8. 9 fr.
- Calendrier** (le), poème, par M. Ath. COQUEREL, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris. Paris, 1840, deuxième édition, in-8. 1 fr.
- Catéchisme chrétien de Hébel**, trad. de l'all. et augmenté d'articles supplém., par M. MONTANDON, past. adj. à Paris. Paris, 1839, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.
- Catéchisme**, ou Abrégé de l'Histoire sainte et du Catéchisme, par J.-F. OSTERWALD, pasteur de l'Église de Neuchâtel. Nouvelle édition. Mulhouse, 1837, in-12, broché. 50 c.
- Catéchisme**, ou Introduction sur la religion chrétienne, nouvelle édition. Genève, 1843, in-12. 1 fr. 50 c.
- Le même*, abrégé. Genève, 1839, in-12. 1 fr. 25 c.
- Le même*, historique, à l'usage de l'enfance. Genève, 1840, in-12. 1 fr. 50 c.
- Chrétienne**, ou les Mariages mixtes, par J. MASSÉ. Valence, 1838, 1 beau vol. in-12. 1 fr. 75 c.
- Commencement et progrès de la vraie piété**. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.
- Conférence sur la prière**, par J. MARTIN, pasteur de Genève. 1 vol. in-12. Paris, 1849. 1 fr. 50 c.
- Conférences et Sermons**, par P. BASSET. Genève, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

Conférences sur l'Histoire ecclésiastique,
par E. CHASTEL, pasteur à Genève.

Première partie, 1 vol. in-8. Valence. 3 fr. 50 c.

Deuxième partie, 1 vol. in-8. Paris, 1848. 3 fr. 50 c.

Conférences sur la Rédemption, prêchées à
Genève par M. J. MARTIN, pasteur de Genève.

Première partie, 1 vol. in-8. Paris, 1846. 3 fr.

Deuxième partie, 1 vol. in-8. Genève, 1847. 3 fr.

Cours d'études de la Religion chrétienne
en forme de discours, par J.-S. ANSPACH, Genève, 7 vol.
in-8. 15 fr.

Cours de Morale religieuse, par M. NECKER.
Genève, 1800. 3 vol. in-8. 10 fr.

Cours de Religion chrétienne à l'usage des
catéchumènes, par M. Ath. COQUEREL, pasteur à Paris.
2^e édition. Paris, 1842, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Culte (le) des Cabires chez les Irlandais, par Ad.
PICTET. Genève, 1824, in-8. 1 fr. 50 c.

Devoirs (les) des Communians, par J.-R. ÖSTER-
WALD. Genève, 1770, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Dévotions à l'usage des familles, par J.-A.
MARTIN. Genève, 1810, 2 vol. in-8. 4 fr.

Discours familiers d'un pasteur de campagne, par
J.-I.-S. CELLÉRIER. 2^e édition, augmentée d'un discours
inédit. Paris, 1845, 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.

Dogmatique chrétienne, par J.-J. CHENEVIÈRE.
Genève, 1840, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

Élise, ou Histoire et expérience de ma bonne. Genève,
1844, 2 vol. in-18. 2 fr. 50 c.

Espérance (l') du revoir, sermon par M. VIDAL,
pasteur. In-8. 1 fr. 50 c.

Esprit de la Législation mosaïque, par J.-E.
CELLÉRIER. Genève, 1836, 2 vol. in-8. 11 fr.

**Esquisses poétiques de l'Ancien Testa-
ment,** par Ath. COQUEREL, pasteur de l'Église réformée
de Paris. 2^e édition. Paris, 1831, in-8. 2 fr. 50 c.

- Essai d'une Introduction critique au Nouveau Testament**, d'après l'ouvrage de HUG, par J.-E. GELLÉRIER. Genève, 1823, in-8. 7 fr. 50 c.
- Essai sur le Christianisme**, envisagé dans ses rapports avec la perfectibilité de l'être moral, par Ed. DIODATI. Genève, 1830. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.
- Essai sur Jean Gerson**, chancelier de l'Université et de l'Église de Paris; par Ch. SCHMIDT. Strasb. 1839, 1 vol. grand in-8. 3 fr.
- Essais théologiques**, par J.-J. CHENEVIÈRE. Genève, 1831 à 1838, 6 vol. in-8. 17 fr. 50 c.
- Études des récits de l'Ancien Testament**, en forme d'instruction pour école du dimanche, par A.-L. MONTANDON, past. adj. à l'Église réformée de Paris. Première partie : *Les cinq Livres de Moïse*. 1 vol. in-12. Paris, 1848. 3 fr.
- Examen critique** du système de Strauss; par MUS-SARD, 2^e édition. Genève, 1839; in-8. 2 fr. 50 c.
- Exercices de piété** pour la communion, par GON-THIER. Nouvelle édition. 1 joli vol. in-32. 50 c.
- Expositions de la Foi chrétienne**, par MALLET. Genève. 4 vol. in-8. 40 fr.
- Exposition dogmatique et morale** de l'Épître de saint Paul aux Romains, par G.-E.-F. MOULINIÉ. Genève, 1833, 2 vol. in-8. 8 fr.
- Farel, Froment, Viret**, réformateurs religieux au seizième siècle, par Ch. CHENEVIÈRE. Genève, 1835, in-8. 5 fr.
- Gérard Roussel**, prédicateur de la reine Marguerite de Navarre, par C. SCHMIDT. Strasbourg, 1845, 1 vol. in-8. 4 fr.
- Grammaire hébraïque**, précédée d'un Précis historique sur la langue hébr., par S. PREISWERK, V. D. M. Genève, 1838, 1 vol. in-8. 8 fr.
- Histoire de la Réformation du seizième siècle**, par MERLE D'AUBIGNÉ, tomes 1 à 4, in-8. 28 fr.
- Histoire critique du Rationalisme en Al-**

- Allemagne** depuis son origine jusqu'à nos jours, par
Amand SAINTES, 2^e édition, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.
- Histoire de la Réforme de la Suisse**, par
A. RUCHAT, édit. augm. d'une notice de la vie de Ruchat
et d'appendices, par M. L. VULLIEMIN. Lausanne, 1838,
7 vol. in-8. 56 fr.
- Histoire de la rentrée des Vaudois dans
leurs vallées du Piémont**, par M. H. ARNAUD,
pasteur et colonel des Vaudois; nouvelle édition, 1845,
1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.
- Histoire de l'établissement de l'Église
chrétienne**, par NÉANDER, traduit par M. le pasteur
F. FONTANÈS. Paris, 1836, 2 vol. in-8. 9 fr.
- Histoire des églises du Désert** chez les protes-
tants de France, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la
Révolution française, par Ch. COQUEREL. Paris, 1842,
2 gros vol. in-8. 15 fr.
- Histoire du concile de Trente**, par M. L.-F.
BUNGENER. Paris, 1847, 2 vol. in-12. 7 fr.
- Histoire et doctrine de la secte des Catha-
res ou Albigeois**, par C. SCHMIDT, professeur à la
faculté de théologie et au séminaire protestant de Stras-
bourg. Strasb. 1849, 2 vol. in-8. 10 fr.
- Histoire sainte et analyse de la Bible**, par
Ath. COQUEREL, pasteur de l'Église réformée de Paris.
3^e édition. Paris, 1850, in-12. 3 fr.
- Homélie sur divers sujets**, par C.-E.-F. Mou-
LINÉ. Genève, 1829, 2 vol. in-8. 8 fr.
- Hymnes en prose** pour les enfants, suivis de prières.
1 vol. in-18, par A. COQUEREL. 6^e édit., c. 75 c.
- Imitation de Jésus-Christ**, traduit du latin de
Thomas A KEMPIS. Neuchâtel, 1842, 1 vol. in-12. 4 fr.
- Institution de la Religion chrétienne**, par
CALVIN. Genève, 1818, 3 beaux vol. gr. in-8. 18 fr.
- Instruction chrétienne**, par VERNET. Genève,
5 vol. in-12. 6 fr. 50 c.
- Instructions et méditations** sur divers textes

- des **Saintes Écritures**, par J. PEYRAN, pasteur à Sédan. Sédan, 1847, in-8. 5 fr. 50 c.
- Instructions et méditations sur Jésus-Christ**, par C.-E.-F. MOULINIÉ, pasteur. Genève, 1827, 1 vol. in-8. 4 fr.
- Introduction à la lecture des Livres saints**, Ancien Testament, par J.-E. CELLÉRIER. Genève, 1832, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.
- Introduction au Nouveau Testament**, par MICHAELIS, traduit par J.-J. CHENEVIÈRE. Genève, 4 vol. in-8. 12 fr.
- Jésuites (les) dans le canton de Vaud**, par H.-J. MARTIN, ministre du saint Évangile. Genève, 1848, in-8. 1 fr. 25 c.
- Leçons de la Parole de Dieu** sur les points les plus importants de la doctrine chrétienne, par C.-E.-F. MOULINIÉ. Genève, 5 vol. in-8. 25 fr.
- Lettre à l'archevêque de Lyon** sur la querelle de l'Université et de l'Épiscopat, et sur les *Collationes practicae*, à l'usage du collège de Saint-Flour, par Ath. COQUEREL, past. Paris, 1844, 4^e édit., in-8. 50 c.
- Lettre à M. Guizot** sur le catholicisme et le protestantisme, par M. Ath. COQUEREL. Paris, 1840, in 8. 1 fr. 25 c.
- Lettres d'un malade à un malade**, ou Directions chrétiennes pour toutes les phases de la maladie, suivies d'indications de lectures appropriées de la Bible et d'une collection de courtes prières, par B. BOUVIER, past. de l'Église de Genève. 1 vol. in-12. 2 fr.
- Lettres méthodistes**, par L. DAUERN. Paris, 1836, in-12. 2 fr.
- Loi (la) de Dieu** méditée en dix-sept discours, par Fr. VIDAL, past. Paris, 1847, 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.
- Lucques et les Burlamacchi**, souvenirs de la réforme en Italie, par Ch. EYNARD. Pau, 1847, 1 vol. in-12. 3 fr.
- Monologues de Schleiermacher**, trad. de l'all.

- par Louis SECONd, docteur en théologie. Genève, 1837;
in-12, 3 fr. 50 c.
- Moyen de connaître Dieu**, par C.-E.-F. MOULINIÉ;
in-12. 1 fr.
- Notice biographique sur J.-I.-S. Cellérier**,
par DIODATI de Genève, in-8, avec portrait. 1 fr. 50 c.
- Nourriture (la) de l'âme**, recueil de méditations et
de prières, par OSTERWALD. 1 vol. in-12. 2 fr.
- Oraison (l') dominicale** expliquée en 9 sermons,
par J. MARTIN. Paris, 1849, 4^e éd., in-32. 1 fr. 25 c.
- Oraisons funèbres, Homélie et Discours**,
par Mgr. PHILARÈTE, métropolitain de Moscou, trad. par
A. DE STOURDZA. Pau, 1849, 1 vol. in-8. 5 fr.
- Paraboles (les) de l'Évangile** exposées et expli-
quées en dix-neuf discours, par M. BUISSON, pasteur-
président de Lyon et ex-président du synode tenu à Paris
en septembre 1848. 1 vol. in-12. 3 fr.
- Pensées pieuses**, par J.-I.-S. CELLÉRIER. Paris, 1844,
2 édition, 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.
- Pierre le diacre**, par M. RÉVILLE, pasteur à Dieppe.
Paris, 1845, joli vol. in-12. 75 c.
- Précis de la Doctrine biblique** sur la destina-
tion du peuple d'Israël, par C.-E.-F. MOULINIÉ. Genève,
1831, in-8. 2 fr. 50 c.
- Prières**, par B. PICTET. Genève, 1823, in-8. 1 fr. 80 c.
- Prières et méditations de Zollikoffer**, tra-
duites de l'allemand par DUMAS. Genève, 1820. 1 vol.
in-8. 1 fr. 80 c.
- Principales (les) différences de l'Église pro-
testante et de l'Église catholique**, par G.
GOGUEL, past. (Ouvrage couronné à Paris). Paris, 1848,
1 vol. in-18. 2 fr.
- Principaux faits de l'Histoire sainte**, par
J.-J. CHENEVIÈRE, pasteur. Genève, 1819. 1 vol. in-12.
1 fr. 25 c.
- Recueil de méditations et de prières** pour

- le culte domestique, publié par une réunion de pasteurs de Genève, 3^e éd. Paris, 1842, 1 vol. in-8. 5 fr.
- Recueil de prières chrétiennes** pour le culte domestique, par J.-I.-S. CELLÉRIER. Paris, 1845. 1 beau vol. in-8. 3 fr. 50 c.
- Recueil de prières, de psaumes et d'instructions** tirés de l'Écriture sainte, pour servir au culte domestique, par M. MARTIN, 4^e édition. Genève, in-8. 1 fr. 50 c.
- Réformateurs** (les) avant la Réforme, xv^e siècle. Jean Huss et le Concile de Constance, par M. Émile DE BONNECHOSE. 2 vol. in-8. 10 fr.
- *Le même*, 2 vol. in-12. 7 fr.
- Retour** (le) dans l'Alliance, deux sermons par Ath. COQUEREL, pasteur de l'Église réformée de Paris. Paris, 1845, in-8. 1 fr.
- Royaume** (le) des cieux sur la terre, ou Recueil de discours sur les principales paraboles de l'Évangile, par A. SAINTES, pasteur. Hambourg, 1847. 1 vol. in-8. 3 fr.
- Saint Paul et le méthodisme**, ou Épître de saint Paul aux Romains, par POUPOY. Paris, 1835, in-8. 1 fr. 75 c.
- Saint Pierre a-t-il jamais été à Rome?** Réponse à un défi de M. l'abbé Bisson, par L. TAILLEFER, pasteur. Caen, 1845. 2 fr.
- Sermons de Hugues Blair**, docteur en théologie, ministre de l'Église cathédrale et professeur de belles-lettres dans l'Université d'Édimbourg, trad. de l'anglais par FROSSARD, docteur en théologie, etc. 5 vol. in-8, br. Belle édition. 10 fr.
- Sermon** (un) sous Louis XIV, suivi de deux Soirées à l'hôtel de Rambouillet, par A. BUNGNER, 3^e édition. Paris, 1850. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.
- Sermons par Barthélemy Bouvier**. 1 beau vol. in-8. Genève, 1849. 6 fr.
- Sermons et Prières** pour les dimanches ordinaires

- et les solennités chrétiennes, par J.-I.-S. CELLÉRIER, 3^e édition. Paris, 1843, 1 fort et beau vol. in-8. 8 fr.
- Sermons**, homélies, discours familiers et prières posthumes de J.-I.-S. CELLÉRIER, précédés d'une notice biographique par DIODATI de Genève. Paris, 1845, 1 beau vol. in-8, orné du portrait de l'auteur. 7 fr. 50 c.
- Sermons de Ath. Coquerel**, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris. Paris, 1838-1843. 3 vol. in-8. (On peut acheter séparément les vol. à 6 fr.). 18 fr.
- Sermons de J. Martin**, de Genève. Paris, 1844, 1 vol. in-8. 4 fr.
- Sermons choisis de J. Saurin**. Genève, 4 vol. in-8. 8 fr.
- Sermons de Zollikoffer**, traduits de l'allemand, par DUMAS. Lausanne, 1798, 2 vol. in-8. 8 fr.
- Tableau synoptique** des principaux cultes exercés par les habitants de la terre, suivi d'un Tableau de la propagande du christianisme dans les cinq parties du monde. Zurich, 1840, in-folio. 12 fr.
- Théologie naturelle**, ou Preuves de l'existence et des attributs de la Divinité, par PALEY, trad. de l'anglais par C. PICTET. Genève, 1818, 2^e éd. in-8. 3 fr. 50 c.
- Trésor de la prière**. Recueil de prières pour tous les jours de la semaine, pour toutes les situations de la vie, par CELLÉRIER, ZOLLIKOFFER, etc. Paris, 1847, 2^e édition. 1 vol. in-32, Jésus. 1 fr.
- Vie de madame de Krudener**, par Ch. EYNARD. Pau, 1849, 2 vol. in-8. 9 fr.
- Voix (la) du Pasteur**, par RÉGUIS. Genève, 1829, 2 vol. in-8. 5 fr.
- Vues sur le protestantisme en France**, par J.-H.-S. VINCENT. Nîmes, 1829, 2 vol. in-8. 9 fr.
- Homélies** à l'usage de ceux qui se préparent à la pénitence et à la communion sainte, prononcées à Kiev par le R. P. recteur Innocent, aujourd'hui archevêque de Kharcov, traduit du russe par A. DE STOURDZA. Montpellier, 1846, 1 vol. in-8. 3 fr.

- L'Homme selon la Bible**, par C.-E.-F. MOULINIÉ.
Genève, 1835, in-8. 3 fr. 50 c.
- La lumière et les ténèbres**, ou le Christianisme
et le Socialisme, par Ch. GRAWITZ, past. à Montpellier.
Montpellier, 1849, in-8. 50 c.
- Lettre de M. le past. Martin-Paschoud** à
M. le comte Agénor de Gasparin, sur le Méthodisme.
Paris, 1840, in-8. 1 fr.
- Manuel du culte domestique**, exercices de piété
et de prières, par ZOLLIKOFFER, trad. de l'allemand par le
pasteur DUMAS. Paris, 1833, 1 vol. in-8. 4 fr.
- Méditations religieuses**, en forme de discours,
pour toutes les époques, circonstances et situations de
la vie domestique et civile, traduites de l'allemand par
MM. MONNARD et GENGE. Paris, 1833, 16 vol. in-8. 48 fr.
- Observations** sur l'Éloquence de la chaire, par
M. J.-J. CHENEVIÈRE, pasteur et professeur à Genève.
Genève, 1824, in-8. 1 fr. 25 c.
- Ordre** dans lequel les saintes Écritures peuvent être
lues avec le plus de fruit, trad. de l'anglais. Nîmes, 1824,
in-8. 75 c.
- Réponse au Mandement** publié par Mgr. DONEY,
évêque de Montauban, contre les protestants, par J. CRU-
VEILLÉ, pasteur-adjoint de l'Église réformée de cette ville.
Montauban, 1848, in-8. 1 fr.
- Sermons** adressés aux enfants, par M. MONOD fils. Paris,
1831, 1 petit vol. in-18. 60 c.

Bibles et Nouveaux Testaments, Imitations, Psaumes,
Exercices de piété, en diverses reliures.

Bibles et Nouveaux Testaments en langues étrangères.
Livres religieux suisses.

Abonnements à tous les journaux religieux.

If needed by another user, this item
may be recalled at any time.

Harper Library

Item barcode: 48427156

L'oraision dominicale : considérée comme

Call No.: BV230.C78

Copy: c.1

Due Date: Indefinite Loan

Patron: 9010202

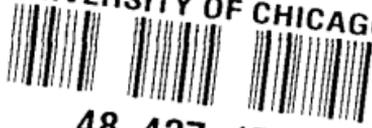
Please Keep Slip With Book



1.

BV 230 C78	<i>Coquerel</i> <i>L'Oraison dominicaine</i> 473509
NOV 10	<i>Confession</i> DEC 12 '99 1- 1843

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 427 156